LES

Excentriques.

§ I.

POSTSCRIPTUM.

Presque toujours chacun suit son caprice.
Heureux est le mortel que les destins amis
Ont partagé d'un caprice permis !

(Mme de Villedieu.)

O lecteur bénévole (ainsi disait ce bon XVIe siècle), vous qui allez parcourir les pages frivoles consacrées dans mes loisirs aux *Excentriques* (1), ou gens bizarres de l'Angleterre; — si ces bizarreries vous étonnent, ne me les imputez pas. — C'est de l'histoire. — L'invention n'a point fait les frais de mon œuvre. La voilà, pure de tout alliage romanesque. — Est-ce ma faute si

(1) *Eccentric*, *Eccentricity*, mot emprunté à l'astronomie, — l'ellipse irrégulière des comètes, — une conduite en dehors de toutes les règles reçues, et du système général.

l'humanité est ainsi? — De ces anecdotes, pas une qui ait le moindre degré de vraisemblance, et pas une qui ne soit attestée, contrôlée, paraphée par bons et solides témoins.

Voulez-vous que je traîne à la suite de ce livret sans conséquence, une armée d'annotations, ou que je cloue au pied de mes pages, un monde de citations? Tant de pédantisme pour si peu! Des poids de plomb dans une gaze? Il ne tiendrait qu'à moi de vous dérouler les autorités sur lesquelles cet article repose, de montrer les colonnes, froissées et salies par mes doigts curieux, de l'*Annual Register* (soixante-dix volumes!), du *Wonderful Magazine*, de l'*Omniana*, du *Retrospective Review*, du *Newgate Calendar* (trente volumes), des vieux journaux, des *Repositories of Knowledge*, des *Diaries* et des *Reminiscences*, des anecdotes de *Miss Seward*, de *Spence*, de *Cibber*, d'*Aikin*, de *Jonah Barrington*, de *Bubb Doddington*, de *Cumberland*, et de cent autres. — Vous ouvrir des sources inconnues, entourées de vieux lichens ou couvertes de sable : à quoi bon et quel gré m'en sauriez-vous?

Voici l'eau de la source. Bonne ou mauvaise, — buvez frais — et riez!

Dans ce *postscriptum*, — dont la seule place était ici — hors de sa place, — il me suffira d'affirmer que le fait peu important qui concerne le narrateur est vrai dans tous ses détails, et que ni les personnages que j'introduis, ni les noms des acteurs qui peuplent mes chapitres — baroques, fous, pathétiques, burlesques, hétéroclites, — de deux lignes, de trois pages, — ne s'écartent de la vérité pure et simple. Ces hommes ont vécu; les uns, je les ai vus, et je l'atteste; les autres vivent encore; quelques-uns sont historiques comme Louis XV, comme Marlborough, comme Alberoni. J'invoque pour eux les dates, les attestations contemporaines, les témoignages des écrivains de leur temps. L'histoire sérieuse a-t-elle d'autres preuves et une plus haute certitude? — Et que peut faire de mieux cette humble et mienne histoire, pauvre petite, bateleuse et grotesque, ramassant çà et là les miettes des folies humaines, si ce n'est d'imiter sa grave sœur, l'histoire des grandes folies, — l'histoire des empires.... ?

. . . .

Je voudrais qu'on ajoutât foi à ces modestes récits, par exemple

à mon cher *Jemmy Cover*, que je crois voir encore et qu'un incrédule reléguera peut-être, à ma grande peine, parmi les fictions.

§. II.

Le Voleur de New-Road.

Vous voyez en moi l'Alexandre du grand chemin!
(*Chœur des Gueux*, par R. Burns.)

(1819.)

New-Road est une pauvre imitation de nos boulevards. Aussi, dans nulle ville d'Europe vous ne retrouvez les boulevards de Paris, ceinture verte, zône admirable de la grande Babylone, ornement et signe distinctif de la capitale du plaisir autrefois, métropole éternelle de l'intelligence et de la sensation, Paris! Cette ceinture de feuillage et de lumière, de poussière ondoyante et de riches clartés, ne va-t-elle pas bien à la prostituée des temps modernes, à la folle ville qui dissout et éparpille la vie, sans vous laisser le temps (qui que vous soyez, quelque larges que soient votre esprit et votre ame) ou d'aimer, ou de penser? Voici des arbres, mais qui n'ont pas d'ombre, et des feuilles aux fibres desséchées, usées et raccornies, comme l'esprit et l'ame de ceux qui se promènent sous ce menteur abri! Le soir vient, et mille clartés fantasques sortent de ces boutiques, pointent au loin, se croisent sous ces arcades, percent la verdure jaunâtre, flamboient autour de Paris, éclairent ce fragment de forêt toujours mourante et cette foire perpétuelle de marchandises, de promeneurs, de plaisirs sans joie, d'agitation sans résultat et d'oisiveté sans repos. Ils sont beaux d'irrégularité, nos boulevards! Ils montent, ils descendent, ils s'élargissent, ils se rétrécissent, ils s'abaissent, ils tournent, ils rampent, ils cessent tout à coup, ils reprennent ensuite; théâtres, palais, bouges, estaminets, portes triomphales sous lesquelles le bourgeois se carre; fontaines sans eau, cascades murmurantes, tréteaux infects, repaires dramatiques, bazars, tavernes, temples aux mille colonnes, ils ont tout; ils étaient plus beaux encore il y a dix ans, quand le

niveau, la toise, l'alignement, la contagion de la régularité américaine, n'avaient pas gâté leur pittoresque fantaisie.

En 1819, le boulevard nain de New-Road me semblait triste. Je n'apercevais là qu'une percée bien droite de vingt pieds de large; un double rang de petits arbres de six pieds, au tronc cacochyme, à la tête décharnée et tombante; de hautes grilles monotones et noires, placées des deux côtés du chemin; un vaste carré de gazon devant chaque édifice; une grande cage de briques noires, en face de chaque carré de gazon; voilà tout. Le cordeau n'avait pas épargné un seul pouce de terrain : tout était mesuré fort exactement. Rien de perdu; rien ne s'arrondissait, rien ne fuyait, rien n'était imprévu, rien n'appartenait au caprice; le hasard et la fantaisie avaient cédé à la toise et au niveau. Je comparais cela aux boulevards parisiens. J'avais dix-neuf ans. Cette parodie de boulevard, cette exactitude rectiligne, carrés, losanges, parallélogrammes, me semblaient lugubres.

Cependant il fallait me rendre à une fête splendide et bourgeoise, que donnait, pour son *birth-day,* ou anniversaire de naissance, un négociant de la cité, devenu très riche et assez « orgueilleux de sa bourse, » comme on dit là-bas. Le *birth-day* est une coutume raisonnable et touchante; la famille s'assemble pour fêter le jour où vous êtes né; amis, visiteurs, dandies, accourent ensuite et remplissent vos salons; après le bal, grand souper. La fête se donnait dans une de ces boites de briques, aux stores verts et aux dalles bien polies, qui faisaient triste sentinelle, des deux côtés de New-Road. Le maître de la maison avait mille anecdotes à me conter, sur Pitt et Fox, sur Louis XVIII, sur les émigrés français, sur le duc d'Aiguillon, sur Delille, sur M. de Châteaubriand qu'il avait beaucoup connu, sur les premiers jours de la lutte atroce que le monde fit subir à ce célèbre athlète. Pendant qu'il parlait, la contredanse anglaise déroulait ses replis pesans : le quadrille continental ne l'avait pas encore dégrossie; elle était lourde, naïve, ardente, pleine de verve et de ferveur, sans grace, toute paysanne, dansée ou plutôt *lourée* avec une forte et vive joie, par trente femmes blanches, aux blanches épaules, au col nu, au sein palpitant et vibrant sous le regard que nul voile n'arrêtait. La volupté n'était pas là, non, ni la délicatesse; mais je ne sais quelle franchise énergique, je ne

sais quel abandon de liberté, je ne sais quel génie d'indépendance saxonne et à demi sauvage, dont la saveur étrange me charmait. Elle a déjà disparu, cette saveur antique et insulaire. L'Angleterre n'est plus ce qu'elle était, après le blocus, après la guerre, avant que les mœurs de l'Europe l'eussent envahie et saturée : elle était alors magnifique d'originalité, d'audace, de développement individuel et de bizarrerie involontaire. Aujourd'hui elle cède à la civilisation commune. *Old England*, « la vieille Angleterre » va finir : adieu, vieille Angleterre, mère de Shakspeare, si isolée et si étrange! Tu ne seras bientôt plus qu'un fragment de l'Europe.

Et je comparais ce que je voyais à nos bals de la place Vendôme et de la rue Bleue. Dans les intervalles des contredanses, j'allais m'asseoir près des danseuses fatiguées, sylphides sans voile ou caryatides vivantes, dont le costume extraordinaire laissait si peu de place à l'imagination. Une jeune miss, aux lèvres bien découpées, au sourire mélancolique, à la taille fine, délicate et souple, parlait, comme un professeur, chimie et physiologie, gaz et phrénologie; elle dissertait sur le système de Werner et sur les aérolithes. J'écoutais stupéfait; j'essayais en vain de ramener la conversation à des sujets moins graves. Le pédantisme féminin était à la mode à Londres : le *Bas-Bleu* y dominait; Byron ne l'avait pas détrôné. J'admirais donc ces douces têtes blondes, têtes de vierges plus idéales que celles de Raphaël, têtes que le Nord seul produit, secouant mollement la forêt de leurs cheveux de soie et les ramenant sur leurs belles épaules, pour me demander si je n'avais pas étudié la minéralogie, si je n'avais pas dans ma collection certain *quartz* magnifique, si je connaissais les dernières expériences sur l'électricité et sur le galvanisme, ou si j'avais lu le dernier sonnet de Wordsworth sur Westminster. — Me voilà, me disais-je, chez un peuple étrange! Ses femmes ne s'aperçoivent pas qu'elles ne sont plus habillées : elles pensent que nous autres, qui avons dix-neuf ans, nous ne nous en apercevrons pas; et ces bouches fraîches, ces carnations merveilleuses, ces yeux d'un admirable azur, raisonnent chimie et physique pendant les folies et les ivresses du bal. A deux heures du matin, fatigué de *reels* et de *country-dances*, je quittai les salons. La nuit était belle, la lune brillait; je m'acheminai à pied le long de New-Road dont une succession de

jalons lumineux marquait le vaste circuit; la monotonie de ces clartés régulières ajoutait encore à la tristesse du boulevard désert.

J'avais marché près d'un quart d'heure le long des grilles, quand une aventure m'advint.

Oh! si vous pouviez croire que je veux me mettre en scène, me poser, me draper, me rendre intéressant, comme c'est d'ailleurs la coutume de nos jours, je serais désolé vraiment! Qu'on veuille bien me regarder comme un simple comparse. On reconnaîtra tout-à-l'heure que le premier acteur ce n'est pas moi. Aussitôt qu'il me sera permis de m'effacer, je le ferai.

Le héros du drame, c'est ce gros homme qui marche d'un pas rapide et délibéré. Il débouche par une rue latérale qui aboutit dans New-Road. Le *watchman*, race détruite (aujourd'hui toute la vieille Angleterre s'en va par morceaux) venait de crier funèbrement :

Half past two !! — fine weather !! — Deux heures et demie, il fait beau !!

Sa voix rauque, surchargée de vin, s'égarait, roulait, diminuait et se perdait peu à peu dans les longues avenues de brique noire, au moment où l'homme dont je viens de parler sortit de la rue devant laquelle je passais; il vint droit à moi, le bâton levé; puis il me regarda et abaissa son arme. Je ne sais pas précisément quelle était sa taille : il me parut avoir six pieds. Son aspect était athlétique. Il portait un chapeau de matelot, une veste courte et ronde, de larges pantalons et un superbe gourdin, dont l'extrémité semblait ornée d'une tête noueuse, qui faisait de ce bâton une massue redoutable.

Il jouait avec cette canne comme avec une badine, quand il fit devant moi sa première apparition. Il eut l'air de toiser attentivement le jeune homme maigre, débile, svelte, en habit de bal, qu'il venait de rencontrer : puis il vint se placer près de moi. J'ai dit que je ne voulais pas me rendre intéressant, et pour première preuve de cette assertion, j'avouerai que ma sensation à son aspect ne fut pas héroïque. — J'eus peur.

Ce colosse se mit à marcher à mes côtés, silencieux, mesurant son pas sur mon pas, et d'un air grave. Je commençai à faire, à part moi, l'inventaire de ce que j'avais à perdre. Dans les basques

étrangement pointues de mon habit noir, tel qu'on le portait alors, et dans les poches de ma culotte de bal, se trouvaient, je crois, une trentaine de shellings, un portefeuille avec des lettres, et une montre d'or, donnée par ma mère, léguée par ma grand'mère, portant le nom célèbre de *Le Roi*, guillochée sur toutes les coutures, passablement hors de mode, qui n'allait pas deux jours de suite, ronde comme une balle; mon vrai trésor!

Le silence de cet homme, sa marche régulière, son regard qui tombait d'aplomb sur moi, toutes les fois que nous atteignions un réverbère, m'avaient tenu, pendant près de cinq minutes, dans une sorte de palpitation et d'anxiété peu agréable, quand il rompit le silence, et d'un ton à la fois impérieux et affable :

— *What countryman are you!* — De quel pays êtes-vous?

Question singulière, pour commencer une causerie nocturne! Je vis ma situation, et je répondis assez bien :

— Français. Et vous?

— Né à la Jamaïque, possessions anglaises. Permettez-moi, mon jeune gentilhomme, de vous demander si vous êtes riche?

Trois heures du matin; — la lueur des réverbères scintillant dans l'obscurité; — près de moi, sans armes et sans force, le colosse armé de sa massue! je repris mon sang-froid et répliquai :

— Je ne suis pas riche. Et vous?

— Riche et pauvre, selon les chances.

Il y eut un silence entre nous. La crecelle du garde de nuit criait et vibrait dans le lointain. On n'entendait pas une voiture rouler : pas un seul passant dans la rue; pas une lumière aux fenêtres. Mon homme reprit d'un air insouciant :

— Voici deux ans que je suis sorti de la prison de Newgate. Depuis cette époque, les affaires vont bien. Mais vous, mon jeune gentilhomme, que venez-vous faire à Londres?

— Apprendre l'anglais et voir du pays.

— Oh! vous êtes un savant! Et quels sont vos revenus?

— Près de deux cents livres sterling.

— Année moyenne, mon jeune gentilhomme, je peux compter sur plus de mille livres sterling. Il n'y a pas à Londres de *flash* (mot d'argot, *voleur*) plus célèbre que *Jemmy Cower*. Avez-vous tou-

jours vos parens? dit-il en continuant son interrogatoire d'un ton vraiment sentimental; où sont-ils?

— Ils habitent Paris.

— Vieux?

— Mon père est très âgé.

— Que fait-il?

— Rien.

— Quel est son état?

— Général de brigade en retraite.

— J'ai servi aussi, moi. Et portez-vous sur vous des bijoux ou de l'argent?

Ceci devenait sérieux. Je répondis nettement.

— Où demeurez-vous?

— *Marlborough-Street, Oxford-Street.*

— Diable! c'est fort loin; et jusqu'au bout de *New-Road*, il y a du danger. Les camarades pourraient bien vous soulager de vos *brillans* et de vos *plaques* (termes d'argot qui signifient *shellings* et *pence*). Je vous accompagnerai jusqu'à *Saint-Giles*. Là vous n'aurez plus rien à craindre; causons un peu et marchons.

Jemmy Cower, le *flash*, devenu mon protecteur, me raconta ses aventures. Il avait servi sur mer et sur terre; le licenciement l'avait engagé à devenir flibustier nocturne. Il parlait de ses vols comme de ses batailles, avec une fierté modeste; et quand nous fûmes arrivés devant la vieille et sale église de Saint-Giles, il s'arrêta, me prit la main, la secoua vigoureusement et me dit :

— Vous n'êtes qu'un enfant; mais vous n'avez pas eu peur. (*Jemmy* se trompait.) C'est bien. Vous pouvez vous vanter d'avoir voyagé pendant une demi-heure de nuit avec *Jemmy Cower* sur le trottoir de *New-Road*. Quand on a fait une pareille rencontre et qu'on se quitte bons amis, on se donne la main, mon gentilhomme. *God bless you!*

Le géant frappa de sa canne le pavé et s'enfonça, en disant ces mots, dans le labyrinthe tortueux de Saint-Giles.

Il était quatre heures quand je rentrai, et déjà les premiers bruits, les premiers mouvemens de la ville colossale annonçaient son réveil. Comment aurais-je dormi? Aux singularités du bal se

mêlait dans mon souvenir la conversation bizarre de ce généreux *Jemmy Cower* qui m'avait laissé ma montre et mes quarante shellings, qui s'était intéressé à mon père et à ma mère, qui avait eu pitié d'un jeune homme faible, et qui m'avait escorté, de peur que je ne fusse volé en route. A onze heures, tombant de fatigue, je m'assoupis enfin; mes rêves furent singuliers; il y avait là, au-dessus de ma tête, un millier de jolies têtes d'anges, mélancoliques, pédantes, idéales, blondes, aux lèvres roses, aux bras nus, aux épaules nues, parlant de chimie, secouant leurs beaux cheveux sur mon front, et au milieu desquelles m'apparaissait la tête massive, bronzée, musculeuse de *Jemmy Cower*, avec son grand chapeau ciré, et son œil noir perçant qui m'interrogeait.

§. III.

Pourquoi les Anglais sont excentriques et comment ils vont devenir raisonnables.

J'avais pour guide et pour ami un petit vieillard à la figure osseuse, pointue, anguleuse, recouverte d'un parchemin rouge et plissé, au son de voix aigu et fêlé, aux jambes grêles et à l'aspect bizarre. Il eût fourni une merveilleuse caricature à Mathews et à Cruikshanks; mais les caricatures étaient si communes à Londres, qu'on n'y faisait pas attention. Il pétillait d'esprit, de singularité, d'ironie; peintre, sculpteur, amateur, virtuose, collecteur d'antiquités; riche d'ailleurs, et assez connaisseur pour ne pas se ruiner avec le plus ruineux de tous les goûts, il recevait dans ses salons excellente compagnie. Il passait pour un original; mais son sarcasme, sa fortune et ses relations l'eussent protégé contre toutes les attaques. On savait qu'il possédait à la campagne plusieurs retraites dans lesquelles il n'admettait personne; on savait qu'il se renfermait souvent dans une petite maison baroque, située au bord de la Tamise, et qu'il n'y recevait pas même les plus intimes de ses amis. Comme en Angleterre toutes les originalités ont leurs coudées franches, le spirituel et malin vieillard continuait sa vie indépendante, sans que personne y trouvât à redire. Il achetait des tableaux, exerçait sur le tiers et le quart l'art du *quizzing,* du *hoaxing* et du *cutting,* variétés de la satire et de l'épigramme. Il donnait de fort

bons concerts et bâtissait des pavillons chinois. Le pavillon chinois était encore une de ses manies. Cet homme, que la nature avait irrégulièrement dessiné, abhorrait le goût hellénique et la régularité architecturale. Il tolérait le genre gothique; il admirait le goût égyptien; il avait de l'enthousiasme pour le genre chinois; il embrassait d'une vénération sans bornes les grottes de Tritchinopoli, les colonnes hindoues, et ces pagodes immenses, audacieuses, chargées de sculptures et de monstres sans nombre qui s'élèvent comme des bijoux d'orfèvrerie gigantesque, dans les plaines du Dekkan.

Le vieil architecte Wordem (c'était le nom de cet original) me devait quelque reconnaissance. J'avais fait recueillir à Paris, pour enrichir sa collection, une quantité considérable de vues de cathédrales, que nos amateurs ne recherchaient pas encore : la fureur de l'ogive ne nous avait pas envahis. Wordem avait donc beaucoup d'amitié pour moi. Il prenait plaisir à m'expliquer les anomalies du caractère anglais; et chaque fois qu'il compulsait et admirait ses merveilles gothiques (ce qui lui arrivait tous les soirs), il sentait se ranimer et reverdir ses sentimens de bienveillance pour le jeune voyageur français.

Wordem fut la première personne à qui j'allai raconter ma solennelle entrevue avec le terrible *Jemmy Cower*. Il faisait son *launch* ou second déjeuner, flanqué de *sandwiches* et de beurre frais. A mon récit, le front du vieillard se dérida; son sourire sardonique s'anima de joie et de gaîté; les cartilages de ce nez pointu et voltairien tressaillirent plusieurs fois, et il s'écria quand j'eus fini :

—*Jemmy Cower* est un brave garçon, ma foi! *Jemmy Cower* est un de nos *Excentriques*. C'est là ce qui s'appelle honorer son métier. Mais vous, qui venez de France, du pays social par excellence, comment pouvez-vous comprendre quelle importance nous attachons à l'*excentricité*, à l'originalité, au mouvement imprévu, indépendant et spontané d'une existence qui se fait elle-même, qui vit en dehors de toutes les sphères et qui ne doit rien à personne? Chez vous *originalité* est synonyme de folie; chez nous, c'est un éloge et un honneur. Mais cela finira bientôt. Nos rapports avec le continent nous perdront. Nous n'aurons plus, comme vous, que des espèces, et pas d'individus. Voyez *Jemmy Cower* : il est *gentilhomme de grand chemin*; Tyburn l'attend; c'est un grand coquin, sans doute,

mais il exerce sa profession à sa guise ; il agit librement, il choisit ses victimes ; il a son code personnel et sa moralité à part. Il sait ce qu'il fait, ce qu'il veut et où il va. *Jemmy Cower for ever !*

J'écoutais en riant ce panégyrique d'un original de grand chemin par un original de salon. Après avoir bu un verre de *ginger-beer*, sa liqueur favorite, Wordem reprit en ces mots :

— Vous m'avez fait beaucoup de plaisir en me racontant cette petite aventure ; et Jemmy Cower occupera un rang honorable dans mon *Histoire des excentriques anglais*, car je veux bien vous l'apprendre, en vous demandant le secret sous le sceau du serment : c'est un travail dont je m'occupe depuis trente ans bientôt. Le premier, j'aurai fait les annales de l'originalité anglaise, c'est-à-dire celles de la Grande-Bretagne. Elles sont d'autant plus honorables pour l'humanité et dignes d'être conservées, que nos vieilles mœurs vont s'effaçant chaque jour. Mais venez avec moi ; partons pour Twickenham, où j'ai une petite maison fort curieuse à voir ; je n'y ai jamais laissé entrer personne, que le sculpteur Flaxman et le poète Walter Scott. Nous monterons en bateau, et nous causerons en route. Votre voyage, mon jeune ami, ne sera pas sans instruction ni sans fruit. —

En effet, nous partîmes du pont de Londres, laissant derrière nous ce vaste port couvert de navires, et cette forêt de mâts dont l'ombre tremble sur les flots, et ces milliers de voiles dans lesquelles le soleil et le vent se jouent. Deux rameurs, *bargemen*, célèbres par le dialecte composé d'injures qu'ils adressent à tous les passagers, nous accueillirent de leurs malédictions les plus caressantes et les plus choisies : puis ils firent voler la nacelle à travers les embarcations qui glissaient autour de nous.

—Vraiment, disait en français le vieil architecte, je désespérerai de notre Angleterre, quand elle perdra ses *Whims*, ses *Oddities*, ses *Eccentricities*, ses habitudes d'indépendance individuelle. C'est précisément à cette manière d'être anti-sociale qu'elle doit sa plus grande force ; c'est de sa personnalité enracinée, respectée, touchant à l'égoïsme, que sa liberté politique a surgi. Voilà son meilleur *habeas corpus*. Dès le berceau de notre histoire, nous retrouvons dans nos mœurs cette tendance à l'originalité individuelle, et cette vénération pour le déploiement de chaque ca-

ractère selon sa forme et son humeur. Dans nos parcs, les arbres que nous préférons, ce sont les grands chênes « aux bras tortus, comme dit Shakspeare, au front noueux, aux capricieux enroulemens, à l'écorce bizarre, aux racines qui sortent de terre pour y rentrer. » Nous n'avons aimé jusqu'ici ni les arbres taillés en espalier, ni les quinconces à angles aigus, ni les hommes disciplinés sur le même modèle, ni les caractères coulés dans le même moule. Je crains bien, ajouta-t-il avec un grand soupir, que cette époque de l'*excentricité* et de la gloire britannique n'ait dit son dernier mot, et que bientôt, grace à la civilisation qui nous gagne, nous polit, nous raffine, nous glace et nous aplanit, nous n'allions misérablement nous confondre avec toutes les nations européennes! Une nation et un homme sans originalité! sans empreinte! fi donc! Cela ne vaut pas la peine de naître. Je conçois que vous, jeune homme, ayez quelque difficulté à me comprendre. Chez vous, depuis très long-temps, la première de toutes les vertus, c'est la sociabilité. Vous définissez l'homme un *animal sociable*. Nous le définissons un *animal indépendant*.

— En France (continuait ce singulier philosophe, pendant que nous voguions sur la Tamise entre deux rives couvertes d'une pelouse verte et veloutée, comme les gazons de Wouvermans), il a été convenu, depuis le XIIIe siècle, que chacun devait se sacrifier à la société et confondre son individualité propre, son originalité personnelle dans le torrent des idées et des mœurs générales. Un homme qui s'écartait de la route commune était anathème. J.-J. Rousseau et Montaigne, parmi vos grands écrivains, sont peut-être les seuls qui aient osé livrer au public leurs singularités spéciales, ou, comme disent les médecins, leur *idyosyncrasie*. Voilà pourquoi l'écrivain *humoristique*, commun chez les Italiens, très fréquent parmi nous, vous est inconnu. Vos auteurs comiques euxmêmes sont raisonnables. Ils redoutent le caprice : ils veulent plaire, en instruisant. L'excellent Molière est un Gassendiste. Voltaire est un chef de parti.

— Mais interrompis-je, que pensez-vous donc de Scarron, le bouffon, le niais, le cul-de-jatte, qui faisait rire de ses folies la cour galante et grave de Louis XIV? Était-ce un excentrique selon votre cœur?

— Non pas. Scarron n'était qu'un bouffon et un parodiste :

« Ce pauvret
« Très maigret,
« Au col tors
« Dont le corps
« Tout tortu
« Tout bossu,
« Suranné,
« Décharné,
« Fut réduit
« Jour et nuit
« A souffrir
« Sans guérir
« Des tourmens
« Véhémens ; »

(et cette citation vous prouvera que je l'ai lu avec fruit); Scarron, qui passa pour le plaisant par excellence, pour le gracioso de son époque, n'était pas ce que nous appelons un humoriste. Il suait sang et eau pour amuser autrui. Il est profondément triste. C'eût été un écrivain mélancolique et bizarre, s'il eût écouté son penchant. Sa gaîté me fait mal; je crois entendre les cris que lui arrachent la goutte et le rhumatisme. Contentez-vous de ce que vous possédez, d'une belle et grande littérature, bien disciplinée, noble, féconde, fière, sage, admirable de raison et de pureté. Nous avons autre chose, et peut-être n'est-ce pas mieux. Dans l'*Old England*, le respect national pour l'individualité a fait naître parmi le peuple une foule d'originaux comiques; parmi les écrivains, les *humoristes* dont je vous ai parlé; parmi les gens riches, une multitude de lubies extravagantes, philanthropiques, inouies, baroques, vertueuses, vicieuses, inutiles, d'ailleurs amusantes à observer. C'est le résultat naturel du soin avec lequel nous avons établi parmi nous l'inviolable puissance du *moi individuel*, le culte de ce *moi*, qui peut se révéler librement par toutes les bizarreries, sans qu'on le harcèle ou le chagrine.

Dans toutes les classes, même liberté.

Je suis un *Excentrique*.

Jemmy Cower est un *Excentrique*.

Celui qui a bâti la maison que vous allez voir était un *Excentrique.*

§. IV.

La Maison d'un Amiral.

Mais nous abordions, et je me trouvai en face du plus singulier bâtiment que j'eusse jamais contemplé. Cette folie architecturale, construite par un amiral en retraite, avait la forme d'un vaisseau de haut bord; nous entrâmes; tous les usages de la vie maritime avaient été religieusement conservés. Nous y trouvâmes des canons sur leurs affûts, des hamacs en guise de lits, des cabines fort propres, un fond de cale en guise de cave, et un pont en guise de terrasse. Un vieux matelot, en grande tenue, ancien domestique de l'amiral défunt, nous reçut et nous servit.

— « Vous connaissez maintenant la manie qui me possède, me dit Wordem; je suis à l'affût de toutes les bizarreries de mes compatriotes, et je ne pouvais pas acheter de maison de campagne plus en harmonie avec mes goûts que cette maison-navire. *Historiographe des excentriques*, j'ai eu soin de conserver ici le souvenir du bizarre fondateur de ce domaine. Entrez; vous trouverez toute une bibliothèque d'originalités, toute une galerie de burlesques, y compris les voleurs de grand chemin, les confrères de votre *Jemmy Cower*, enfin tous les monumens de la bizarrerie anglaise que j'ai pu recueillir. »

Ce fut dans cette étrange résidence que Wordem me permit de compulser de nombreux volumes, tous écrits de sa main, qui contenaient sa Biographie des Excentriques, et d'en extraire quelques notes. Des portraits aussi bizarres que l'appartement même étaient suspendus aux parois, et ne correspondaient pas mal avec la singularité des caractères et des actes rapportés dans les in-folios du vieillard. Je craindrais de fatiguer le lecteur si je lui donnais la liste exacte de cette encyclopédie des folies anglaises. Il y avait un volume consacré uniquement à chaque classe des Excentriques :

Tome Ier. — Aux excentriques religieux.
II. — Aux excentriques de grand chemin.
III. — Aux excentriques d'érudition.

IV. — Aux femmes originales.
V. — Aux bizarreries des poëtes.
VI. — Aux originalités des peintres.
VII. — Aux originalités bourgeoises.
VIII. — Aux excentriques célèbres.
IX. — Aux biographies des excentriques anglais, etc.

Il me laissa feuilleter long-temps la bibliothèque extravagante, où se coudoyaient tous les produits de cette demi-démence, de cette originalité baroque, ou de cette individualité indépendante qu'on nomme excentricité. J'y rencontrai des noms célèbres et obscurs, des astronomes et des géomètres, des pauvres et des millionnaires, des mendians et des rois, des acteurs et des bourgeois; quelques fragmens de poésie, des lambeaux de musique, des gravures ou des esquisses, filles du burin ou du crayon de ces originaux. Je n'obtins pas sans peine la permission de transcrire les plus piquantes de ces anecdotes, conservées par leur possesseur avec cette vigilante et curieuse jalousie commune à tous les amateurs exclusifs. Wordem interrompait souvent mon travail par des observations qui prouvaient le bon sens et la philosophie dont ce cerveau bizarre n'avait pas répudié le culte.

— Observez, me disait-il, que la fin du XVI[e] et le milieu du XVIII[e] siècle sont surtout féconds en originaux anglais. Ben Johnson, dans ses comédies, en fait, sous Jacques I[er], une magnifique collection; Swift, Sterne, Sheridan et Pope s'emparent de ceux qui fleurissent dans leur époque. Notez encore que ce sont là les belles phases de nos annales, nos ères de repos et de gloire : tant il est vrai que l'excentricité se confond avec la fortune de la Grande-Bretagne, et n'est qu'un des rayons de sa puissance.

§. V.

Le roi des gastronomes. — La loterie. — M. Tout-à-L'heure. — Le mendiant-amateur.

> Tam suavia dicam facinora, ut malè sit ei qui talibus non delectetur!
>
> (*Extrait d'un livre que l'auteur n'a pas lu.*)
>
> Je dirai de si amusantes fredaines (facinora), que quiconque ne s'en réjouira pas sera un sot.
>
> (*Traduction très libre.*)

— Par où diable vous plaîra-t-il de commencer, me dit Wordem? Par les avares? par les ermites? par les mélancoliques? par les philanthropes ou les voleurs? Tenez, voici le portrait du roi des gastronomes : il se nommait Rogerson, et son père, homme riche, l'avait fait voyager en Europe. Il n'avait, dans sa tournée, observé, étudié, approfondi qu'une science, les différens systèmes de cuisine, les diverses méthodes gastronomiques. Peu de temps après son retour en Angleterre, son père mourut. Il avait recueilli beaucoup de notes qu'il se hâta de mettre en œuvre. Tous ses domestiques furent des cuisiniers. Valets de chambre, cochers, grooms, tous savaient la cuisine. En outre, il payait trois cuisiniers italiens, trois français et un allemand. L'un d'eux n'avait qu'un seul emploi, celui d'accommoder le plat florentin nommé *dolce piccante*. Un courier était constamment sur la route de la Bretagne à Londres pour lui apporter des œufs de perdrix de Saint-Malo. Souvent, deux plats lui coûtèrent cinquante guinées. Entre ses repas, il n'était occupé qu'à compter les minutes qui le séparaient de sa jouissance prochaine. En neuf ans toute sa fortune était *mangée*, dans l'acception littérale du mot. Son estomac avait absorbé cent cinquante mille livres sterling. Devenu mendiant, un ami le rencontra et lui donna une guinée. Il alla acheter un ortolan qu'il accommoda lui-même, selon les règles de l'art; et la digestion faite, il se suicida.

En voilà un autre dont la manie était moins sensuelle. Le hasard

de la loterie avait tant de charmes pour lui, qu'il lui sacrifia un million de fortune. Il se nommait Christophe Barthélemy, et vivait à la fin du XVIII[e] siècle. Quand le sort le favorisait, il donnait des fêtes magnifiques dans ses jardins d'Islington. Les cartes d'entrée portaient les mots suivans :

To commemorate the smiles of Fortune.
Commémoration des sourires de la Fortune.

Cet adorateur aveugle du hasard lui avait sacrifié ses revenus et se trouvait réduit à la besace, lorsqu'il emprunta deux livres sterling à un de ses amis, les mit à la loterie, et gagna vingt mille livres sterling. Il les rejoua, perdit tout, et mourut mendiant.

M. Tout-à-l'heure, dont vous apercevez le portrait, vous intéressera peut-être davantage. La manie, le *hobby-horse* de *John Robinson* de Kendal, c'était l'espérance et l'avenir. Aujourd'hui n'existait pas pour lui; il espérait vivre *demain*. Les mots *tout-à-l'heure* (*by and by*) sortaient sans cesse de sa bouche. Il devait monter à cheval, employer ses chiens, régler ses comptes, se marier, réparer sa maison, — demain. — Sa meute, ses écuries, sa bibliothèque, devaient lui être utiles — demain. Il est mort à quatre-vingts ans, à Kendal, sans avoir cessé un moment de se regarder comme chasseur, comme membre du parlement, comme homme de lettres, comme écuyer, — mais sans avoir amorcé un fusil, ni brigué une élection, ni écrit une lettre, ni monté un cheval.

Vous en trouverez de toutes les espèces : un orfèvre nommé Smith, devenu millionnaire, s'éprit si bien de l'état de mendiant, qu'il passa quinze ans de sa vie à l'exercer. On le connaissait dans les environs de Londres sous le nom de *l'homme au chien*, parce qu'il était suivi d'un chien. Un jour, ayant fait je ne sais quelle offense à un habitant de Mithan, il fut condamné par le juge de paix de l'endroit à être fouetté en place publique; il ne pardonna jamais cette injure au village de Mithan, et dans son testament, ayant laissé un legs à tous les villages du comté de Surrey, il eut soin d'oublier le seul village où cette punition lui avait été infligée.

Vous faut-il une scène plus dramatique, plus développée? Je vous raconterai la grande révolution des chats, dont Chester fut témoin il y a quinze ans.

§. VI.

Le révolutionnaire de Chester.

On s'en souvient encore à Chester, pays du fromage. Peu de temps après le départ de Bonaparte pour Sainte-Hélène, beaucoup de prospectus et d'affiches furent répandus dans la ville. « Un grand nombre de familles honorables, disait le prospectus, allaient habiter Sainte-Hélène, et comme cette île était désolée par le grand nombre de rats qui y pullulent, le gouvernement anglais avait résolu de détruire par tous les moyens cette population dangereuse. » Pour faciliter cette entreprise, l'auteur du prospectus se disait chargé de faire une provision de chats, dans l'espace de temps le plus court possible. « Il offrait donc seize schellings pour un gros matou bien portant, dix schellings pour une chatte d'âge mûr, et une demi-couronne pour un petit chat capable de courir, de boire du lait et de jouer avec un écheveau de fil. »

Deux jours après la publication de cette annonce, on vit entrer dans Chester, à l'heure indiquée par l'auteur du prospectus, une multitude de vieilles femmes, d'enfans et de petites filles portant des sacs remplis de chats. Toutes les routes, tous les sentiers, toutes les rues étaient occupés par cette singulière procession. Avant la nuit, une congrégation de trois mille chats se trouvait réunie à Chester. Ces intéressantes créatures poussaient des cris lamentables, en se dirigeant vers une rue que le prospectus avait indiquée. La rue était étroite; tous les chats entassés miaulaient ensemble. Voilà tous les sacs qui se pressent et se heurtent, le concert qui prend des forces nouvelles, les cris des femmes et des enfans qui se mêlent à ceux des chats, et les longs aboiemens des chiens qui font rouler la basse de cette harmonie singulière. Quelques-unes des porteuses de chats, se trouvant gênées par leurs voisines, déposèrent leurs sacs et boxèrent. Les chats prisonniers hurlaient le chant de guerre. Alors survinrent les polissons de la ville, qui se mirent à délier les sacs, d'où s'élancèrent trois mille chats enragés, crachant, criant, les griffes nues, et courant sans pitié sur les épaules et les têtes des combat-

tantes. Tout le monde était aux fenêtres. Nos trois mille chats couraient sur les balcons, s'élançant dans les appartemens, cassant les carreaux, renversant les théières, et dévastant les salons. Imaginez l'effet que produisit cette émeute, et l'étrange spectacle que se donna le *wag*, auteur du prospectus et moteur de la révolution. Les chiens effrayés s'en mêlèrent, et la population mâle de Chester ne tarda pas à s'armer. Les trois mille quadrupèdes succombèrent : ce fut une Saint-Barthélemy de chats. En moins de deux heures on vit cinq cents cadavres flotter sur la rivière. Le reste des assaillans avait évacué la ville, en laissant comme traces de la bataille l'empreinte de ses griffes sur plus d'une poitrine de femme, et comme monumens, un amas de porcelaines brisées.

§. VII.

Milton. — Johnson. — Steele. — Le marcheur. — Le tailleur.

Ceci vous semble une plaisanterie, une *waggery*, une farce, dont on aurait pu s'aviser dans tous les pays. Voulez-vous que nous nous occupions des hommes célèbres excentriques? Ils ne nous manqueront pas. Je pourrais vous montrer *Shakspeare*, dont les sonnets attestent un platonisme si bizarre, et cet enthousiaste *Milton*, qui partit pour l'Italie dans l'espoir d'y trouver une femme à peine entrevue. Elève de Cambridge, il s'était endormi sur les dalles du collége. Une jeune Italienne passa près de lui, le remarqua, traça sur un morceau de papier ces vers charmans du Guarini :

« Occhi, stelle mortali,
« Ministri de' miri mali,
« Se chiusi m'uccidite,
« Aperti, che farete?

et glissa le papier dans la main du jeune homme. Milton s'éveilla, entrevit l'Italienne, et lut les vers qu'elle venait d'écrire. Si la tradition est vraie, son voyage en Italie, voyage auquel nous devons le *Paradis perdu*, n'eut pas d'autre motif que cette suave apparition qui ne cessa jamais de hanter l'imagination rêveuse et tendre du grand homme.

Que faire de cette armée à peu près innombrable? Parmi les personnages célèbres de l'Angleterre, à peine deux ou trois s'isolent de la grande famille excentrique. Whigs et tories, hanovriens et jacobites, tous ont leur grain de folie indépendante. Juges sur leurs siéges, gens du monde dans les salons, poètes dans leur cabinet, prédicateurs dans leurs chaires, font parade de ces goûts étranges. Butler, dans son *Hudibras,* recueille les excentricités puritaines, Addison les extravagances du temps de la reine Anne. Les moralistes sévères ne sont pas exempts de la contagion universelle. Samuel Johnson, ce pédant que l'on surnommait l'ours, prévient la femme qu'il veut épouser qu'il a eu deux oncles pendus: elle lui répond gravement que ce genre de mort est le seul en usage dans sa propre famille, qu'elle compte dans sa généalogie trois générations de pendus; et elle l'épouse. Voici des testamens excentriques et des plaisanteries en face de la mort; Marlborough, couvert de gloire, boxe avec un cocher; Steele, le bel esprit, dort sur une borne; le mélancolique et admirable Cowper élève des lapins et leur consacre des élégies; Shenstone, poète, et homme de talent, se transforme en berger du Lignon et mène une vie tout arcadienne. Goldsmith, écrivain plein de simplicité, de génie, parcourt la France et l'Italie sans un liard dans sa poche, en faisant danser aux sons de sa flûte les paysans de ces contrées; Kean, notre contemporain, choisit pour garde-du-corps un jeune lion qu'il fait coucher dans sa chambre; l'éloquent Fox, après avoir gagné beaucoup d'argent au jeu, emploie, pour chasser ses adversaires et garder les guinées, un moyen tellement immonde, que j'ose à peine l'indiquer. Êtes-vous curieux de connaître les originaux de nos fats actuels, les pères de la race des dandies, laquelle a fleuri si glorieusement de 1815 à 1830? les voici. *Beau Nash* et *Beau Brummell,* glorieux héros, doivent leur gloire à la pose de leur cravate et à la coupe de leurs pantalons. C'est à *Beau Brummel* que vous devez les gants jaunes; c'est *Nash* qui a réglé pendant dix ans la forme des bottines. Nash, qui demeurait à Bath, était aussi célèbre que Burke. Sa statue en pied, placée entre les bustes de Pope et de Newton, orne la salle où l'on prend les eaux de Bath. La fatuité a les honneurs d'une statue; le génie n'a qu'un buste.

Voici déjà long-temps que nous traitons avec cette bienveillance

nos excentriques de toutes les classes. Dès le XVIe siècle, les originaux anglais ont eu l'immortalité à espérer. Entrez chez ce vieux marchand de cannes d'Exeter-Change : au milieu des fouets, des cravaches, des badines, des joncs et des tabatières, parmi un nombre infini de bagatelles d'ivoire sculpté, de bambous polis et de noix de coco taillées, on vous montrera une figure d'ivoire, un long nez sous un chapeau plat, les cheveux plats aussi. Cette tête bizarre sert de pomme à une canne. C'est le portrait de Thomas Coryate, voyageur du XVIe siècle, dont la laideur et la bizarrerie furent si célèbres, que les artistes du temps briguèrent la gloire et le plaisir de sculpter cet extraordinaire visage. De là les cannes à la Coryate, qui sont aujourd'hui d'un prix extrêmement élevé dans les ventes, et dont la plus belle a appartenu au docteur Arbuthnot. Coryate traversa toutes les contrées de l'Europe à pied, et publia une de ses relations sous ce titre : « Crudités avalées à la hâte pendant un voyage de cinq mois. » Il savait douze langues, et se vantait beaucoup d'avoir forcé de se taire une femme hindoue avec laquelle il avait eu querelle.

Le XVIIIe siècle a reproduit le même phénomène. Le fameux *Stewart le marcheur* (*Walking-Stewart*) ne doit pas manquer à notre galerie d'originaux. Quand il n'était pas au Japon ou au Pérou, vous le rencontriez sous une des alcoves du *pont de Westminster*. C'était un vieillard vénérable qui portait toujours un bâton blanc à la main, qui se vantait de n'être jamais monté ni à cheval ni en voiture, et qui avait visité tous les coins du globe à pied; comme J-J. Rousseau, il avait adopté le costume arménien. En 1780, il donna des bals magnifiques à Londres, et des concerts toujours suivis d'un sermon prononcé par Stewart. Il avait, disait-il, couru le monde en quête de la *polarité de la vertu morale*, c'est-à-dire du grand problème que Kant et Leibnitz n'ont pas résolu. Innocent et philosophique original, dans les salons duquel affluait toute la bonne société de l'époque ! Quand l'orchestre jouait la marche funèbre de *Saül*, on savait que c'était là le signal du départ, et les salons se vidaient aussitôt.

. . . .

Quiconque a été à Margate, quiconque a vu ce rivage couvert

d'ânes et de chevaux, et cette mer couverte de barques, et ces citoyens endimanchés, et ces visiteurs brillans, doit se souvenir du vieux Lowell. On le trouvait partout : son nom est à jamais attaché au souvenir de Margate ; il vivra dans la mémoire des habitans, comme Napoléon dans l'histoire; sa livrée de pluche rouge aux galons noirs et verts était connue de tous les voyageurs. Enrichi par son commerce de tailleur, il avait toujours dans sa garderobe cinquante habits complets; presque millionnaire, il acheta au centre de la petite île de Thanet une belle propriété dont l'aspect était bizarre. Depuis la grille d'entrée jusqu'aux girouettes du toit, tout représentait l'un des instrumens ou des accessoires de la chasse; car sa monomanie, depuis qu'il avait quitté l'aiguille, c'était le métier de chasseur; les croisées figuraient des têtes de sangliers; au lieu de tapisseries, il avait jeté sur le parquet des dépouilles d'animaux sauvages ou tués à la chasse : des peintures, représentant tous les sujets de chasse imaginables, donnaient au château du tailleur l'apparence du palais de Nemrod. Il s'était accoutumé à ne rien faire comme un autre : son cheval favori, nommé Blucher, acheté, je crois, chez Astley, était dressé à le suivre comme un chien; et c'était chose plaisante, ma foi, que de voir mon vieux tailleur, habit et culotte de velours rouge, marchant gravement dans les promenades de Margate, suivi pas à pas du quadrupède docile; derrière le cheval, un myrmidon, vêtu de rouge comme son maître, portait une immense pipe d'écume de mer; et sans s'embarrasser autrement des sourires, des épigrammes, de l'étonnement et des railleries des voisins, il était bon de le voir causer avec les dames, tendre la main à celui-ci, sourire à celui-là, et commencer des intrigues amoureuses. Car notre vieux tailleur était érotique, et je ne dois pas oublier une de ses singularités les plus extraordinaires; il avait soixante-dix ans et se targuait de sa belle conservation. Je ne sais quelle fille de Margate eut la malice d'exploiter ses prétentions et de lui attribuer l'enfant auquel elle allait donner le jour. En Angleterre, il suffit du serment de la fille-mère pour prouver la paternité et condamner celui qu'elle accuse à payer les mois de nourrice. Le vieux Lowell fut très flatté, il paya avec joie; et bientôt toutes les demoiselles de Margate qui s'avisaient de forfaire à l'honneur, eurent recours à sa vanité charitable,

si bien qu'en moins de deux ans Lowell se trouva père légal de soixante-deux enfans, dont il paya très exactement l'éducation. Jamais ministre n'a rempli sa vie d'un plus grand nombre d'occupations strictement coordonnées et toutes inutiles. Il se levait à quatre heures, correspondait avec la plupart des clubs ou sociétés de chasseurs, fatiguait trois chevaux, tournait autour de l'île, chassait, pêchait, et terminait sa journée par une promenade de trois cents pas sur un âne, ni plus ni moins.

Je le rencontrais quelquefois à Londres, dans les visites assez rares qu'il rendait à ses amis de la capitale; il échangeait alors son habit de velours rouge contre un habit de velours noir complet. Une brochette, plus chargée de décorations que celle de M. de Metternich, suspendait à l'une de ses boutonnières à peu près soixante médaillons. Je l'arrêtai et lui demandai quel était ce grand nombre de décorations étrangères dont les souverains d'Europe l'avaient honoré. « Ce sont, répondit-il, les médailles de tous les clubs auxquels j'appartiens, et presque tous ceux d'Angleterre me comptent parmi leurs membres. Voici la médaille des Lunatiques, celle des Druides, celles des Chevreaux et celle des Chats-maigres. Je suis encore chevalier de l'Aiguille, comte du Choux-fleur et duc des Epinards. J'appartiens à l'ordre des Comètes et à celui des Echeveaux-mêlés; j'ai bien le droit de porter tous mes ordres. » En effet, à chaque pas qu'il faisait, c'était une sonnerie indéfinissable de cuivre, d'argent et de plomb.

Mon tailleur, pour terminer dignement une vie si singulière, quand il approcha de sa quatre-vingtième année et vit de près la mort, envoya chercher son vieil ami le charpentier Amerall, qui demeure encore en face de l'église.

— Que me voulez-vous? lui demande Amerall.

— Que vous me preniez mesure. J'ai besoin de mon dernier habit; vous allez vous mettre à l'ouvrage. Acajou de première qualité, charnières d'argent, la serrure et la clé de même métal. Vous pratiquerez au couvercle, vis-à-vis l'endroit où ma tête doit être placée, une ouverture ovale, à laquelle vous attacherez un morceau de cristal très solide.

Le cercueil attendit encore son maître pendant deux années entières. Lowell ne manquait pas d'aller le visiter une ou deux fois

par semaine. La lettre qu'il écrivit au charpentier, deux jours avant sa mort, mérite d'être conservée :

« M. Amerall, préparez-moi ma maison; passez-y le balai et le plumeau. Samedi dernier, j'ai trouvé que les poignées n'étaient pas assez propres. Tenez-la, je vous prie, en meilleur état. »

— Au surplus (continue Wordem qui me voyait étonné de ses récits), tirez-vous comme vous pourrez de cette grande forêt de documens hétéroclites. Classez et systématisez si vous pouvez toutes ces extravagances. Je vous recommande surtout le volume que voici; vous y trouverez tous les passages d'auteurs célèbres; toutes les citations et tous les exemples qui peuvent excuser l'excentricité des goûts et des humeurs s'y trouvent rassemblés.

J'ouvris l'in-folio, et je transcrivis au hasard quelques-uns des fragmens destinés à servir d'excuse, de préambule et de portique, à la biographie des originaux.

§. VIII.

Le Chapitre des Citations.

La citation ou quotation est perle fine qui esmaille agréablement et merveilleusement un discours.

(Belleforest.)

Ces gens-là, voyez-vous, mon cher, ne ressemblent à rien. Ils sont possédés d'un certain génie extravagant et baroque, plein de formes, de figures, d'idées, de lubies, de caprices, de craintes, d'espérances, de changemens, de mouvemens, de révolutions, de contradictions. Leur fantaisie conçoit, leur cerveau bouillonne, l'occasion sert d'accoucheuse. C'est un drôle de cadeau que Dieu leur fait là; mais quand il est complet et bien vivant, il vaut son prix, sur mon honneur.

(Shakspeare, *Love's labour lost.*)

Mes amis, soyez libres; usez de votre liberté!—Et, je vous en supplie, permettez-moi de faire voltiger la mienne selon mon beau et noble plaisir.

(Massinger.)

J'use de la charte que nature m'a donnée : charte libre comme l'air, changeante comme le vent.... la folie! (Shakspeare.)

Tel condamne mon coq-à-l'âne qui en justifiera le bon sens.
(FURETIÈRE.)

Rien assurément ne me pourra faire despartir de ma fantaisie préméditée. (TABOUREAU sieur DESACCORDS.)

Ces honnestes jeux d'esprit, nommez-les bouffonneries, si vous voulez.
(PASQUIER.)

Prenez garde à ce que vous allez lire. — C'est une chose pleine de niaiseries contagieuses. On ne peut la contempler, cette œuvre folle, sans avoir envie d'être fou. — Si vous la placez dans votre poche, elle y mettra le feu et vos culottes brûleront! — Prenez garde! — Il ne faut pas ouvrir ces sortes de livres quand on est seul, ils montent à la tête;— ni à minuit, — l'heure où le prestige agit le plus violemment, — ni quand on a bu du vin de Champagne; — c'est bien plus dangereux encore. (EACHARD.)

Ne me rejetez pas dédaigneusement, ô mes amis, à cause de mon costume bariolé, de mes grelots et de ma barette. (G. WITHER.)

Gens qui ne savent ni régler ni contreröler leurs espéciales humeurs.
(AGRIPPA D'AUBIGNÉ.)

Vous en direz ce que vous voudrez. C'est un catalogue de pochades, barbouillages et zig-zags, de fautes, de folies, de bêtises, de barbaries, d'impromptus, de singeries; une rapsodie de lambeaux pris à toutes les maisons de fous, un amas de débris empruntés à toutes les tables; — joujoux, bibus, bagatelles, clinquant, haillons, pendelocques, morceaux de marbre et d'or, — le tout jeté confusément et sans choix, sans art, sans invention, sans esprit, sans jugement; — un chaos bizarre, grossier, absurde, fantastique, inutile, indigeste, incohérent, impertinent, bouffon; sans but, sans moralité, sans raison et sans sel. — Oh! je confesse tout cela. — Et que m'importe? — Presque tous ces défauts sont volontaires. — C'est indigne d'être lu. — Je le veux bien. — Ne perds donc pas ton temps à me lire, mon pauvre ami. — Lirais-je ces lignes, moi, si tu les avais faites? — Tout ce que je peux affirmer, c'est que j'écris de l'histoire, que toutes ces misères sont vraies, et que j'ai mes belles et bonnes autorités qui le prouvent! (BURTON, *Anatomie de la Mélancolie.*)

Il prit donc envie à Saturne, vieux barbon au flambeau rouge, qui

court dans le ciel avec deux couronnes d'argent, il lui prit envie de tenir le discours suivant à la petite planète la *Terre*, qui continuait tristement son tour, suivie de sa femme de chambre la lune : — *Tu n'es qu'un misérable composé de caprices et de niaiseries ; tu ne sais pas même marcher droit, comme le prouve assez la précession de tes équinoxes. Va, misérable maison boiteuse, tu es le Bedlam de l'univers.* »

(Jean-Paul-Frédéric Richter.)

Si cela vous ennuie, fermez le livre. (Cowper.)

Imaginez, s'il vous plaît, que vous entrez dans le palais du *prince de Palagonia*, Sicilien, dont j'ai visité les propriétés à Palerme. Cette Altesse n'a pas d'autre bonheur que de tout bouleverser. Dès que vous mettez le pied dans ses domaines, vous voyez commencer le règne de la folie. Il a dépensé des millions pour créer une sculpture, une architecture, des jardins sans exemple. Tout est contraire à la raison dans son palais. Fontaines sans eau, statues sans tête, cours sans issues, avenues se terminant par des allées souterraines, bâtimens en demi-cercles qui se croisent, qui se cachent, qui s'interrompent sans se correspondre jamais; monumens dilapidés par la volonté du maître; grands arbres plantés sur les toits et qui y meurent faute d'aliment; ici, un édifice peuplé de vases; là, un édifice occupé par des singes de pierre; ailleurs, un groupe d'éléphans qui jouent de la flûte; plus loin, un hippopotame une guitare à la main; un polichinelle de quinze pieds, au centre d'un bassin sans eau; Achille et Thétys jouant aux cartes avec Arlequin; un Atlas colossal portant un tonneau au lieu d'un globe; une perspective infinie de monstres inconnus, à trois têtes, sans tête, chimères que le cauchemar invente; idoles plus ridicules et plus affreuses que le monstre d'Horace; à l'intérieur, des chaises et des fauteuils aux pieds inégaux; des tabourets dont le siège est garni de clous aigus; des chambres exclusivement occupées par des cadres sans tableaux, d'autres par des têtes de statues superposées; un cirque de quarante pieds entouré de marbres magnifiques, sculptés comme des pièces d'échecs; — tel est le palais ridicule du prince de Palagonie.—Tel est aussi l'édifice que je vous ouvre, le lieu où je vous introduis, panthéon de toutes les idées bizarres qui peuvent naître dans notre *pia mater* et se traduire en actions. Ce que le prince n'a pu exécuter qu'en pierre ou en marbre, je vous le donne, moi, sous forme humaine et vivante. (Gœthe.)

Riez et pleurez ! (Shakspeare.)

§. IX.

Transambule.

Je cherchais un mot nouveau.

Je remercie M. Fourier, auteur de l'*Association agricole et domestique* en deux volumes in-8°, de m'avoir fourni cette excellente expression : — *transambule*, — Qu'est-ce que — *transition* — *passage* — auprès de *transambule*???

Maintenant, lecteur, suivez-moi si vous l'osez, à travers ces singularités humaines, que Wordem m'expliquait complaisamment. Et d'abord :

§. X.

Les femmes élevées à la brochette.

Love's labour lost. (SHAKSP.)

Vous vous souvenez d'un livre qui vous amusait et vous intéressait dans votre jeune âge, une espèce de Robinson Crusoé secondaire. Je veux parler de Sandfort et Merton. Le bon Thomas Day, auteur du livre européen que je viens de citer, excellent homme, original s'il en fut jamais, pensa un jour que le meilleur moyen d'avoir une bonne femme, c'était de l'élever pour son propre compte. Le voilà qui choisit deux petites filles dans une école de charité, qui les prend jolies, demande des renseignemens sur leur intellectualité, paie le prix convenable, et emmène les petites filles chez lui, décidé à épouser plus tard celle qui lui plaira le mieux. L'expérience réussit merveilleusement bien. Lucretia et Sabrina (il les avait ainsi baptisées) grandirent sous ses auspices, prospérèrent sous sa loi, répondirent aux désirs et aux efforts du maître, devinrent belles et même sages; ce furent d'excellentes épouses, — qui toutes deux devinrent bonnes mères, — hélas! mais non pas au profit de Thomas Day, qu'elles refusèrent, les ingrates! Il avait quarante ans.

Il recommença l'expérience. Camille et Vesperie imitèrent l'exemple de Sabrina et de Lucrèce. O théoristes, faites bien attention, et n'imitez pas Thomas Day!

§. XI.

Sterne, Swift, l'oncle Toby, le Haïsseur de femmes.

Je te devais assurément la première place dans ces extraits pantagruélistes, mon bon Sterne; toi, si rabelaisien, si affecté, si faux, si vrai, si délicat, si grossier, plagiaire et original, sensuel et sensible! Ta figure seule est un excellent emblème de l'excentricité; cet œil oblique et chinois, ce sourcil proéminent, cette bouche sardonique, cette tête extravagante, ce long corps fantastique et fluet, se repliant sur lui-même comme un jonc que le vent abat, ne forme-t-il pas un type complet? C'est toujours toi, Sterne, soit que tu entres chez la marchande de gants à Paris et que tu comptes les pulsations de ses veines, soit que tu forces les passans du Pont-Neuf à s'agenouiller avec toi devant la statue de Henri IV!

Sterne aimait surtout à pénétrer, à surprendre les sentimens des femmes, à observer et disséquer leurs petites émotions, à saisir au passage les nuances de leur ame. Au spectacle il ne regardait pas les acteurs. Il s'arrêtait au beau milieu de son sermon pour continuer ses observations bizarres. Souvent il se plaçait à l'endroit d'où partent les voitures publiques qui vont de Londres à Hampstead. Il se promenait sur la grande route, remarquant d'un œil curieux les voyageurs qui s'embarquaient. Si le hasard voulait que l'une de ces voitures se remplît de femmes, il y montait. Pendant le cours du voyage (qui dure environ une demi-heure), il liait conversation, puis tirant de sa poche le manuscrit de son *Tristram*, il lisait à cet auditoire féminin les passages qu'il préférait; il essayait ainsi ses effets comiques, pathétiques ou bizarres, et se gardait bien de confier cette faiblesse à ses amis.

Le jour des funérailless de George II, Sterne traversait la Tamise dans un bateau où se trouvaient quelques gens du peuple, et entr'autres une pauvre femme. Les cloches sonnaient; leur vibration ébranlait les eaux du fleuve et les bateliers criaient : *Tenez-vous bien!*

Trà tutte quante le musiche umane,
O signor mio gentil, trà le più care,

Gioie del mondo, e' l suon delle campane;
Don, don, don, don, don, don, che ve ne pare? (1)

La bonne femme, qui était quakeresse, se mit à faire un discours sur la mort. A chaque ébranlement des campanilles retentissantes, elle se sentait saisie d'une nouvelle inspiration : enfin les larmes vinrent à ses yeux et elle dénoua le petit chapeau brun qui couvrait sa tête : *On est vivant, on est heureux, on est roi*, s'écria-t-elle; *puis la mort arrive, l'œil se ferme; on tombe,... pouf,... comme mon chapeau* (elle jeta son chapeau dans la Tamise), *et l'on disparaît.* — Vous souvenez-vous de l'éloquence de Trim et de son sermon funèbre sur les cendres de la pauvre Obadiah? Sterne vola ce trait, un des plus éloquens et des plus singuliers de ses écrits, au discours de la quakeresse.

Toutes les bizarreries érudites, ou les singularités de vie privée, qui se trouvent dans *Tristram-Shandy*, sont le résultat d'observations de la même espèce. L'oncle Toby, bâtissant des forteresses et des parallélogrammes avec ses bottes, n'est que la copie de Guillaume *Stukeley*, contemporain de notre Sterne.

Stukeley, homme riche, solitaire, bizarre, et voué à la recherche du mouvement perpétuel, n'était point un fou. Un jour qu'il fut obligé de quitter sa retraite pour aller prêter à George III le serment d'*allegeance*, il causa pendant toute la route avec autant de bon sens que d'esprit, se moqua de ses manies et du mouvement perpétuel, et dit qu'il reviendrait peut-être un jour vivre parmi les hommes et mettrait un terme à ses caprices. Quand il eut bien reconnu que le mouvement perpétuel était une chimère, il en abandonna la recherche, mais il ne changea pas d'habitudes. Jamais son lit ne fut fait; il se lavait les mains vingt fois par jour, jamais le visage ni le corps; il avait deux femmes pour domestiques, l'une qui demeurait chez lui, l'autre qui habitait à l'extérieur. Pendant quelque temps, il s'occupa de l'étude des fourmis, et il en infecta tout le voisinage.

Le duc de Marlborough ouvrait les tranchées en Flandre; notre savant l'imitait pied à pied; après avoir tracé avec de la craie le

(1) Agnolo Firenzuola.

plan de toutes les villes que le général attaquait, il se mettait, la pioche à la main, à détruire son propre plancher, suivant toujours exactement les instructions de la *gazette* et les mouvemens du général. Chaque ville lui coûtait un plancher. C'est précisément l'oncle Toby.

Il n'avait ni fauteuil, ni chaise; un trou creusé devant la cheminée lui servait à placer ses jambes et ses pieds qui pendaient. Il restait assis sur le parquet. Ses fermiers ne purent jamais obtenir de lui qu'il reçût leur argent; il leur faisait dire de l'attendre dans une auberge voisine de sa maison, et là, il payait leurs dépenses jusqu'à ce qu'il lui plût de les renvoyer. Sa manière de disposer ses finances n'était pas moins originale. Après avoir fait à Londres ses études d'avocat, il laissa au-dessus de la porte de son antichambre un vieux porte-manteau, tellement moisi et délabré, que personne n'y fit attention. Une douzaine d'étudians vinrent habiter tour à tour la même chambre sans déranger le porte-manteau; enfin, un dernier occupant ordonna à son domestique de faire disparaître ce débris : on le jeta par terre. Il était pourri; on en vit tomber sept cents pièces d'or et des papiers qui appartenaient à M. Stukeley.

Au lieu de ranger son argent, il l'empilait sur les planchers de sa cuisine; il y avait environ trois mille guinées dans sa chambre où jamais domestique n'entra. Un jour il y introduisit un enfant; une partie de la somme se trouvait sur une table à laquelle un pied manquait. L'enfant heurta contre la table et la fit tomber; les guinées s'éparpillèrent. Pendant dix ans qu'il vécut encore, Stukeley ne releva pas la table et ne ramassa pas les guinées. Il se contenta de les repousser du pied, de manière à se frayer une double route, de son lit à la porte et de son lit à la fenêtre.

Si Sterne était à l'affût des originalités vivantes et des originalités écrites, qu'il copiait avec le même soin et dont il a perpétué le souvenir, Swift faisait mieux encore; il prenait rang parmi les originaux. Un pauvre cordonnier qui lui avait fait attendre une paire de bottes, fut enfermé dans son parc pendant une nuit d'hiver. Une domestique qui lui avait demandé permission de se rendre à la danse du village, et qui avait oublié de fermer la porte, se trouva obligée de quitter la contredanse et de revenir fermer sa porte. Quand il rendait visite à un fermier et que le costume du fermier,

celui de sa femme et de ses enfans, lui semblaient afficher trop de luxe et de prétentions, il arrachait le galon des habits, déchirait la dentelle des robes, et, le lendemain matin, il envoyait au fermier la valeur de la dentelle et du galon, en instrumens aratoires et en habits de bure et de ratine. Les certificats de mariage, qu'il signait en sa qualité de doyen, étaient presque toujours des épigrammes en vers contre le marié, la mariée, et surtout contre le mariage. Homme étrange, d'une intelligence rare, d'une force de sarcasme sans égale, d'une laideur remarquable, il fit périr de chagrin deux femmes aussi jolies qu'il était laid, aussi tendres qu'il était insensible; et par une étrange punition du ciel, il mourut idiot après avoir, toute sa vie, abusé de son esprit.

A sa haine profonde pour les femmes et pour l'amour, se joignait un singulier raffinement. Il aimait à les dominer, à les enchaîner, à les prendre pour victimes. Marié secrètement, il exigea de sa femme le platonisme le plus absolu, et cet homme dont les rimes cyniques font rougir le lecteur, se renferma dans la même abnégation. Il alla un jour rendre visite à un homme qui, comme lui, faisait profession de fuir les femmes. Cet autre excentrique se nommait Gossling et demeurait dans Wych-Street. Il se vantait de n'avoir jamais adressé la parole à une femme depuis sa dix-huitième année. Sa maison était fermée à toutes les femmes; Swift passa un jour entier avec lui et lui consacra quatre mauvais vers.

Si tous mes excentriques ressemblaient à ces gens-là, je n'aurais pas emprunté deux lignes à la bibliothèque de Wordem.

§. XII.

Les Misanthropes.

Quant à vous, honnêtes et pauvres ames blessées, dont l'extravagance n'a jailli que de vos chagrins, oh! je vous donnerai ici une belle place à part, je ne vous confondrai pas avec les mille insensés que nous passons en revue. Vous avez été frappées par le sort, vous; et votre folie, c'est le sang de votre blessure, c'est la sève de l'arbre qui s'écoule de son écorce attaquée. Je vous respecte, ô pauvres ames, et vous n'aurez pas une mauvaise parole de moi!

Qui ne respecterait et n'aimerait ce pauvre Henry Wellby,

que Burke et Sheridan ont connu, et dont la fille existe encore? Comme le daim fugitif de Shakspeare, qui porte dans son flanc l'épieu du chasseur, et va pleurer de grosses larmes au bord du lac, loin de ses compagnons, Henri Wellby, frappé au cœur, alla vivre et souffrir, seul, pendant trente années, dans une maison de *Grubstreet,* qui lui appartenait. Grubstreet est à peu près la rue des Marmousets de Londres. Il en chassa tous les locataires. Personne ne pouvait l'entrevoir, excepté une vieille servante, dans les cas de grande nécessité et très rarement. Riche, spirituel, Wellby avait voyagé en Europe, et vécu dans la meilleure société de Londres. Il avait quarante ans, et venait de faire un voyage en Italie, quand, une nuit de l'hiver 1787, comme il sortait d'un bal, il fut arrêté dans la rue par un bandit qui lui mit le pistolet sur la gorge. Une lutte eut lieu; le pistolet fit long feu. Wellby arracha l'arme des mains de l'assassin, trouva dans le pistolet trois balles de calibre, et reconnut que cet homme était son frère cadet, ruiné par de mauvaises spéculations, ancien armateur, qui espérait conquérir ainsi l'héritage fraternel.

Henri fut frappé d'une si profonde horreur, qu'il résolut de ne plus voir le monde. Alors commença sa retraite absolue. On ne peut être ni plus charitable ni plus bienveillant que lui. Il vivait, dans sa tanière, de gruau, de lait et de végétaux. Son grand festin était un jaune d'œuf. Il achetait tous les livres qui paraissaient, et les entassait après les avoir parcourus. Sa fortune passa à une fille qu'il avait eue d'un premier mariage, et à quelques orphelins qu'il avait choisis.

— Appelez-vous cela un misanthrope?

— A côté de Wellby, je placerai un autre solitaire bienfaisant et triste, *Harry Bingley,* un des plus singuliers humoristes que l'Angleterre se vante d'avoir possédés. Il vivait vers la fin du règne de George II. Maître d'une assez grande fortune, il avait commencé par être homme politique. Il avait brillé dans les tavernes et sur les *hustings*; il avait rédigé des pétitions et des rem ontrances; il avait sa petite gloire dans son petit cercle.

Tout à coup il découvre que cette gloire est vanité. Il quitte Londres et va seul habiter deux chambres d'une ferme située à quelques milles de Londres. Là, il resta jusqu'à sa mort, sans

domestique et sans ami. Il vivait de gruau et de céleri, excepté pendant le temps de la moisson; alors sa bizarre philanthropie achetait, dix sous la pièce, chaque moineau que les paysans lui apportaient. Il en faisait (car il était son propre cuisinier) des pâtés de moineaux. La prime offerte aux moineaux qui dévastent la campagne à l'époque de la moisson était assurément un acte de bienfaisance très bien entendu; mais il avait une manie plus charitable et plus étrange. Tous les dimanches, il s'entourait des petites filles du village, qu'il catéchisait et qu'il instruisait. C'était le parrain universel. A sa mort, on a compté neuf cent quatre-vingt-seize de ses filleules et filleuls. Il assura en mourant une dot aux filleules et un petit revenu aux filleuls. Après son catéchisme, il allait s'enfermer dans l'église du village, où il se promenait en rêvant; une petite église bâtie par les Saxons, et si solitaire, si triste, si dénuée d'ornemens! « J'ai souvent, me disait le vieux Wordem, été m'y promener aussi. J'empruntais les clés au bedeau; je traversais les ailes froides et nues; j'aimais ce silence. Je n'étais troublé par aucun souvenir trop présent de la faiblesse humaine; je ne pensais qu'à la piété simple, à la religion vraie de ces nombreuses générations qui étaient venues là prier et rêver. Peu à peu mon pas se ralentissait et je devenais calme, immobile, sévère, comme ces vieilles statues de pierre qui s'agenouillaient et qui priaient autour de moi! »

— Bravo! Wordem (étais-je tenté de dire au vieux collecteur d'anecdotes *excentriques*); il y a encore quelque chose d'humain dans ce vieux cœur et sous ce parchemin racorni!

Après la mort de Bingley, continua-t-il, on découvrit la cause de sa retraite. Une femme l'avait trompé.

A cet excentrique, à ce philanthrope-misanthrope, parrain universel et destructeur des moineaux, je joindrais volontiers un brave matelot nommé Smith, et qui, en 1815, s'avisa d'une originalité bienfaisante. Une ou deux prises et le hasard l'avaient rendu maître de quarante mille francs dont il ne savait que faire. Il s'arrêta dans une taverne de Chelsea. Le matin, il sortait, examinant toutes les physionomies des passans qu'il rencontrait dans la rue. Il invitait les gens comme il faut à dîner avec lui, et il demandait aux ouvriers combien ils désiraient recevoir de salaire pour une journée de

travail. Quand il avait recruté ainsi douze personnes, hommes, femmes et enfans, il rentrait à la taverne, commençait par payer la journée de ses ouvriers, leur faisait servir un excellent déjeuner, les laissait danser jusqu'au dîner; à dîner, la même scène d'hospitalité bruyante recommençait, et il y avait bal jusqu'à minuit. Smith prétendait que la plus grande jouissance qu'il eût éprouvée pendant toute sa vie était celle de voir tant de monde heureux par ses œuvres. Les quarante mille francs furent bientôt dépensés, il remonta tranquillement à bord de son vaisseau et repartit pour les Indes.

§. XIII.

Cisambule (1).

— Mais, interrompis-je, le grand nombre de ces bizarreries anglaises que vous avez racontées n'a-t-il pas pour cause la publicité que vous avez donnée à tous les faits, dans votre pays de liberté?

— Peut-être, dit Wordem. Cependant je crois que nous avons plus d'originaux que les autres peuples. Un excentrique est un homme qui porte défi au monde entier, et nous aimons beaucoup à porter défi à nos semblables: c'est encore une lutte, une manière de boxer.

Le *Hamlet* de Shakspeare est le premier personnage de ce genre que l'on rencontre dans la littérature anglaise. C'est bien là un personnage humoristique. — « Bienheureux, dit-il, sont ceux chez qui l'ardeur du sang et la froideur de la raison se contrebalancent! Ils échappent par la solitude aux dangers du monde; la fortune ne les prend pas comme un pipeau dont elle joue, et dont son souffle et ses doigts tirent les sons qui lui plaisent! » Voilà une pensée d'humoriste excentrique. Ce qui est étrange à observer, c'est que les symptômes de maladie morale, de gaîté folle ou de mélancolie extravagante qui constituent l'humoriste et que l'on rencontre chez *Hamlet*, datent de la destruction du catholicisme en Angleterre, et spécialement de la destruction des

(1) Voir pour le sens de ce mot l'*Association agricole et domestique* de M. Fourier, 2 vol. in-8°, Paris.

couvens. Les couvens servaient d'issue à toutes ces demi-folies qu'on ne pouvait pas admettre ailleurs, d'asile à ces ames ardentes et blessées qui ne trouvaient aucun port, aucun avenir dans le monde, ou à ces grands coupables qui avaient su échapper aux lois, mais non aux remords de leur conscience. Lord Goring, après la vie la plus dissipée et la plus criminelle, se retira en Espagne, se fit moine dans un couvent de Dominicains et y mourut.

L'humoriste, cousin-germain de l'excentrique, abonde chez nous. Ce mot qui a servi de texte à si délicates et subtiles dissertations, au XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e]; ce mot, que l'on a obscurci en essayant de l'expliquer, est facile à comprendre. Il indique l'homme qui se livre à son *humeur* avec indépendance, et qui trouve moyen d'intéresser les autres à ce caprice. C'est l'homme naïvement bizarre; les Italiens et les Anglais, chez lesquels la sociabilité a respecté bien plus que chez vous la trempe individuelle des caractères, ont eu de très grands humoristes. Rabelais et Montaigne dans le genre gai, J.-J. Rousseau dans le genre triste sont à peu près les seuls que vous puissiez citer; encore l'un vivait-il fort ignoré dans son castel du Périgord, l'autre dans son presbytère de Meudon : et l'on sait avec quel soin le troisième échappait aux persécutions des grands seigneurs et des femmes qui venaient le relancer dans sa tanière de philosophe.

Je vais vous citer un fou rabelaisien et humoriste, qui vivait encore en 1804, et que j'ai connu :

§. XIV.

Le docteur Kempf et son valet Bragadoccio.

Le docteur Kempf avait fait ses études de médecin; après avoir exercé à Londres pendant cinq ou six ans, il eut le bonheur de perdre un oncle qui mourut aux Indes, et lui laissa un nombre considérable de *rupies*. Kempf, dont la famille était bonne et l'esprit singulier, se fit marchand d'orviétan, engagea un paillasse comme domestique et courut l'Angleterre.

Ce médecin errant avait remarqué que le pauvre peuple était dupe de tous les charlatans qui parcourent les villages; qu'on ven-

dait aux paysans de détestable thériaque, de la poudre qui cariait leurs dents, et qu'on les empoisonnait à très grand prix. Il pensa que s'il y avait des prédicateurs nomades, des cours d'assises mobiles, des tournées d'inspecteurs de finances, et d'inspecteurs d'université, il serait fort utile de faire voyager aussi un médecin nomade, qui serait charlatan par philanthropie.

Kempf eut donc une pharmacie complète; de plus, un fort beau théâtre de marionnettes, un Italien grotesque pour paillasse, un habit rouge brodé d'argent, deux chevaux gris, une belle calèche, et il commença sa croisade. Il aimait à faire des harangues au peuple, à réciter des contes, à débiter des histoires, à déclamer sur tous les sujets. Quelquefois il habillait ses polichinelles en membres du parlement ou en lords de la chancellerie. Il écrivait les drames qu'il faisait jouer à ses acteurs de bois; et quinze ans de sa vie se passèrent ainsi. On a conservé quelques-unes des étranges harangues qu'il prononçait du haut de ce carosse qui lui servait de tribune : entre autres une définition nouvelle du gouvernement représentatif, définition pleine de barbarismes de langage; — que le *Gentleman's Magazine* a reproduite dans toute sa crudité, — et que je rapporte, non sans scrupule.

UN SERMON EN PLEIN AIR SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

« Messieurs, disait Kempf (pour le cynisme duquel nous demandons humblement pardon), mes chers frères et amis, la machine politique dont on nous fait tant de bruit, et que vous appelez *Constitution anglaise,* me semble se diviser en deux parties; permettez-moi de vous en expliquer le mécanisme et prêtez-moi votre attention.

« Le gouvernement représentatif est une double machine d'élévation et de compression. Elle se compose d'un ressort pour soulever l'ambition des classes moyennes, et d'un pilon pour les écraser. Vous les voyez surgir, lever la tête, prendre le bonnet de la milice, faire les fières et les hautaines; puis, quand ce ressort qui les pousse par derrière a bien fait son effet, un gros et massif morceau de bois et de plomb les enfonce, les écrase, les refoule, les comprime. Le représenté se révolte et relève la tête, et le pilon enfonce toujours.

« Ce beau mouvement de bascule compose le gouvernement constitutionnel.

« Le ressort *suscitatoire* pousse donc les médiocrités en avant. Il se compose de diverses parties : du journalisme, de l'électoralisme, de la militantomanie et de la publicitomanie. Figurez-vous le suscitatoire, armé de pointes qui picotent et excitent l'épiderme bourgeoise, qui titillent l'ambition épidermale, située... Dieu sait où! — qui portent vers le haut toutes les petites envies de glorification populaire; qui insinuent dans les pores et font pénétrer dans le tissu, de là dans les veines et de là dans le cerveau une infinité d'idées grandificantes, magnificantes, perstringentes, superdominachilisantes, judicantes, réprobantes et extravagantes. Il lance et fait jaillir de longs effluves d'orgueil. Et, ce remède une fois pris, vous voyez chacun et chacune électoriser, criticailler, brailler, railler et lâcher au loin comme beau diable, les sentences atrophiées et dires seigneuriaux.

« Vous devez comprendre quelle rumeur, tumeur, ferveur, ardeur, clameur, doivent susciter dans la ville tous ces petits et grands appétits vers le pouvoir; tous ces ministéropètes et sinécuristes corroyeurs, boutiquiers, rôtisseurs, épiciers et honorables merciers; chacun ayant son *quantum* d'ambition et de liberté dans les entrailles; chacun suscité, fouetté, titillé par le fouet du journalisme et les orties brûlantes de l'élection; chacun poussé vers le haut par le piston subalterne du constitutionnalisme, cette grosse machine à vapeur ascendante que l'on a établie aux caves souterraines de la société.

« Alors vient l'action nécessaire et salutaire du *refouloir*. Il consiste en un immense tampon de gomme élastique résistante, mais non contondante, par charité chrétienne, — afin de ne pas escarbouiller les pauvres cervelles de nos élus et éligibles (lesquels n'en ont guère), — et afin aussi de ne pas trop colériser toute cette masse ascendante, déjà en bel état d'expansion, de crise et d'orgasme. Vers la partie médiante du lévier auquel est attaché le tampon, sont d'utiles instrumens, lançant au loin de l'eau glacée, élixirs nenuphartiques et autres astringens admirables destinés à éteindre l'orgasme universel. Un peu plus loin encore, vous apercevez dans les profondeurs béantes d'un dôme ténébreux qui s'ap-

pelle *couronne*, *pouvoir*, *administration* (lequel est suspendu dans le vide), une épouvantable quantité de tubes de toutes dimensions, mêlés de baïonnettes, damas, coutelas, s'agitant d'eux-mêmes à mesure que le tampon tombe sur les têtes bourgeoisicoles et regnipètes; — tellement que si le mouvement du susdit piston était accéléré par la main du grand ouvrier (lequel a diablement à faire), — non seulement le tampon tamponnerait, mais canon de tonner, damas de jouer, têtes de rouler, sang de ruisseler. — O la belle machine! ô le beau gouvernement! ô la belle vie de mes citoyens républicanophiles, avec leur étoupe ardente sous le... (révérence parler) et leur artillerie grondante sur l'occiput!

« Fouettez, fouettez ces imbéciles! titillez-moi ces stupides, excitez, écrasez-moi ces abominables fous qui ne voient pas que plus ils s'arrogent de liberté, plus ils sont esclaves de cette liberté violente; que tout cela est un jeu misérable, et que leurs bourses se vident dans l'opération, et que leurs cerveaux s'écrasent, et que leur machine de bascule n'est qu'un jeu extrêmement fatigant!... »

— « Et singulièrement coûteux, dit un *utilitaire* qui était présent! »

Pour nous, qui sommes honteux d'avoir transcrit ce cynique et bizarre morceau d'éloquence, nous n'ajouterons rien sur le compte de Kempf, sinon qu'en voulant dépenser sa fortune, et en amusant le peuple des villages; il la doubla; car s'il y faisait de mauvais discours, il vendait de très bons onguens.

§. XV.

Une petite Conversation intercalaire avec le Docteur Mystique, et des différentes manières d'être un sot.

> *Operi suscepto inserviendum fuit.* — Il fallait continuer ce que j'avais commencé.
>
> (*Jacobus Myrtillus*, Præfatio ad Lucianum latinè redditum.)

— Mon cher Docteur Mystique, vous qui êtes si profondément grave, et qui planez de si haut sur la poétique, la diplomatique et la synthèse, vous avez beau dire, et, tout en colère, éparpiller mes feuilles sur mon bureau de sapin blanc; rider, en grommelant,

de six rides nouvelles votre front déjà ridé de haut en bas par deux lignes parallélogrammatiques, posant sur les sourcils et creusées par votre pédagogie, je vous affirme que ces niaiseries sont bonnes, que ces anecdotes futiles renferment des vérités notables, qu'elles sont significatives, qu'elles entrent dans la théorie des *karakteristics*, qu'elles peignent un peuple, qu'elles peuvent rester, qu'elles doivent rester, qu'elles resteront.

— Mais, cher auteur, vous ne deviez ni écrire, ni publier ces choses : recoudre ainsi les feuilles d'un *Ana*; comme si nous n'avions pas le *Carpenteriana*, le *Ducatiana*, le *Grosleyana*, le *Thuana*, le *Brunetiana*; c'est bien assez. Et comment voulez-vous être admiré? Vous ne faites preuve de nulle science; vous ne posez nul système; vous ne vous placez sur aucun piédestal philosophique. Impardonnable faute! Je pensais à vous introduire dans le club des Syncrétistes; je renonce à mon projet.

— Ah! docteur!

— C'est positif!

— Mes pauvres Excentriques! si innocens, si bons, si bizarres, si amusans, pour moi, tout au moins, leur historien; les bannir! Docteur, que ne trouvez-vous dans votre philosophie quelque raison amphigourique et critique pour qu'ils existent et pour qu'ils soient grands, sublimes, hommes de progrès, nécessaires à la civilisation, eux et leur histoire, eux et leur historien? Tenez, il y a dans la souple élasticité des paroles, de si admirables ressources; et le système se prête si bien à tout! Une théorie quelconque vous est-elle difficile, bon docteur, à vous qui connaissez le *subjectif* et *l'objectif?* Aidez-moi; je n'aurais que cette phrase du vieux Pasquier à vous alléguer pour ma défense, et c'est une très pitoyable excuse : *Bons amis, je n'ai certes entrepris de vous contenter tous en général, ains celui-ci ou celui-là peut-être en particulier, et par espécial moi-même!*

— C'est là une raison concluante! Il s'agit bien de vous contenter vous-même; il faut contenter le public. Le public est un et indivisible. C'est un gros seigneur auquel il faut plaire; pour lui plaire, le dominer; pour le dominer, l'étourdir; pour l'étourdir, employer l'érudition, ou la pompe du style, ou la concentration du syllogisme, ou la hauteur inaccessible de la phrase.

— Le public un et indivisible ! Place au public ! être idéal et sans forme, être qui vit à peu près comme l'*Inoculation*, ou la *Presse*, ou le *Jury* (dont l'Académie Française a fait naguère de petites muses) ! Vous êtes le public, et moi aussi, et lui aussi. C'est le cercle dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. Combien y a-t-il de manières d'être un sot? Combien y a-t-il de manières d'être public? *Chiabrera* le lyrique avait raison :

Ha forse
Testa la plebe? . . . .
. . . . O forma voce
Chi sta piu saggia che un bebù d'armento?

« Où est sa tête à ce public?... A-t-il des paroles plus sages que le *bê-bê* d'un troupeau? »

— Allez donc, dit le docteur en secouant une prise de tabac tombée sur son jabot. Vous ne prospérerez jamais.

— Et si j'avais l'honneur d'être vous, ô docteur! je me montrerais plus serviable, je prouverais, par Schlegel, lord Kaimes et l'indivisibilité de la matière, la *Sinequanonité* des Excentriques, leur force dans le monde et leur éternité.

— Folies !

— Et je démontrerais que cette œuvre est populaire, et qu'elle appartient à un temps éminemment populaire! Ne savez-vous pas que nous tendons à la démocratie? Je puis vous dire, avec Juan Perez de *Montalvan*, *natural de Madrid* (badaud de Madrid, s'il vous plaît); ceci est un livre populaire, plein de suc et que tout le monde peut lire avec utilité, un livre pour tous, *para todos; porque es un aparato de varias materias, donde el Filosofo, el Cortesano, el Humanista, el Poeta, el Predicador, el Teologo, el Soldado, el Devoto, el Jurisconsulto, el Matematico, el Medico, el Soltero, el Casado, el Religioso, el Ministro, el Plebeyo, el Senor, el Oficial, y el Entretenido, hallaran juntamente utilidad y gusto, erudicion y divertimiento, doctrina y desahogo, recreo y ensenanza, moralidad y alivio, ciencia y descanso, provecho y passatiempo, alabanzas y reprehensiones, y ultimamente exemplos y donaïres, que sin ofender las costumbres deleoten el animo, y sazonen el entendemiento. — Ah!*

— Le docteur s'en allait terrassé.

— Je le reconduisis très poliment jusqu'à la porte.

— Et puisque vous voulez de l'érudition, ajoutai-je; puisque dans notre époque que vous connaissez, la prétention ou l'apparence de l'érudition charme le lecteur, encore une citation que j'appliquerai, si vous voulez bien, à mes modestes recherches sur les *Excentriques* : *Siccome colui* (dit l'Italien Sermini dans sa lettre à Boccace), *che una insalatella vuole a un suo amico mandare, preso il paneruzzo e il coltellino, l'orticello suo ricerca, e come l'erbe trova, cosi nel paneretto le mette senza alcuno assortimento mescolamente. Non altrimenti a me e convenuto di fare. Pero dunque mi pare che questo meritamente non libro, ma un paneretto d'insalatella si debba chiamare* (1). « J'ai fait comme celui qui voulant envoyer à son ami une petite salade, va dans son petit jardin avec son petit panier et son petit couteau, et jette confusément dans le petit panier les petites herbes, telles qu'il les rencontre, sans y mettre aucun ordre; voilà tout ce que j'ai voulu faire. — Ceci n'est donc pas un livre à proprement parler, mais un tout petit panier de toute petite salade. » — Faites là-dessus, docteur, une théorie des diminutifs italiens, une théorie de la traduction et une théorie des langues méridionales et septentrionales, attendu que jamais dans nos idiomes du nord, vous ne traduirez ni le *paneruzzo*, ni le *paneretto*, ni *l'orticello*, ni *l'insalatella*. Et c'est ainsi que la linguistique...

Le docteur avait fermé la porte.

§. XVI.

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême !

Et je continuai mes extraits avec un peu moins d'ordre qu'auparavant, raffermi que j'étais dans mon système par l'opposition que je venais de rencontrer, tout fier de mes exemples, de mes citations et de mon triomphe. En tête de l'extrait suivant j'écrivis :

(1) Novelle del Sermini.

La Nuit des Noces.

A vous, auteurs de vaudevilles; si jamais sujet fut exploitable, c'est celui que je vais avoir l'honneur de vous conter en style de *Peau-d'Ane*, s'il vous plaît, et précisément comme le raconte l'*Annual-Register*, sans rien altérer.

La scène est à Londres, en 1777.

Un homme riche, qui avait environ dix mille livres sterling de rente, spirituel et bonhomme, s'appelait Howe. Il avait épousé une jeune personne fort jolie, nommée Mallet. Il l'aimait avec passion. Le jour des noces, après avoir soutenu à déjeuner que toutes les femmes sont infidèles, et qu'il était impossible de compter sur leur affection, il se leva, dit à sa nouvelle femme qu'il était obligé de partir pour la Tour, où des affaires l'appelaient. Sur les quatre heures, elle reçut un billet de lui, dans lequel il lui apprenait que des circonstances imprévues le forçaient de partir pour la Hollande.

Pendant quinze ans, madame Howe n'entendit plus parler de son mari. Voici de quelle nature avait été le voyage étrange de M. Howe. Il avait choisi un petit logement, tout au bout de la même rue, chez un chaudronnier, auquel il donna six shellings par semaine. Il changea de nom, et comme il y avait peu de temps qu'il demeurait à Londres, il ne fut reconnu de personne. A trois portes de la maison de sa femme, se trouvait un petit café qu'il fréquentait. Trois ans après son évasion, il trouva dans ce café un journal qui lui apprit que sa femme venait d'adresser une pétition au parlement pour nommer des arbitres qui réglassent les affaires de son mari, dont la vie ou la mort était incertaine. Il suivit avec beaucoup d'attention les détails et les progrès de l'affaire, qui se termina comme le désirait la veuve. Dix ans s'écoulèrent. Madame Howe, changeant de logement, alla demeurer de l'autre côté de la rue, chez un nommé Salt, que le mari avait rencontré dans le petit café. Lorsque Howe apprit cette circonstance, il se lia plus intimement avec Salt, et finit par aller habiter une petite chambre de son appartement. De cette chambre, qui n'était séparée que par une cloison, de celle de madame Howe, on voyait et on entendait tout ce qui se faisait à côté. Salt, qui croyait son nouvel ami garçon,

lui conseillait vivement d'épouser la veuve. Dans la chambre occupée par Howe, il avait déposé un grand sac où se trouvaient les billets de banque qui lui étaient nécessaires pour vivre, avec beaucoup d'économie, il est vrai. Enfin, l'anniversaire même du jour de son départ, et dix-sept ans après, madame Howe se trouvait à table avec sa sœur et son beau-frère, quand un domestique inconnu apporta un billet sans signature, et dont l'auteur anonyme suppliait madame Howe de se rendre le lendemain matin, à dix heures, au parc Saint-James, près de la Volière.

— Allons, dit madame Howe, en jetant le billet à sa sœur, toute vieille que je suis, j'ai encore des amoureux.

La jeune sœur, prenant le billet et l'examinant avec attention, s'écria :

— C'est l'écriture de M. Howe.

Mistriss Howe, qui avait aimé ce singulier mari, s'évanouit et il fut convenu que le lendemain son beau-frère et sa sœur l'accompagneraient au rendez-vous. Depuis cinq minutes, elles s'y trouvaient, quand M. Howe, d'un air tout dégagé, s'approchant de sa femme et lui parlant comme s'il l'eût quittée la veille, l'embrassa, lui donna le bras et rentra chez lui. Entre le jour des noces et la nuit des noces dix-sept ans s'étaient écoulés. L'histoire ajoute qu'*ils vécurent heureux et qu'ils eurent beaucoup d'enfans.*

§. XVII.

Les Pembroke.

Ils sont excentriques de père en fils, comme le prouve le testament ci-joint du duc de Pembroke, contemporain de Cromwell :

TESTAMENT D'UN COMTE DE PEMBROKE.

1° Pour mon ame, j'avoue que souvent j'ai entendu parler de cela; mais qu'est-ce qu'une ame? où est-elle? pourquoi est-elle? Dieu le sait; je l'ignore.

2° On me fait aussi grand bruit d'un certain autre monde, où je n'ai jamais été : je ne connais pas un pouce de la route qui y mène. — Tant que le roi fut sur le trône, j'ai été de sa religion, j'ai fait porter soutane à mon fils; je pensais même à en faire un évêque

lorsque les Écossais me changèrent en presbytérien : enfin depuis que Cromwell a paru, j'ai été *indépendant*. Voilà, je crois, les trois états religieux du pays; l'existence de l'un d'eux suppose-t-elle celle d'une ame? Alors j'en ai une, tout au moins. Si mes exécuteurs m'en trouvent une, je la rends à qui me l'a donnée.—*Item*. J'abandonne mon corps, que je ne puis garder, à ceux qui l'enseveliront; je ne veux pas qu'on le place sous le porche de l'église; vivant, j'étais lord; mort, je ne veux pas être où furent les langes de cet enfant trouvé, devenu seigneur, lord Pride. — *Item*. Point de monument funèbre; on y mettrait des épitaphes, et des vers; et pendant ma vie j'en ai eu par-dessus la tête. — *Item*. — Je donne ma vénerie au comte de Salisbury : je sais qu'il en aura soin, lui qui a refusé au roi un cerf de ses parcs royaux. — *Item*. A lord Say, rien : legs qu'*il rendra aux pauvres*, j'en suis sûr. — *Item*. *A Tom May*, cinq shellings : je voulais lui donner davantage; si vous avez lu son histoire du parlement, vous savez que je lui donne cinq shellings de trop.— *Item*. Au lieutenant-général Cromwell, une parole entre mes paroles; car jusqu'à présent il n'en a jamais eu. — *Item*. Je donne, ou (si l'on veut) je rends l'ame!

(Conforme à l'original.)

Le dernier Pembroke avait une étrange fantaisie; il feignait d'être sourd; et faisant semblant de ne rien entendre de ce qu'on lui disait, il échappait à toutes les importunités. Sa famille ne pouvait rien obtenir de lui. Il avait un vieux serviteur auquel il tenait beaucoup, que sa maison détestait, et qui s'enivrait souvent. Toutes les fois que lady Pembroke disait à son mari : Renvoyez donc cet ivrogne? — Le mari répondait :

— Oui, c'est vrai, c'est un excellent serviteur.

— Mais il est toujours ivre?

—Vous avez raison; voici bientôt trente ans qu'il vit avec moi, et vraiment il serait cruel de ne pas lui pardonner ses torts.

Un soir l'ivrogne versa la voiture de lady Pembroke. La dame revint en fureur :

—Ce misérable nous a versés; si vous ne le chassez, il nous tuera tous.

—Ah! diable, ce pauvre John est malade! Eh bien! il faut le soigner.

— Je vous dis qu'il est ivre et qu'il nous a versés.

— C'est vrai, il est à plaindre ; allons ! faites venir le médecin.

La dame s'en alla, et lord Pembroke fit appeler John, auquel il dit :

—John, j'apprends que vous êtes malade, et je vois en effet que vous avez peine à vous tenir sur vos jambes ; j'en suis fâché, voici déjà long-temps que vous êtes avec moi et je suis fort content de vous. On vous soignera.

John se met au lit suivant l'ordre de son maître ; on lui applique un large cautère sur la tête, un autre entre les épaules, et on lui tire seize onces de sang. Pembroke envoie deux fois par jour savoir comment il se porte. Une garde-malade, placée auprès de lui, lui fait boire de l'eau de gruau : cela dure huit jours. Au bout de ce temps, le maître s'écrie :

— Ah ! il va donc mieux ? j'en suis bien aise ; qu'on le fasse venir.

John se présente tout tremblant.

— Mon Dieu ! s'écrie-t-il, milord, je vous demande bien pardon, cela ne m'arrivera plus.

—Vous avez raison, reprend le sourd, on ne peut pas empêcher la maladie de venir, et si vous retombez malade, n'ayez pas peur, on vous traitera avec le même soin.

—Mille remerciemens, votre honneur ; je n'en aurai jamais besoin.

—Je l'espère ; remplissez toujours vos devoirs envers moi, et je serai toujours aussi bon envers vous que je l'ai été.

§. XVIII.

L'Attelage des Daims. — Les Femmes-Momies. — Le Juge ami des femmes.

Lord Orford, parmi une infinité de caprices, avait celui d'essayer de singuliers attelages ; ses expériences de tout genre ne finissaient pas ; tantôt il inventait de nouveaux bateaux, tantôt de nouvelles voitures. Un jour il s'avisa de faire traîner son phaéton par quatre daims ; l'attelage ne marchait pas mal, et ces quatre daims, qu'il avait disciplinés pendant long-temps, faisaient l'admiration du public. Mais, hélas ! une meute vint à passer, et l'odorat

des chiens ne tarda pas à les instruire de la présence des habitans des forêts. C'était à Newmarket. A peine la meute les eut-elle dépistés, elle se mit à leurs trousses, et la chasse commença. En vain lord Orford essaya-t-il d'arrêter dans leur essor ces impétueux coursiers. En vain le jockei et les grooms s'opposèrent-ils à cette chasse extraordinaire; lord Orford fut emporté avec la rapidité du tonnerre, et le phaéton, agité de vibrations électriques, fut sur le point de s'enflammer, comme le char du fils du soleil. Heureusement une taverne où lord Orford descendait ordinairement se trouva sur sa route; les daims s'élancèrent d'un bond dans la cour, et les portes se fermèrent au nez de la meute, qui, poussant de longs hurlemens, voyait sa proie lui échapper.

Le fameux sir John Price épousa trois femmes. Les deux premières furent embaumées par son ordre et placées comme deux statues des deux côtés de son lit. La troisième femme qu'il devait épouser, s'effraya de ces deux momies, et lui refusa sa main jusqu'à ce qu'il les eût fait enterrer.

La même aventure arriva au docteur Martin Van Butchelt. Il s'entendit avec deux médecins de ses amis pour conserver au corps de la défunte toutes les apparences de la vie. On injecta les vaisseaux sanguins, de manière à ce que les lèvres et les joues conservassent leur coloration. Toutes les cavités du corps furent remplies de substances anti-putrides; la chevelure fut arrangée avec soin; on remplaça les yeux par des yeux de verre, et une boîte, remplie de plâtre de Paris, reçut le corps, arraché à la corruption. Un morceau de cristal fut adapté au couvercle, et caché par un rideau que l'on pouvait tirer : Mme Van Buchelt, qui semblait encore vivante, resta ainsi pendant cinq ans debout dans le salon de son mari. Malheureusement une seconde femme exigea le départ de sa rivale et l'enterrement du cadavre.

M. Ellis, conseiller du tribunal de Dublin, s'était imposé la loi de ne jamais condamner une femme, quelque coupable qu'elle fût. Sa réputation en ce genre était si bien faite qu'un jour une femme, accusée d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, et ne voyant pas M. Ellis sur le banc des juges, s'écria : — Je ne veux pas être jugée. — Et pourquoi, lui demanda-t-on? — Je ne veux être jugée que par M. Ellis.

§. XIX.

Le Cercle des Avares.

Leur liste est bien longue : mais toutes leurs folies se ressemblent. Il n'y a que le docteur Monsey, l'ami de Swift et de Sterne, qui me semble valoir la peine d'être cité. C'était lui qui, en attachant une corde à boyau à une balle de pistolet creusée, et en fixant l'autre bout à une dent malade, faisait sauter la dent. Il brillait parmi ces nombreux humoristes qui ont amusé le monde au commencement du XVIIIe siècle; l'histoire de ses billets de banque fit beaucoup rire alors. Il était si horriblement avare, qu'il ne savait où les cacher; enfin, un jour qu'il partait pour la campagne (c'était en été), il s'avisa de les déposer sous les cendres du foyer. A son retour, imaginez un peu son horreur : la gouvernante s'était avisée de faire du thé pour une de ses amies. Le pauvre docteur s'élance comme un furieux, et jette sur la flamme d'abord une carafe, puis un pot d'eau, puis la théière. La gouvernante se courrouce, et lui reproche de gâter la plaque du foyer et l'acier qui l'environnait.

— Laissez-moi donc, s'écriait-il, et que Dieu vous damne, vous et votre thé! Vous m'avez ruiné, vous avez brûlé mes billets de banque!

— Qui diable se serait imaginé de mettre des billets de banque dans un foyer?

— Et qui diable aurait imaginé de faire du feu dans le mois de juillet?

Moitié grondant et moitié pleurant, Monsey finit par déterrer plusieurs morceaux de papier, à demi rongés par le feu, qu'il emporta tout rôtis, mais non consumés, chez le premier ministre, lord Godolphin, un de ses cliens. Sans attendre qu'un domestique l'introduisît, il entra en blasphémant, étala ses billets brûlés sur le bureau du lord, et raconta sa mésaventure avec tant de gestes, tant d'énergie et d'éloquence, que Godolphin, après lui avoir promis de le seconder dans sa réclamation auprès de la Banque pour obtenir en espèces le montant des billets, se hâta d'aller chez le roi, qui aimait beaucoup les originalités, et de lui raconter l'histoire de l'avare. George III s'en amusa, et voulut absolument se ca-

cher le lendemain dans un cabinet voisin de la chambre où Godolphin devait recevoir Monsey. Ce dernier fut si plaisant dans ses exclamations, que le roi éclata de rire dans le cabinet, et que Monsey, s'y précipitant et reconnaissant sa majesté, s'écria :

— Oui, oui, riez, vous et votre ministre; quand vous perdrez cinq cents livres sterling, je rirai aussi.

On apaisa Monsey : Godolphin lui donna rendez-vous à la banque pour deux heures précises. Le docteur fit un petit paquet de ses billets brûlés; et, forcé de traverser la Tamise pour aller à la banque, il plaça le paquet sous son bras; puis, une fois dans le bateau, il lui vint à l'esprit de les considérer de nouveau. Il ouvrit le paquet, en tira les billets de banque, qu'un coup de vent emporta dans la Tamise.

— Attendez, attendez, mille tonnerres; mes chiens de billets sont dans l'eau!

Au moyen d'un ou deux coups de rame, les bateliers amenèrent le bateau et le docteur à l'endroit où les billets flottaient encore. Il eut le bonheur de les ramasser dans le creux de son chapeau. Dans cet état, pressant son chapeau contre ses flancs, et ayant bien soin de ne pas desserrer le coude, il débarqua.

Les directeurs de la banque le virent entrer tout effaré, portant son feutre mouillé et déformé sous le bras.

— Que diable avez-vous là sous le bras? lui demanda Godolphin.

— Eh! ce sont ces billets de banque que je voue à tous les diables, répondit-il en jetant son chapeau sur la table, au milieu des papiers et des livres des directeurs, de manière à faire jaillir l'eau sur tous les assistans; prenez, prenez le reste de vos damnés de billets, qui ont passé par le feu et l'eau!

§. XX.

L'Homme-Oiseau et L'Homme-Lion.

— Oh! ceux-là, s'écria le vieux Wordem, ont une nuance de folie plus prononcée. Hirst, par exemple, à force d'avoir étudié les oiseaux, se prit d'une si belle passion pour eux, que sans être absolument maniaque, sans faire aucun acte de démence, il voulut

absolument être vêtu en oiseau. Propriétaire du château de Rocliffe près d'York, on le vit, à soixante ans, se promener dans les champs et sur les grandes routes, avec une veste très longue, couverte de plumes de toutes les espèces d'oiseaux, un chapeau rouge et vert dont la coiffe ronde se moulait sur la tête et portait d'immenses bords faits de plumes de paon qui s'agitaient comme des ailes. Sa culotte de soie noire portait, sur le côté, une série de petites rosettes rouges semblables à des crêtes de coq. Ses bas de soie bleu foncé étaient tachetés de points rouges et violets semblables aux yeux de la queue d'un paon; il se servait, pour souliers, de peau de chagrin rouge qui les faisait ressembler aux pattes d'une oie. Pour compléter l'étonnement des voisins, il se promenait dans cet accoutrement à cheval, sur un taureau. Il avait de l'horreur pour tous les métaux, et il s'était fait construire une calèche d'osier toute recouverte de grandes plumes d'autruche. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que dans l'administration de ses affaires et même dans ses actes de charité, cet homme était très sage. Il a écrit un ouvrage sur les oiseaux, ouvrage utile et vraiment remarquable.

Cet homme volatile vous plait-il? — Je vais vous montrer l'homme devenu lion rampant.

Les plus savans ministres de l'église anglicane, Porson, Bentley, Parr, sont de parfaits excentriques. Harvest, théologien qui a laissé d'excellens traités, se trouvait à Calais, avec un de ses amis. L'enseigne de l'auberge où ils étaient descendus représentait un *lion d'argent rampant*. Il alla se promener seul sur le rempart, s'égara, et ne sachant pas le français, il imagina d'imiter l'attitude du *lion rampant* de son auberge, de placer un shelling entre ses dents et de se promener dans cet équipage et cette attitude à travers la ville. C'était attribuer infiniment trop d'esprit aux habitans. On le prit pour un fou, on l'arrêta. Le même ecclésiastique, ayant un jour apporté trois sermons manuscrits dans sa poche, les laissa sur une table. Un de ses amis entra, et déplaçant toutes les feuilles des trois manuscrits, les mêlant ensemble, les dispersa de manière à ce que rien ne se suivît plus; le lendemain, Harvest monta en chaire, et se mit à lire ce sermon bizarre, sans s'apercevoir que ce qu'il disait n'avait pas le sens commun.

§. XXI.

Une soirée du vieux pont de Londres.

.... Faisait proprement tout ce qui concerne son état.

— Cette gravure curieuse, me dit Wordem, représente l'une des maisons qui couvraient encore, en 1778, le vieux pont de Londres. Vous apercevez les grotesques *Gable-ends*, les pignons de bois, les anfractuosités des boutiques, les maisons qui surplombent, les enseignes dont le vent soulève la masse, et que vous croyez entendre crier et retentir. Voici un antique bâtiment qui a chancelé et penché sur son flanc gauche, comme un homme qui ne se soutient plus sur ses jambes avinées : toutes les fenêtres sont de travers ; en voilà un autre qui s'est fièrement renversé en arrière, et dont toutes les solives tombent et avancent comme le ventre d'un alderman ; plus loin, celui-ci avec son balcon de bois en terrasse, à six pieds de terre, envahit la moitié de la rue, et son toit, à plus de dix pieds en-delà des fondemens, projette au loin une ombre rembranesque. Cette architecture était fort laide, dit la *Voirie*. Elle était malsaine et exposée aux incendies, dit l'*Économie politique*. C'est vrai. Mais elle était pittoresque, dit l'art ; la lumière et l'ombre se jouaient si bien dans ces encoignures ; et ces vieux mascarons de bois de chêne, ridés et sculptés par le temps, qui nous les rendra ?

Là demeurait autrefois, mon jeune ami, toute une nation d'excentriques. Ils s'étaient réfugiés sous ces solives biscornues, par sympathie avec elles, comme certains oiseaux de couleur brune s'abritent sous les chênes qui leur ressemblent. Tout cet essaim s'envola quand la hache du charpentier et l'acte du parlement eurent démoli la ville de bois qui depuis le moyen-âge s'était établie sur le pont de Londres. Le souvenir de *Jean Bungan*, grand poète qui n'a fait que de la prose, chaudronnier sublime, fantastique inspiré, créateur d'une épopée qui a eu trente éditions, n'habite plus le pont de Londres. Plus de boutiques de bouquinistes, aux in-folios rongés des rats et étiquetés soigneusement. Plus de tavernes caverneuses, dont les chambres aux fenêtres de trois pieds, aux vitres

de trois pouces, retenues par du plomb, donnaient sur la Tamise. Plus de chanteurs de ballades, assis sur les bornes, pendant que les ondes du fleuve accompagnaient ces cris barbares qu'ils donnaient pour de la mélodie. Enfin, plus de *Crispin Tucker*, homme célèbre, autrefois la gloire du pont de Londres. *Crispin Tucker* était bouquiniste de son métier, libraire par extension, auteur par habitude et faussaire comme vous allez voir; il habitait un petit caveau obscur dans lequel étaient entassés tous ces livres qui n'ont jamais été des livres: almanachs, calendriers de la cour, vieux dictionnaires, racines grecques, barèmes, algèbres, codes antiques, essais sur la population, tragédies tombées, et poèmes épiques. J'ai, dans ma première enfance, vu l'étalage de Crispin Tucker: mon père ne voulait pas que je me livrasse à d'autres études que celles qui se rapportaient à l'architecture. Quand je passais par-là, avec quel bonheur entr'ouvrais-je timidement un volume dépareillé de *Clarisse*, pendant que le vieux Crispin, à la panse ronde, à l'œil rond et véron, au corps figuré en boule, à la tête chauve, les mains dans ses poches, me regardant fixement et impatiemment du pas de sa porte, ou plutôt du seuil de son antre, avait l'air de dire:

Quand ce polisson aura-t-il fini?

Oh! si vous saviez le plaisir de cette lecture dans la rue, lecture volée, arrachée, furtive, subreptice, tremblante, palpitante, sous un regard jaloux! J'ai parcouru ainsi deux volumes de Tom Jones, et je ne les oublierai jamais.

Crispin (c'était un de mes excentriques) avait la manie d'imiter le style des poètes à la mode et de faire imprimer sous leur nom les vers qu'il avait composés dans leur style. De sa manie il faisait une spéculation qui ne lui réussissait pas trop mal. On voyait, de temps à autre, paraître une ou deux pages de vers stupides, imprimés sur papier jaune avec une vignette en bois représentant *mister Pope*, ou *doctor Arbuthnot*, ou *doctor Swift*, auteurs prétendus de l'œuvre pseudonyme. C'était Crispin Tucker qui était le coupable. En outre, il avait boutique ouverte et boutique achalandée de littérature, de style épistolaire, de romances, de chansons, d'acrostiches, de couplets qu'il débitait à bon compte.

Oh! les bonnes scènes qui eurent lieu dans cette vieille cave bi-

bliothécaire, lorsque un bourgeois de Londres, d'une part, venait acheter à Tucker un couplet de fête pour sa femme, et que, d'une autre, Pope ou Goldsmith venaient demander raison au même personnage des vers qui leur étaient attribués par lui! Un jour Swift se présenta chez Tucker, comme un fermier de campagne qui n'aurait pas été fâché de faire insérer dans le journal de la province une chanson ou un logogriphe avec sa signature. Voilà Tucker qui lui fait voir tout son magasin, qui lui développe toutes ses richesses, qui indique à ce bon fermier toutes les ruses du métier : comment il fait servir deux fois la même pièce en la rhabillant de quelques rimes, et comment il est très sûr que ses vers sont excellens, puisqu'il les compose d'un hémistiche emprunté à Pope et d'un autre emprunté à Swift. Le docteur joue bien son rôle; et le lendemain il amène Pope, plus vaniteux, plus colère, plus impatient, et qui bouleverse la boutique du faussaire, en s'écriant : *Je suis Pope!*

§. XXII.

Psalmanazar, Chatterton, Pseudo-Milton et Pseudo-Shakspeare.

Un des plus assidus visiteurs de Tucker était *Psalmanazar*. Ce nom vous étonne. Son nom est moins bizarre que sa vie, telle qu'il l'a donnée lui-même et telle que je l'extrairai de ses confessions.

Psalmanazar appartient à cette série d'originaux dont la manie a été de se constituer faussaires en littérature. L'un inventa une vieille pièce qu'il attribua à Shakspeare et dont il fit cadeau à un libraire; l'autre, pour ternir la réputation de Milton, inventa une fable ridicule; le malheureux Chatterton prit le costume et le langage d'un moine du XIIe siècle; sa mascarade n'ayant pas réussi, il se suicida. Mais vous avez entendu parler de tous ces excentriques; en voici un qui a fait du bruit à Londres dans son temps et que vous ne connaissez pas. Laissons-le parler :

Psalmanazar.

« Ma famille était ancienne, mais déchue. Je n'avais que cinq ans lorsque mon père fut obligé de s'éloigner et d'aller vivre à près de deux cents lieues de son domicile. Ma mère, malgré l'abandon de son mari et son peu de fortune, n'ayant que moi pour fils, m'envoya à une école du voisinage.

« J'avais l'esprit vif et je fis de rapides progrès; mais la vanité, le désir de parvenir, le besoin de jouissances, se développèrent rapidement en moi. J'entrai chez les jésuites, et je fus ensuite confié à un professeur, qui, au lieu de nous expliquer les auteurs grecs, qu'il n'entendait pas, entreprit de nous montrer le blason, la géographie, les fortifications. Je perdis, sous lui, le goût de l'étude des langues et de la belle littérature; j'acquis une variété de notions incohérentes. Il était donc possible, avec de l'audace, de parler de beaucoup de choses sans les connaître, et de se donner, sans travail, l'apparence du savoir. Le supérieur d'un petit couvent allait ouvrir un cours de philosophie. Je suivis ce cours, et mon orgueil augmenta. J'allai ensuite étudier la théologie sous un maître dominicain, dans une université voisine. Transplanté tout à coup, à l'âge de quinze ans, dans une ville populeuse, qui m'offrait le spectacle nouveau du luxe, des richesses, de la dissipation, des plaisirs, j'achevai de perdre le goût que j'avais eu pour le travail. Mes sens s'éveillèrent; je voulus briller, jouir et bien vivre. Je perdis mon temps à fréquenter le théâtre et les lieux de réunion, à dessiner des vues des environs, à me promener avec des jeunes gens de mon âge, et même avec des femmes. C'est ainsi que se passa dans l'oisiveté la plus complète, mais sans aucune action coupable, l'année de ma théologie. J'avais écrit à ma mère le peu de progrès que je faisais dans mes études; elle m'envoya de l'argent, et m'ordonna en même temps de me rendre à Avignon, chez un riche conseiller, qui consentait à me prendre pour précepteur d'un de ses neveux, encore enfant.

« Au lieu de me fatiguer à l'instruire, je passai avec mon élève tout mon temps à jouer de la viole ou de la flûte. Un homme riche et d'une grande naissance me confia ses deux enfans, dont le plus âgé avait sept ans. Leur mère les gâtait: femme jeune, jolie, vive et spirituelle, dont le mari était ivrogne, et qui était fort lasse de son mari.

« Elle vit avec plaisir auprès de ses enfans un jeune professeur docile à toutes ses volontés, complaisant pour toutes ses faiblesses. Moi, loin de chercher à la séduire, je jouai le tartufe. J'affectai une dévotion outrée et une chasteté inébranlable, qui n'étaient point dans mon cœur. Ma figure était agréable : le goût que cette femme

avait pour moi surmontait le dédain que lui inspirait ma pauvreté, et elle me fit des avances. Ma gaucherie, mon inexpérience, l'embarras de déposer le masque de la vertu, les rendirent inutiles. Après diverses tentatives, renouvelées par intervalles, pendant l'espace de six mois, et toujours infructueuses, elle changea tout à coup, et ne me témoigna que la plus froide indifférence; puis elle annonça l'intention de partir et d'emmener ses fils avec elle, sans dire à leur précepteur s'il devait les accompagner, ou si elle me laisserait avec son mari, ou enfin si elle me reverrait.

« Quoique j'eusse prévu ou craint cet événement, j'en parus très affligé. La dame voulut en profiter, et fit sur moi, la nuit même de mon départ, un dernier essai de ses charmes, qui fut infructueux. Alors, outrée de dépit, elle me fit signifier mon congé définitif, par une femme de chambre, qui ne me laissa pas ignorer l'opinion que sa maîtresse avait de moi, et la cause de mon expulsion.

« D'Avignon je me rendis à Beaucaire, dans le moment de la foire; j'empruntai de l'argent à plusieurs marchands de ma connaissance, puis à quelques moines que j'intéressai à mon sort, en me faisant passer pour un jeune homme de famille protestante, converti à la religion catholique, et, pour cette raison, persécuté par son père. De retour à Avignon, je me fis délivrer, par le supérieur d'un couvent, un certificat qui constatait que j'étais un jeune étudiant en théologie, Irlandais d'origine, obligé de quitter son pays, et allant à Rome en pélerinage. Je reçus dans une chapelle un accoutrement complet de pélerin aux pieds de la statue d'un saint auquel on m'avait consacré. Je m'en revêtis, sortis de l'église et de la ville; et ainsi déguisé, pris le chemin de Rome, demandant l'aumône en latin à tous les religieux, recueillant quelques sommes, et quand ma bourse se trouvait garnie, cessant de mendier, non par honte, mais par indolence.

« La route que je suivais me conduisit à peu de distance du lieu où résidait ma mère. Je ne pus résister au désir de l'aller voir; néanmoins, craignant d'être reconnu, je n'osais pas me montrer dans ma ville natale : je m'y glissai, comme un coupable, à la faveur de la nuit, et ce fut de nuit aussi que j'entrai dans la maison paternelle. Ma mère m'accueillit avec tendresse : cependant, au bout de deux ou trois jours, elle m'engagea à me rendre auprès de mon

père, qui pourrait, disait-elle, me procurer des ressources. Cette proposition m'étonna d'autant plus que mon père était fort éloigné, et qu'un commerçant de la ville avait récemment rapporté qu'il se trouvait dans un état peu prospère. Je soupçonnai qu'un de mes cousins, pour lequel ma mère témoignait beaucoup d'affection, avait une part très grande dans le conseil qu'elle me donnait. Celle-ci, s'apercevant de l'impression fâcheuse que faisait sur son fils sa proposition, n'épargna rien pour me persuader qu'en m'engageant à ce voyage, elle désirait seulement vérifier la condition où se trouvait mon père. Je consentis à tout, revêtis de nouveau l'habit de pélerin, et me rendis, par le secours des aumônes qu'on me donnait, dans cette partie de l'Allemagne qu'habitait mon père.

« Sur les routes, ce n'étaient que cadavres rongés par les chiens, ou suspendus par douzaines à des gibets. C'étaient de ces soldats licenciés qui, après la paix de Ryswick, n'ayant plus ni feu ni lieu, parcouraient le pays en bandes nombreuses, pillaient les villes et les villages : on en faisait prompte justice quand on pouvait s'en saisir, les laissant ainsi exposés après leur mort, pour épouvanter ceux qui auraient voulu les imiter.

« Je parvins sans accidens fâcheux à rejoindre mon père, qui me reçut avec tendresse, mais qui, par sa pauvreté, était hors d'état de m'offrir aucun moyen d'existence. Je songeai donc à revenir auprès de ma mère. Mon père me détourna de ce projet.

« Que deviendrai-je, pauvre pélerin irlandais? — Depuis que je voyageais à travers le monde, j'avais vu le mensonge et l'escroquerie réussir. — Je mentis, je fus escroc; mais je portai dans ma résolution une persévérance scientifique.

« Les leçons de géographie de mon professeur jésuite m'avaient fait pressentir combien on savait peu de chose sur la Chine, le Japon et les contrées les plus orientales de l'Asie. Je résolus de me faire passer pour un Japonais natif de l'île de Formose, qui avait été converti à la religion chrétienne. J'imaginai un nouvel alphabet, une nouvelle grammaire, une nouvelle division de l'année en vingt mois, une nouvelle religion, et tout ce qui était propre à accréditer le rôle que je voulais jouer. Je m'habituai à écrire avec les caractères que j'avais inventés, et je me fis un certificat calqué sur celui d'Avignon, et avec les mêmes signatures, que je contrefis.

« Je me dirigeai sur l'Alsace, passai à Cologne et ensuite à Landau où je devins suspect par le récit que je faisais aux soldats de mes aventures et de mon origine japonaise. On me prit pour un espion; on me jeta dans un cachot, et je fus sur le point d'être fusillé; mais on se contenta de me chasser de la ville, avec injonction de n'y jamais rentrer, sous les peines les plus sévères. Cette leçon ne me corrigea point. J'errai ainsi en Allemagne, en Brabant, en Flandre, trouvant partout des hommes insoucians ou incrédules, recueillant quelques aumônes qui étaient promptement dissipées.

« Les habitudes indolentes et avilissantes qu'un tel genre de vie me faisait contracter, me rendirent insensible à la honte. Mes habits n'étaient que des haillons, et la malpropreté la plus repoussante me défigurait. Lorsque arrivé dans une grande ville, je demandais refuge dans un hôpital, sans égard pour mes certificats qu'on ne lisait point, on me plaçait toujours parmi les plus misérables, et dans les endroits les plus sales. Je fus enfin couvert de vermine et infecté de la gale! Béni soit ce dernier fléau, qui m'empêcha de devenir l'instrument du libertinage!

« Dans diverses grandes villes du Brabant, il y avait des espèces de religieuses non cloîtrées, qui parcouraient les rues et les maisons pour y visiter les pauvres et leur procurer des ressources. Des femmes indignes, se cachant sous cet habit, cherchaient quelquefois, dans la classe des vagabonds, des jeunes gens bien faits qu'elles emmenaient avec elles sous prétexte de les faire connaître à des dames pieuses et charitables qui devaient les secourir, tandis qu'elles les conduisaient chez les dames d'un autre genre et dans un autre but. Je fus plusieurs fois choisi par ces entremetteuses, et les traces de la maladie honteuse que ma nudité trahissait, me faisaient aussitôt renvoyer. Quoique je fusse resté jusqu'alors innocent de tout commerce avec les femmes, j'avoue que la faim et la misère m'auraient rendu le refus impossible.

« Tandis que j'étais à Liège, où je recevais de l'hôpital la pitance du pauvre, j'appris qu'un recruteur, logé dans un des faubourgs de la ville appartenant aux Hollandais, engageait des jeunes gens pour le service des provinces unies. Je déterminai une douzaine de mes compagnons mendians à s'aller offrir à ce raccoleur. Le recruteur, après m'avoir interrogé, me garda, tandis

qu'il se défit de toutes ses autres recrues, en faveur de divers officiers dont il était l'agent. Il me procura de la nourriture et des vêtemens décens. Il essaya, par des bains, des saignées, des frictions, de me guérir de la gale, et ne put y parvenir. Il m'emmena néanmoins à Aix-la-Chapelle, où il tenait un café et un billard, dans une des plus belles parties de la ville, et m'employa comme garçon de café et comme précepteur, pour enseigner à lire à son fils. Ce limonadier fournissait aussi les salles de bal et les assemblées; il m'y envoya plusieurs fois, et je vis enfin le beau monde dans tout son éclat. Je fus tellement frappé de cette vue, qu'elle m'inspira un projet qui tient de l'extravagance et de la folie et que je m'abstiendrai de mentionner dans ces mémoires. Tant que je vivrai, je ne l'oublierai jamais, et je remercierai toujours la Providence de m'avoir détourné de l'exécution de mon idée. J'aurais succombé à la tentation, si j'avais été envoyé seulement une fois de plus dans un de ces lieux si dangereux pour moi; mais ma maladie cutanée, dont on voyait des traces sur mes mains, détermina mon maître à m'en interdire l'entrée. Ainsi, je fus deux fois préservé, par le fléau dont j'étais affligé, de malheurs plus grands que tous ceux qui m'ont accablé.

« Une circonstance fortuite me fit sortir de chez celui qui m'avait tiré de la misère. Il se trouvait absent, et était allé à Spa; sa femme avait besoin de lui faire dire, dans un délai déterminé, de revenir sur-le-champ : elle m'y envoya. Je m'égarai sur la route, et craignant d'être grondé par ma maîtresse, je pris le parti de m'évader, non sans éprouver quelques remords. En passant à Cologne, je me laissai engager, avec une inconcevable étourderie, dans les troupes de l'électeur; et les soldats, mes camarades, ajoutant foi à ce que je leur disais, je me fis passer, non plus pour un Japonais converti, mais pour un Japonais encore païen, et j'adoptai le nom de Psalmanazar. Ma vanité trouvait un certain plaisir dans la surprise qu'excitaient mes blasphèmes sur les vérités les plus sacrées de la religion, et aussi dans mes discussions avec les ecclésiastiques qui entreprenaient de me convertir. Je changeai de régiment, j'eus diverses aventures, et passai dans diverses garnisons, me complaisant dans mes impostures, et éprouvant une folle jouissance à abuser de la crédulité de mes compagnons d'armes.

Mon régiment fut envoyé au fort de l'Écluse, dont le chevalier Lauder, gentilhomme écossais, d'un caractère respectable, était gouverneur : il avait pour aumônier un de ses parens, nommé Innes, prêtre débauché, hypocrite et rusé, qui fit connaissance avec moi. L'aumônier, sans être ma dupe, vit tout le parti qu'il pouvait tirer lui-même, pour son avancement, de la fable que lui débitait Psalmanazar. Il m'enseigna l'anglais, qu'il savait mal, et me persuada de me laisser convertir par lui à la religion anglicane, et de me faire baptiser. Moi, qui n'avais alors que dix-huit ans, je me prêtai à cet impie stratagème : le brigadier Lauder fut mon parrain; il me nomma George. Innes reçut de Compton, évêque de Londres une promotion, pour prix des soins qu'il s'était donnés.

« J'allai donc à Londres, où ma renommée m'avait précédé; et l'on ne douta point que je ne fusse natif de Formose, quand on me vit manger de la viande et des racines crues, et écrire couramment en caractères inconnus. Innes me força de faire une traduction en langage de Formose, du catéchisme anglican, qui fut placé, par l'évêque de Londres, au nombre des manuscrits les plus curieux de sa bibliothèque. Encouragé par le succès de mon imposture, j'y mis le comble en publiant sous mon nom supposé de George Psalmanazar, une description de l'île de Formose, dans laquelle se trouvaient gravés mon alphabet formosan, les figures des divinités du pays, les costumes des habitans, leurs temples, leurs édifices, leurs navires, et une carte de l'île de Formose et des îles du Japon. Je n'avais que vingt ans. Je trompai toute l'Angleterre. Qu'il est facile d'en imposer au monde et aux savans! Mon roman géographique eut un immense succès. On en parla dans tous les recueils érudits de l'Europe. Une grande discussion s'éleva. Comme dans ma relation je disais que j'avais été séduit par un jésuite qui, en partant de mon pays, m'avait aidé à voler le trésor de mon père, les jésuites, et surtout le père Fonteney, m'attaquèrent avec violence. D'un autre côté, plusieurs membres de la Société royale, tels que les Halley, les Mead, les Woodward, qui étaient, surtout le premier, connus par leur opposition aux dogmes du christianisme, n'ajoutaient point foi à la prétendue conversion de ce jeune Japonais qui, dans son livre et ses discours, soutenait la vérité de la révélation évangélique avec toute la science d'un théologien. Ils me

considéraient, non sans raison, comme un hypocrite et un imposteur; mais, dans leur emportement et le désir qu'ils avaient de me démasquer, mes antagonistes prétendirent avoir découvert ce que j'étais, et avancèrent plusieurs faits controuvés. Il fut facile aux hommes pieux qui croyaient à la sincérité du nouveau converti, de réfuter leurs assertions. Ainsi, la fraude s'accrédita par les moyens mêmes qu'on prenait pour la combattre. Je parus aux yeux du public religieux un néophyte sincère, que persécutaient les fanatiques et les incrédules : mon caractère personnel contribuait beaucoup à affermir ma réputation de bonne foi. Indolent et insouciant, je me montrai dépourvu d'ambition, plutôt prodigue qu'intéressé, et irréprochable dans ma conduite et dans mes mœurs. Mes apologistes disaient : « Sans aucun vice, il possède toutes les vertus, une piété sincère, une grande candeur d'ame, un attachement à tous ses devoirs; quel intérêt peut-il donc avoir pour se rendre coupable d'une si abominable profanation que celle dont on l'accuse? Lors même qu'il en aurait conçu l'idée, sa jeunesse et son inexpérience ne le rendraient-elles pas incapable de soutenir un pareil rôle? » Ces raisons parurent irrécusables, et il passa généralement pour constant que Psalmanazar était un natif de Formose. Ma relation fut considérée comme authentique et citée comme une autorité; elle eut plusieurs éditions, et fut traduite en diverses langues.

« Je recommençai donc ma vie indolente, que soutenaient les libéralités de personnes pieuses qui s'étaient cotisées pour m'assurer une petite pension. Je passai ainsi encore douze ans dans cette espèce d'affaissement moral, dans cet engourdissement de l'ame qui n'excluait pas la vivacité de l'esprit et la sensibilité du cœur; mon penchant à l'amour ne m'entraîna jamais dans le libertinage.

« Vers l'âge de trente-deux ans, l'amour sincère que m'inspira une jeune femme produisit en moi un changement complet, mais non subit. Quelques livres religieux que je lus alors commencèrent à m'inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, et ensuite une piété fervente, qui fit naître en moi le désir, et bientôt après la ferme volonté de travailler à mon entière conversion. Pour y parvenir, je renonçai d'abord aux bienfaits de ceux que

j'avais abusés; résolu à vivre de mon travail, j'appris l'hébreu, j'annonçai aux libraires que je traduirais, pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne fussent point contraires à la religion et à la morale. Je me créai ainsi une indépendance qui m'élevait à mes propres yeux. »

— Ici s'arrête l'excentricité de *Psalmanazar*. Il a passé le reste de sa vie, très pieux, très contrit, fort honnête. Il a confessé dans ses mémoires les bizarreries et les voluptés de sa vie d'escroc. Tenez, les voici. Passez dans cette bibliothèque. Vous les trouverez sur le troisième rayon à gauche.

J'entrai en effet, et je me vis entouré d'une armée de livres bizarres, dont les titres, le contenu, l'impression, les gravures rivalisaient d'étrangeté. J'en ouvris quelques-uns.

— Parbleu, m'écriai-je, on croirait être ici dans les petites-maisons de la pensée.

§. XXIII.

Bibliothèque absurde.

— Je le crois bien, dit Wordem. Ce sont ici les livres excentriques : *Mémoires de George Psalmanazar*, *Mémoires de Cardan*. — *Cervelli, Cervelloni, Cervellacci, Cervellini*. — *Les Songes de Quevedo*. — Toutes les œuvres des académies italiennes et de leurs — enflammés, — enfarinés, — humides, — secs, — goulus, — enragés, — tortus, — crochus, — bancals, — furieux, — innommés, — vengés, — frisés, — malavisés, — assommés, — grands-nasiers, — petits-nasiers, et autres, emplissant de leurs noms seuls un catalogue de six cents pages, — académies fort importantes dans l'histoire littéraire de l'Italie, dont elles ont dévoré, comme une nuée de sauterelles, la subsistance intellectuelle et la vie morale.

Puis deux mille volumes de vers burlesques dans tous les dialectes d'Italie pour louer la peste, la teigne, le melon, l'épingle, la puce, la torture, Néron, Busiris, la syphilis, etc., etc., et trente pages d'etcétéra.

Voici encore des livres que personne n'a jamais compris : — *Le songe de Polyphile*, — *Nostradamus*, — *quatre-vingts volumes de rêveries sur Nostradamus*, — *Homerus Hebraïzans*, pour prouver qu'Homère était Juif, — *Les Enfers de l'antiquité*, pour prouver

que le paradis perdu fut placé jadis en Hollande, etc.; — et un millier d'autres stupidités savantes, allégoriques, cabalistiques, mystiques, herméneutiques; *Raymond Lulle*; le *Théâtre universel* de cet Italien qui reçut de François Ier six cents écus pour composer cette œuvre où devait se trouver *Tout*; etc., etc.

Vous pensez bien que les acrostiches ne manquaient pas à ce grand hôpital de la pensée,

Et que
l'absurde
manie
des vers
figurés, qui, pendant le moyen-âge,
constituaient un grand poète, préférable
à Dante,
au-dessus
de Virgile
lui-même,

avait laissé là des traces nombreuses. On y voyait tous les
écrivains qui avaient fait des pots avec leurs phrases,
des vases avec leurs vers, et même les capricieux,
les fantasques, qui, comme notre savant
et éloquent contemporain,

Avaient descendu typographiques.
un moment d'escaliers
les degrés des billevésées
brillans sur papier vélin
de leur pensée à batir
pour s'amuser

— Rendons cette justice aux Français, disait Wordem; ils sont en petit nombre ici. Leur bon sens les arrache à ces lubies, à ces extravagances, dont quelques-unes, toutefois, sont pleines d'esprit et de sens, par exemple celles de Tabourot sieur *Desaccords*.

Voici pourtant un certain *Pierre-le-Loyer*, né à Huillé, près d'Angers, qui mérite attention. Il soutient gravement qu'il est descendant en ligne directe d'*Issacar*, parce que *Issacar* en hébreu signifie *loyer, rétribution*. Dans son livre d'*Edom* ou *les colonies*

induméanes que voici, il avance avec la même gravité que l'Anjou a été peuplé par une colonie juive; ce qu'il prouve par des étymologies vraiment admirables: « Le village d'Huillé, dit-il, est évidemment le *Holoë* d'Ezéchiel. » La *Tabarderie*, c'est *Hadar*, fils de *Madian*; il retrouve des traces de son cher Anjou non-seulement dans la *Bible*, mais chez *Homère*. Il croit sérieusement que tous les écrivains grecs n'ont pensé qu'à l'Anjou, que l'antre des nymphes, si bien décrit par le poète, se rapporte aux localités situées entre Lignerelles et Chaufour; enfin, comme preuve irréprochable et de la vérité de ses assertions et de la mission prophétique qu'il s'attribue et de la prévision d'Homère, il cite un vers de *l'Odyssée*, qui signifie évidemment, en retournant seulement les lettres :

« Pierre-le-Loyer, Angevin, Gaulois, d'Huillé. »

N'est-ce pas quelque chose d'admirable? et après un pareil exemple de folie sérieuse, pourquoi vous citerai-je tous les ouvrages sur l'*Onéirocritie*, sur l'art de se rendre heureux par des songes; les ouvrages historiques qui ont été consacrés à la description fort longue des songes de Louis XIV; les innombrables folies ascétiques d'*Arthus Désiré*, de *Doré de Beaulxamis*, et de ce bon capucin anonyme qui adresse son livre aux mamelles, à la poitrine, aux pieds, aux genoux, au col, aux épaules inébranlables de la vierge Marie? « Colonne de l'univers, dit-il, bouclier de défense, rempart de notre protection, » etc., etc.

Vous montrerai-je, dans ce coin-ci, les systèmes du monde; le dernier, publié en 1830 par Woodley, qui soutient que la lune et les étoiles sont des fragmens de glace; la *sextessence diallactique et potentielle du conseiller Démons*; la *Démonstration de la quatrième partie de rien*; les *Oracles divertissans de Wilson de la Colombière*; les ouvrages de *Fludd*, etc., etc., etc.?

Voici un compartiment plus digne d'intérêt et d'estime; ceux-ci, ce sont les vrais humoristes, Gozzi, Cervantes, Sterne, Nodier dans son admirable *Trilby*, Cazotte dans ses petits chefs-d'œuvre que vous n'appréciez pas, enfin tout ce que le caprice a dicté au génie, toutes les arabesques de la pensée!

Ph. Chasles.

LES ADVERSAIRES

DE

M. DE LA MENNAIS.

Il y a deux ans que nous adressant à MM. de Châteaubriand et de La Mennais, nous les sollicitions, dans l'intérêt de leur nom, d'adhérer tout-à-fait au mouvement de leur siècle. Depuis ce temps, ces deux hommes illustres ont achevé la défection glorieuse qui déjà les séparait du passé, mus par ces entraînemens irrésistibles qui sont la liberté du génie. M. de Châteaubriand a délaissé sans retour les souvenirs impuissans, les regrets inutiles, pour contempler l'avenir du monde, et l'ancien royaliste s'est fait démocrate. Il est impossible à M. de Châteaubriand d'assister au progrès des sociétés sans s'y associer avec éclat : il aime trop la gloire pour permettre à quoi que ce soit de le devancer; quand il aperçoit les jeunes générations marchant dans leurs idées et leurs espérances d'un pas rapide et soutenu, laisser entr'elles et lui un trop long intervalle, il repart pour les rejoindre; il quitte le foyer domestique, les réminiscences des anciens jours, jusqu'au soin de parer son tombeau; il arrive haletant; il crie : Me voilà, et les jeunes générations accueillent avec transport l'infatigable voyageur; on l'accable de caresses, d'applaudissemens et de cou-

ronnes; on lui donne une place, la première; on le rassasie d'acclamations et de bruit. Tout cela est mérité, et il ne faut jamais mesurer parcimonieusement la gloire aux serviteurs dévoués de l'émancipation du monde.

Mais quelque chose de plus saillant encore s'est passé : un prêtre vient d'émouvoir l'Europe. Qu'a-t-il donc fait? Il a changé; il a changé, non pas de Dieu, mais de manière de le servir, et il a fait de la croix de Jésus-Christ un étendard de liberté. Au milieu des faiblesses et des indécisions de son siècle, de ses hypocrisies pusillanimes et de ses demi-mesures impuissantes, M. de La Mennais s'est comporté avec audace; on le croyait abattu, il s'est levé; soumis, il s'est révolté. Il s'est préservé de l'imitation de Fénélon, il a été lui-même. Nous l'avions appelé *révolutionnaire au service d'une vieille cause*, il a embrassé la nouvelle. Il a jeté à la face de Rome un poème, un pamphlet, un tonnerre; il a éclaté à l'improviste, et avec un irrésistible fracas; il a rempli les peuples d'espoir et les rois de stupeur; il a consterné l'église en la désertant; il s'est cru lui-même pour mieux croire à Dieu, il a été courageux, nouveau, grand, sublime, le seul prêtre de l'Europe.

C'est que cet homme a suivi sa nature; il a été docile à sa destinée et aux desseins que Dieu avait mis sur sa tête. Après s'être trouvé, il ne s'est pas refusé à sa grandeur, il s'est livré à l'impulsion du souffle divin, et par un hardi changement de lui-même, il a grandi au-dessus de tous.

Il a changé; voilà sa gloire et sa force. Il avait maudit la révolution française, il la sert aujourd'hui; il avait déclamé contre la liberté, il parle pour elle. Depuis 1830, il est sensible que M. de La Mennais est mené par un esprit inspirateur qui a doublé ses forces; le cri du peuple a été pour lui la voix de Dieu. C'est une allure qui n'est pas rare chez les grands hommes de contredire une partie d'eux-mêmes pour se développer davantage : ils ont débuté par le contraire de leur misssion, et c'est en la niant avec éclat qu'ils commençaient à la trouver. Les puissantes natures sont longues à se dérouler; on ne les perce pas d'un seul coup d'œil; elles ne s'épuisent pas vite; sachez les attendre à l'occasion et à l'œuvre, à leur convenance et à leur opportunité; elles vous étonneront par des manifestations imprévues, et par des forces accablantes.

Saint Paul est sur la route de Damas, il poursuit les chrétiens : ce jeune Juif ne se possède pas de fureur, et les plus cruels supplices pourront à peine donner quelque répit à sa haine contre les novateurs. C'est une imagination ardente, un esprit jusqu'alors mobile, parce qu'il se cherche lui-même. A Tarse, l'ardent Paul s'était imbu avec amour des lettres et de la philosophie; un instant il avait été grec; mais cette science ne fut pas assez solide pour le sustenter toujours; il aima mieux les préceptes et les erremens de l'hébraïsme et de la synagogue, il préféra Moïse à Platon; le culte paternel, la sévérité de la religion de Jehovah le captivèrent : aussi que d'indignation dans son cœur contre les novateurs téméraires qui voulaient changer la loi de Jérusalem, pour mieux la développer, disaient-ils! Paul brigue l'honneur de les poursuivre et le plaisir de les maltraiter, il court sur la route de Damas; mais qu'a-t-il? il s'arrête; il est frappé d'une pensée soudaine comme d'un coup de foudre; il semble entendre une voix intérieure, l'écouter et lui répondre; dialogue mystérieux, ou plutôt sublime monologue où le vieil homme change pour faire place au nouveau; admirable inconstance! caprice divin de la force et du génie! Paul est chrétien : cela lui plaît ainsi. Mer, prépare tes orages, bourreau de Rome, ta prison et tes supplices; Paul va partir; il ira montrer la croix de Jésus-Christ entre Sénèque et Néron, il est chrétien.

Luther a commencé sa vie par chérir l'autorité du pape; il avait plus de ferveur que pas un ultramontain; il s'irritait des hardiesses d'Érasme et volontiers l'aurait fait brûler. Dans ces dispositions, il tomba sur les livres de Jean Hus. Quelle révolution dans son esprit! Il conçut d'attaquer violemment ce qu'il avait vénéré jusqu'alors; le Bohémien a converti le Saxon. Le moine de Vittemberg accable Tetzel, étonne Maximilien; puis, s'élevant toujours à de nouvelles véhémences, il attaque le célibat des prêtres, les vœux monastiques, l'invocation des saints, la hiérarchie, l'abstinence de la viande, la confession, le purgatoire, le pape, la communion sous une seule espèce; enfin il ébranle sur ses fondemens la spiritualité du monde.

Comme saint Paul et comme Luther, M. de La Mennais a changé : il a obéi à la voix intérieure qui lui révélait son vrai devoir et son vrai génie; il n'était pas fait pour s'enterrer dans les rangs

inférieurs d'une orthodoxie surannée, pour accomplir obscurément de stériles pratiques; apparemment on n'attendait pas de lui qu'il calculât les petites chances d'un avancement ecclésiastique : que pouvait-on faire pour lui? Pape, il eût été moins grand que prêtre breton, que prophète de liberté, que vengeur de l'Évangile et de Jésus-Christ. Laissez chanter le poète divin; laissez-le devenir la proie fatale et l'harmonieux écho d'un génie qui ne s'appartient pas : il est ravi hors de lui-même; Christ le remplit et le subjugue; il lui ordonne de proclamer son nom et sa vertu sur les ruines de son culte méconnu, de flageller ces Pharisiens superbes, ces brocanteurs nouveaux qui encombrent le temple, de fouiller ces sépulcres blanchis et d'en montrer à tous le vide et l'hypocrisie. Ecoutez tous, rois et puissans de la terre, votre jugement et votre sentence! Société égoïste et corrompue, tu seras traînée aux pieds d'un prêtre pour entendre ta condamnation. Tes usages, tes lois, tes superstitions et tes préjugés seront flétris. Le croyant demandera compte à tous de la pratique de l'Évangile; avez-vous été fidèles à votre maître divin, à son livre, à sa loi? Vous êtes muets d'un étonnement stupide, parce que ce prêtre a jeté sur vous l'anathême : mais c'était son devoir, il ne pouvait pas être modérément chrétien. S'il a tout réprouvé, la société telle qu'elle est faite, la constitution de la propriété, l'organisation de l'industrie, l'église, l'armée, c'est qu'il est embrasé d'un immense amour du Christ et de l'Évangile. La passion qui l'anime le remplit de fureur contre les hommes qui rendent inutile la passion de son Sauveur. Oh! que ce prêtre a souffert au pied de la croix! C'est après y avoir usé ses genoux et rongé son cœur qu'il s'est levé pour donner des accens de colère et de vengeance à son amour des hommes et de Dieu. Voilà comment il faut comprendre les *Paroles d'un Croyant*; ce n'est pas un livre de fantaisie littéraire, c'est une œuvre de fatalité : l'homme qui fait ces choses y était prédestiné, et quand il les a faites, il se tient debout au milieu des hommes dans sa douleur et sa majesté.

Nous sommes d'autant mieux placés pour expliquer ainsi M. de La Mennais que nous n'appartenons pas à son école chrétienne. Il est dans nos habitudes de mettre non pas l'humanité dans le christianisme, mais le christianisme dans l'humanité. Mais outre

notre admiration et notre respect pour ce prêtre éloquent, la manière dont il professe et dont il enseigne aujourd'hui la religion est trop favorable à la cause philosophique, pour ne pas reconnaître entre lui et nous sous des différences d'intimes affinités. Pendant que l'illustre écrivain achève dans sa retraite un traité dogmatique d'où ressortira, c'est notre espoir, l'identité de la religion et de la philosophie, consacrons quelques instans à examiner quels adversaires se sont élevés contre lui, à reconnaître le poids de leurs objections et la valeur de leurs attaques.

Il est convenable de nous arrêter d'abord devant Sa Sainteté le pape Grégoire XVI qui a donné à Rome, près St.-Pierre, le 7 des calendes de juillet, une lettre encyclique contre les *Paroles d'un Croyant*. Rome démantelée par Luther, dédaigneusement raillée par Montesquieu, que mit en lambeaux la philosophie du dernier siècle et qu'oubliait celle du nôtre, n'a pas manqué de conseils pour être invitée à la prudence. On lui a représenté qu'entre elle et le génie les armes ne seraient pas égales; que ses condamnations officielles seraient pour elle la source d'un immense ridicule, et pour le condamné le moyen d'une immense notabilité. Mais persuadez donc les puissances aveugles et destinées à mourir! Donnez donc aujourd'hui à un pape la conscience du siècle, ramenez donc à la raison ces Gérontes de la théocratie!

On nous assure que Grégoire XVI est hors d'état d'avoir rédigé lui-même son encyclique, si médiocre qu'elle soit. Mais comment la papauté ne peut-elle avoir à ses gages de plus habiles rédacteurs? Peut-on lire une plus insipide oraison, quelque chose de plus étroit, de plus hypocrite, de plus fade et de plus cafard. On y trouve des phrases ainsi faites: « *Nous avons dilaté les entrailles de la charité paternelle pour un fils que nous devions croire touché de nos avis... Nous prions le ciel avec instance de donner à ce fils un cœur docile et un esprit élevé, afin qu'il entende la voix d'un père tendre et affligé, et qu'il devienne promptement la joie de l'église, de l'épiscopat, du saint-siége et de notre faiblesse.* Nous prévenons la chancellerie romaine que rien n'inspire plus de dégoût à notre époque que ces cafardises oratoires; nous lui pardonnerons plutôt une haine ouverte, que ses hypocrisies emmiellées. Pour le fond des choses, la doctrine catholique sur l'identité de l'erreur et de la

nouveauté est reproduite avec insistance. Nous l'avions signalée il y a deux ans (1); elle reparaît aujourd'hui avec des développemens. « Il est déplorable de voir jusqu'à quel excès se précipitent les délires de la raison humaine, *quand quelqu'un se jette dans les nouveautés*, etc., etc... Vous comprenez bien, vénérables frères, qu'ici nous parlons aussi de ce système trompeur de philosophie introduit récemment et tout-à-fait blâmable, dans lequel, *par un désir effréné des nouveautés*, on ne cherche pas la vérité là où elle se trouve certainement, et négligeant les traditions saintes et apostoliques, on admet d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'église, doctrines que les hommes légers croient faussement propres à soutenir et appuyer la vérité. » Il paraît que Grégoire XVI n'a pas souvent réfléchi sur la manière dont s'est successivement formé le christianisme. Croit-il que sans *nouveautés* les quatre évangiles eux-mêmes aient été rédigés? Et les autres évangiles qui ne sont pas venus jusqu'à nous? Grégoire XVI ne s'est-il donc jamais aperçu que Jean a d'autres opinions que Luc, que l'apôtre Paul a apporté des *nouveautés* à la doctrine naissante du Christ? Ignore-t-on à Rome que les pères et les docteurs illustres de l'église étaient *nouveaux* dans leur siècle, qu'ils ont formé la doctrine catholique par des nouveautés successives et par des originalités qui leur étaient propres? Grégoire XVI semble destiné à faire de son pontificat l'apogée de l'incapacité papale. Il y eut un autre Grégoire, premier du nom, unanimement appelé *le grand*, qui fonda l'autorité morale de la papauté, qui détruisit en Lombardie les restes de l'arianisme, fit en Espagne des conversions fécondes, conquit l'Angleterre à l'Évangile, parlait à toute l'Europe par une immense correspondance, écrivait à Brunehaut aussi bien qu'à l'évêque de Marseille, inspectait toutes les églises de l'Occident, forçait au respect Constantinople, partout présent, toujours intelligent et toujours supérieur. Je le dénonce à Grégoire XVI comme ayant dû dans son siècle se rendre coupable de *nouveautés*.

Après le pape, nous rencontrons parmi les adversaires de

(1) *Lettres philosophiques.* — De l'église et de la philosophie catholique. M. de La Mennais.

M. de La Mennais une jeune personne, Mlle Aimable Le Bot (1). Nous devons sur-le-champ aller à elle pour lui demander ce qu'elle désire au milieu de ces graves débats; nous ne saurions lui dissimuler notre surprise de la voir mêler la gracieuse faiblesse de son esprit et de son sexe dans les controverses ardentes d'une si âpre polémique. Mlle Aimable Le Bot nous répond qu'elle a été douloureusement agitée, qu'elle a fait un rêve affreux, qu'elle est en sueur et se sent glacée, que *les Paroles d'un Croyant* l'ont tellement troublée.... Hélas! mademoiselle, elles en ont troublé bien d'autres, mais vous avez eu tort, après avoir lu ce livre, de le relire et de vous en tourmenter; il ne vous était pas destiné. Le Croyant n'a pas chanté pour porter l'effroi dans votre cœur, mais dans le cœur des oppresseurs des peuples et de l'humanité; le Croyant a pu vouloir faire trembler les rois, mais non pas les jeunes filles. Retournez, mademoiselle, à de plus douces lectures: vous êtes heureuse, dites-vous, par votre foi dans la parole du Christ; ne dérangez donc pas votre bonheur; aimez votre Dieu comme il convient à la candeur délicate de votre ame; ne troublez pas les ineffables jouissances que vous goûtez avec votre amant divin par des cris au dehors et des distractions extérieures; aimez, n'écrivez pas, ou si vous voulez essayer sur quelque sujet les naïves inexpériences de votre plume, au nom de votre bonheur et de votre tranquillité, ne vous égarez plus désormais que dans les plus riantes régions de la religion et de l'amour.

Qu'a donc voulu M. Elzear Ortolan? a-t-il voulu jeter lui-même du discrédit sur ses estimables recherches en législation par ses *Contre-Paroles d'un croyant* (2). Il nous dit que son opuscule ne doit pas être pris au sérieux, nous le prenons au mot. Mettons qu'il n'ait rien écrit sur ce sujet, qu'il n'ait pas eu la pensée de donner, comme il le dit, après les paroles, les contre-paroles, après le poison, le contre-poison; oublions cette malencontreuse rapsodie: nous désirons vivement n'avoir désormais à nous occuper de M. Ortolan qu'en matière de législation.

(1) *Paroles d'une croyante*, par Mlle Aimable Le Bot. Paris, Mme Charles Béchet, quai des Augustins, 59.

(2) Paris. Gouas, libraire-éditeur, quai des Augustins, 49.

Voici enfin une œuvre grave et un adversaire digne d'attention. M. Henri Lacordaire vient de faire plus qu'un livre remarquable(1), il a fait une action décisive. Il s'est ouvertement séparé de son ami et de son maître, M. de La Mennais, et il a voulu donner au public les raisons philosophiques de cette retraite. M. Lacordaire a changé aussi, mais en arrière, et non pas en avant. Il ne s'est pas senti la force et la mission de passer avec son maître, enseignes déployées, du côté de l'avenir, ou d'y rester du moins; il s'est rejeté avec effroi dans les vieilleries de l'orthodoxie, et il a quitté la pensée libre pour l'église officielle. Nous ne révoquons pas plus en doute la sincérité de M. Lacordaire que son talent; il est de bonne foi, car il a eu peur; il a frémi à la pensée d'être entraîné à l'hérésie flagrante, au schisme ouvert, à la gloire persécutée. Après tout, l'héroïsme n'est pas obligatoire. Le *factum* de cet ecclésiastique distingué, outre le talent littéraire qui s'y fait voir, a le mérite de mettre plus en relief encore l'état du problème tel que l'a posé M. de La Mennais. Les objections adressées à l'illustre Breton sont précieuses par leur ingénuité. M. Lacordaire reproche à M. de La Mennais d'avoir appuyé le christianisme sur l'autorité du genre humain, et c'est le plus grand service qu'il ait pu rendre à la religion et à la vérité; il lui reproche de faire primer l'autorité de l'église par celle même du genre humain, et il s'attache à mettre l'église en opposition avec le genre humain et la philosophie, singulière façon de placer haut l'église dans l'opinion du siècle et de l'humanité. Il affirme que le système philosophique de M. de La Mennais est inutile à la défense du christianisme, ce qui est faux, car ce système a grandi de nos jours l'intérêt qui s'attache au christianisme en le ralliant aux autres traditions du genre humain; il soutient que le système de M. de La Mennais renferme le plus vaste protestantisme qui ait encore paru, ce qui est vrai en ce sens que le système de l'auteur de *l'Indifférence* a commencé par l'autorité de la tradition pour aboutir aujourd'hui à l'autorité de la pensée.

En deux mots, je voudrais tracer la marche de M. de La Mennais à travers sa glorieuse carrière. Sous l'empire, il a vengé l'ou-

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais*, Paris, Derivaux, libraire, rue des Grands-Augustins, 18.

trage des autels; il a crié contre la philosophie ; c'était le droit du sacerdoce et du malheur. Les vieux rois revenus, il a voulu radouber l'arche sainte ; mais, s'apercevant de l'indifférence du siècle pour ses pieux efforts, il a tonné contre cette indifférence, et le siècle a tressailli ; arraché de sa torpeur par la voix du génie, le siècle désormais a contemplé, il a écouté. Alors M. de La Mennais résolut d'appuyer le christianisme sur le double étai de la tradition humaine et de la théocratie catholique. Le tonnerre de juillet le surprit au milieu de ce travail, et les éclairs qui jaillirent du Sinaï populaire l'illuminèrent ardemment. Prêtre dévoué, il voulut confondre le christianisme avec la liberté, et il appela à bénir son œuvre le vieillard séculaire qui siège au Vatican ; mais l'impuissante idole demeura sans yeux et sans oreilles, et la parole de M. de La Mennais ne fut pas une langue de feu pour le successeur des apôtres. Abandonné par la théocratie, M. de La Mennais se retourna vers la tradition du genre humain, il en reconnut alors l'identité avec la pensée même ; et il prépare aujourd'hui de cette identité une démonstration complète. Sa propre spéculation, les bruits d'idées qui circulent en Europe, des entretiens avec Schelling à Munich, l'appréciation des efforts des jeunes travailleurs du siècle, tout a conquis M. de La Mennais à l'idéalisme, à la philosophie, à l'humanité. Voilà pourquoi nous avons salué ce prêtre d'un cri d'allégresse, de reconnaissance et de triomphe ; voilà pourquoi il s'est élevé pour lui dans les cœurs des jeunes générations tant de vénération et d'amour. Voilà pourquoi aussi vous l'avez abandonné, jeunes lévites ; vous n'avez pu le suivre dans ses métamorphoses fulminantes, dans ses ascensions ; vous avez été mis hors d'haleine par cette course haletante du génie, et vous êtes restés dans la plaine. Nous souhaitons vivement à M. Henri Lacordaire qu'il ne sente pas un jour de trop cuisans regrets d'avoir quitté son maître et d'avoir manqué tant de gloire ; nous désirons aussi que son talent survive dans son éclat à l'abjuration qu'il vient de faire de son indépendance et de sa liberté.

Sous la restauration, Strasbourg fut témoin d'un changement d'état extraordinaire. Un jeune philosophe dont la parole et le professorat avaient remué tous ceux appelés à l'entendre, embrassa la prêtrise. M. Bautain, après avoir traversé les stériles régions de la

philosophie écossaise, s'était attaché fortement à l'étude de Kant : convaincu par les *critiques* kantiennes de l'impuissance du rationnalisme pur en ce qui touche certains points souverains de la science humaine, il adopta les doctrines de Schelling à l'état où elles étaient alors, il chercha la vérité par l'intuition pure, par la spontanéité, par une contemplation directe, par un élan d'amour idéal. Ce poétique idéalisme ne fut pour lui qu'un passage au mysticisme proprement dit, c'est-à-dire à cette philosophie secrète du christianisme, qui perpétue et cultive plus encore par la tradition orale que par l'Écriture, les vérités élémentaires de l'humanité chrétiennement considérée. Une fois profondément chrétien, M. Bautain voulut le devenir pratiquement : M. Bautain unit à une intelligence éminente une volonté forte, et dont l'énergie est, je crois, supérieure encore à l'activité même de son intelligence; il a besoin de tourner la pensée en acte, d'exercer sur les hommes de l'influence et de l'action; il a conclu du fond à la forme, de la conviction au dévouement : chrétien, il n'a pas hésité à se faire prêtre, voilà son originalité, son mérite. Il a conduit sa vie avec une logique ardente, sincère et tenace, et ses contemporains l'ont vu, débutant par l'abstraction, aboutir à la volonté.

M. l'abbé Bautain était appelé naturellement à combattre M. de La Mennais, et il s'en est montré l'adversaire le plus ferme et le plus redoutable. Ces deux hommes se font antithèse l'un à l'autre : M. Bautain est sorti de la philosophie pour aller à l'église; M. de La Mennais est allé de l'église à la philosophie.

La *Réponse d'un chrétien aux Paroles d'un Croyant* (1) est la meilleure de toutes les productions qu'ait suscitées contre lui l'illustre prêtre de Bretagne. M. Bautain s'y montre ferme, habile, noble, pénétrant, incisif avec dignité; il y a de la mesure dans son indignation et de la sérénité dans sa colère : tout est net, posé d'aplomb et clairement. Nous prendrions volontiers la *Réponse* de M. Bautain comme la meilleure rédaction des principes du christianisme officiel. Avec quelle lucidité l'auteur nous montre que le christianisme tel qu'il l'entend, n'est qu'un système spiri-

(1) Paris, Derivaux, rue des Grands-Augustins, 18. — Strasbourg, Février, rue des Hallebardes, 23.

tualiste de purification intérieure et morale; qu'il ne faut pas donner pour but à la venue et à la mort du Christ l'affranchissement politique sur la terre et l'établissement matériel de la liberté des peuples! Peut-on mieux marquer la dissidence de la vieille doctrine avec l'esprit nouveau qui travaille à faire entrer dans la religion de l'humanité, la société comme l'individu, donc le droit, l'intelligence comme le sentiment, donc la science, les satisfaction terrestres comme l'attente de l'immortalité, donc le bonheur?

Dans la *Réponse* nous trouvons aussi professée comme principe l'inaction et la neutralité de l'église au milieu des révolutions sociales : dans les grandes circonstances où les trônes chancellent, où les princes sont précipités, où l'autorité se renouvelle, l'*église*, dit M. Bautain, attend en silence que *la volonté d'en haut se montre par l'évènement, et que les marques de l'investiture divine paraissent.* C'est-à-dire que l'église, au milieu des douleurs de la terre, ne se dévouera plus comme Jésus-Christ, mais s'en lavera les mains comme Ponce-Pilate.

L'obéissance inaltérable à l'autorité, si injuste qu'elle soit, la résignation absolue, le mépris de la science, l'humilité de l'esprit, la vie intérieure recommandée comme le premier devoir, tout cela est développé par M. l'abbé Bautain avec un art lumineux, une méthode sûre, une logique sérieuse et puissante.

M. Bautain représente le christianisme conservateur et intelligent. M. de La Mennais représente le christianisme révolutionnaire et plus intelligent encore.

Il est évident que le célèbre professeur de Strasbourg s'est proposé, quand il est entré dans l'église, d'y faire entrer avec lui les idées, d'y régénérer la vieille théologie par un platonisme renaissant, et de ramener l'interprétation de l'Évangile au niveau de l'esprit du siècle. Il a pensé que pour cette grande mission le sacerdoce était un premier sacrifice qu'il devait à la vérité; il a donc apporté à l'église des facultés vigoureuses, une infatigable volonté, de la doctrine, de l'éloquence. Sera-t-il compris dans son dévouement? sera-t-il suivi, soutenu dans son entreprise? N'entend-il pas murmurer autour de lui d'ineptes jalousies, de basses envies, de stupides accusations? Le mot d'hérésie n'a-t-il pas été prononcé à

son égard? L'hérésie, c'est l'*idée* (1) qu'il veut inoculer à l'église. Croit-il qu'on lui pardonnera sa philosophie, si chrétienne qu'elle soit? M. Bautain peut déjà s'apercevoir qu'il trouverait plus de justice chez ceux qu'il combat, que dans ceux qu'il défend; je le lui prédis, les philosophes le feront un jour archevêque.

Avez-vous lu M. Madrolle? Courez le lire, si la chose n'est déjà faite. Et ne vous contentez pas de l'*Histoire secrète du parti et de l'apostasie de M. de La Mennais*; lisez tout ce que vous pourrez rencontrer de M. Madrolle; lisez le *Traité des devoirs catholiques dans les révolutions*, les *Crimes des faux catholiques*; lisez surtout son dernier ouvrage : *Tableau de la dégénération de la France, et de ses moyens de grandeur*, et dites-nous si vous avez jamais trouvé lecture plus récréative et plus divertissante. Sénèque a pensé qu'il n'y avait pas de grand esprit sans folie : *nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ*. Le génie de M. Madrolle doit être immense, s'il est en rapport avec la folie qui l'accompagne. Évidemment, M. Madrolle extravague; mais dans cette extravagance il y a une verve de logique qui provoque le rire et la gaîté. Dans son *Tableau de la dégénération de la France*, il s'est mis à insulter son siècle, toutes les opinions, toutes les écoles, tous les systèmes, tous les noms; il s'est fait le Diogène de la sacristie; il a confondu toutes les idées, mêlé tous les tons, la dissertation, le calembourg, la prière; et tout cela se reflète dans un style tantôt ignoble, tantôt nerveux, où parfois on remarque les saines traditions des grands maîtres de la langue, où souvent aussi éclate dans tout son jour la cuistrerie du personnage; on y sent alors comme une odeur de cierge d'église mal éteint.

L'Orient a tourné la tête à M. Chaho : *Les Paroles d'un Voyant en réponse aux Paroles d'un Croyant* (2) ne témoignent pas d'une grande tranquillité d'esprit et d'une satisfaisante clarté dans les idées. Le livre de M. Chaho ressemble à un de ces rêves que procure l'opium dans les cafés de Constantinople; tout passe devant vos yeux, confusément, pêle-mêle, les croyances, les traditions,

(1) Voyez l'opuscule de M. Bautain, intitulé : *Quelques réflexions sur l'institution des conférences religieuses à Paris*.

(2) A la librairie orientale de Prosper Dondey-Dupré, rue Richelieu, 47 bis.

les cultes de l'Orient ; c'est un vertige bizarre, une évocation incohérente et arbitraire de certaines données de l'orientalisme.

L'auteur a pressenti quel puissant contraste opposaient au spiritualisme étroit et exclusif des chrétiens les magnificences idéales et symboliques de l'Orient où la religion embrasse à la fois la nature, la société, la science, et trouve la vérité dans l'immensité de sa formule. Mais nous prions l'auteur, s'il est jeune, comme on nous l'affirme, de renoncer, dans l'intérêt de son avenir, à ces imitations enflées et stériles du style apocalyptique, de dissiper les fumées de son imagination, de n'admettre dans sa méditation que les pensées nettes et claires. et de se servir, pour contempler le génie de l'Orient, des qualités de l'esprit occidental. Sans doute notre siècle est destiné à comparer toutes les traditions du monde, à remuer l'Inde, la Chine et l'Égypte, à confronter toutes les traductions historiques des idées éternelles ; mais dans ce vaste labeur mettons toujours la clarté à côté de la force ; portons dans tout une lumière impitoyable ; l'esprit de l'Occident doit être tranchant et acéré comme l'épée d'Alexandre.

L'homme qui pense doit aujourd'hui avoir devant les yeux l'union de l'Orient et de l'Occident aussi bien que l'union de la politique et de la théologie.

Tombent donc les représentations insuffisantes des choses, les formules fatiguées et impuissantes, les systèmes étroits, les fictions, les mensonges, les erreurs long-temps accréditées, et les méprises devenues des superstitions ! Que l'homme travaille sous l'œil de Dieu à déblayer le sol qui doit recevoir les fondemens du temple nouveau ; qu'au moins, s'il n'est pas encore heureux, il ne soit plus trompé. Dans cet œuvre qui s'accomplit de toutes parts, M. de La Mennais a pris le rôle de chrétien révolutionnaire ; il s'est offert à l'esprit nouveau avec les insignes de l'antique sacerdoce ; les cieux ont tressailli en le regardant faire, et une voix a été entendue criant du plus profond du sanctuaire divin : *Il est sauvé !*

LERMINIER.

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE L'ITALIE.

I.

MANZONI.

Il y a deux manières d'écrire la biographie : selon l'une, on prend l'homme au point de vue individuel, on l'isole du monde extérieur ; dissimulant ou du moins atténuant les circonstances de temps, de lieu, on le considère purement en soi, on brise les fils qui le lient au tout social, en un mot, on en fait une entité indépendante et complète. L'homme ainsi vu est la Minerve mythologique sortant toute faite et tout armée du cerveau de Jupiter. Cette méthode est analogue à celle des naturalistes de la vieille école qui décrivent un animal comme un être absolu, sans le lier à l'ensemble de la création. C'est la méthode monographique.

Selon l'autre manière, l'homme n'est plus qu'un membre du

grand corps de l'humanité, un organe plus ou moins parfait de la pensée universelle. Sa voix est un écho plus ou moins retentissant de la grande voix humaine; il vit de la vie de tous, il agit sous l'inspiration du siècle, il pense avec lui, il écrit sous sa dictée. C'est un arbre qui monte au ciel, mais qui reçoit d'en bas sa sève et sa force; il touche aux nues, mais il tient au sol, et sa tête s'élance d'autant plus haut que les racines plongent plus profondément dans les entrailles de la terre, mère commune de l'humanité. C'est là la biographie sociale, l'autre est la biographie individuelle.

Chacun des deux systèmes a ses périls; l'un tend trop à effacer la personnalité, l'autre à l'exagérer. L'individu sans doute doit être subordonné à l'espèce, mais l'individu veut être respecté, sans cela même il n'y a point de biographie, il n'y a plus que de l'histoire. Écrire une biographie, c'est faire acte de respect pour l'individualité; mais ce respect a des bornes, il ne doit point aller jusqu'à assujétir la partie au tout.

Il ne s'agit plus de fabriquer des grands hommes pour les démolir. Il ne faut ériger en système ni l'apothéose, ni l'atténuation; l'une et l'autre manquent de justesse et plus souvent encore d'équité, procédant d'instincts passionnés plus que d'instincts réfléchis. Le devoir du biographe est d'avoir des balances justes et de peser fidèlement l'œuvre de chacun, afin de payer à chacun son tribut, et de rendre à l'individu ce qui appartient à l'individu, à l'espèce ce qui appartient à l'espèce.

Il est clair que si pénétré que soit l'auteur de la vérité de ces principes préliminaires, il ne se flatte pas d'avoir su dans l'application concilier les systèmes et qu'il n'a pas surtout l'insoutenable fatuité de se proposer en exemple. On voit ce qui est bien, on y aspire, on y atteint rarement; et ce sentiment d'impuissance n'est pas la moindre des douleurs humaines.

Des talens éminens ont pratiqué la biographie avec distinction; ils ont peuplé de statues infiniment belles le musée littéraire, et certes voilà les maîtres; on ne vient pas après eux sans timidité, sans inquiétude; on peut différer de vues, ne pas tendre au même but, mais on n'en craint pas moins, on n'en craint que plus peut-être de redoutables comparaisons.

Manzoni est le premier écrivain vivant d'une langue que je cultive et que j'aime de tout l'amour que je porte au pays qui la parle; l'Italie contemporaine tout entière, amis et ennemis, lui a décerné la royauté littéraire, comme dit un critique habile. Il m'a paru que la France n'avait du nouveau roi d'outre-monts qu'une connaissance assez vague, et qu'il y avait lieu à lui présenter ses titres en les discutant devant elle. Elle prononcera son jugement et l'arrêt qu'elle rendra ne sera pas perdu pour l'Italie.

Manzoni n'est pas un génie de première ligne, mais il est le premier de son pays, et à ce titre il mérite une considération particulière. En ce moment d'ailleurs, l'Europe n'a pas le droit d'être si difficile et de faire la dédaigneuse.

Toute valeur littéraire à part, Manzoni a de plus une signification philosophique, il est catholique dans son œuvre comme dans sa vie, et il me semble représenter assez fidèlement la tendance actuelle de certains esprits analogues au sien vers les formes religieuses du Vatican. On peut donc le prendre comme un type, et il ne se plaindra pas, dévot sincère comme il l'est, que l'on fasse de lui la personnification de l'idée catholique dans l'art du dix-neuvième siècle.

La vie de Manzoni n'est pas, comme celle d'Alfieri, une vie d'aventures; rien de romanesque dans son histoire; c'est un poète tout casanier, et l'on peut dire de lui avec vérité ce qu'on a dit de tant d'autres faussement : sa vie est dans ses écrits.

Alexandre Manzoni est né à Milan en 1784, c'est-à-dire qu'il a aujourd'hui cinquante ans, et appartient par conséquent à l'autre génération, à l'autre siècle. Son père était comte, mais banal et ignorant; sa mère, femme d'esprit et d'activité, est fille du marquis Beccaria, l'auteur des *Délits et des peines*. Il y avait donc dans la famille une double tradition : la tradition patricienne et la tradition philosophique.

Manzoni se rappelle peu son aïeul qui mourut d'apoplexie lorsqu'il n'avait encore que neuf ans (1). Il n'en parle qu'avec vénération et il est curieux de l'entendre louer son livre *Du Style*, assez triste ouvrage dont on a dit qu'il traite du style sans style. On

(1) Beccaria mourut en 1793.

comprend mal l'estime du petit-fils pour l'aïeul, celui-là étant sobre et ardent catholique, tandis que l'autre était un viveur tout imbu de la haine philosophique du XVIIIe siècle contre le christianisme, et qui, dans ses leçons d'économie, pauvre livre! dit que les prêtres et les moines font tort à tous les enfans qu'ils n'ont pas mis au monde. Certes, ce ne sont pas là les idées de l'homme qui a célébré le cardinal Borromée et créé le père Cristoforo. Beccaria, revenant dans sa famille, serait bien dérouté.

Malgré la contradiction et l'antipathie des doctrines, Manzoni a poussé le culte de son aïeul jusqu'à hériter de ses inimitiés littéraires et privées, et parce que Parini n'aimait ni Verri, ni Beccaria, qu'il traite d'écrivassiers barbares, *scrittoracci barbari*, Manzoni ne fait nul cas de Parini. Il appelle son style un centon d'imitations gauches et d'indigeste érudition, et il va jusqu'à dire que si son poème du *Jour* ne fut pas puni, c'est qu'il ne fut pas compris. Toutefois, il est bon de remarquer ici que Verri et Beccaria étaient tenus par la haute société de Milan pour des apostats et des fous; et quant au dernier, on fit courir le bruit, vrai ou faux, que, tandis qu'il combattait la torture la plume à la main, il y faisait appliquer un de ses valets soupçonné par lui d'un vol d'argenterie. Cela paraît peu probable, car, talent à part, Beccaria, tout attaché qu'il était à la table, était un bon homme.

Manzoni a passé une partie de son enfance au bord du lac de Côme, dans les lieux que plus tard il a décrits dans son roman; il ne connaît guère d'autre nature; il est peu voyageur. Sentant le besoin de colorer la dernière partie de son livre, il tenta en 1827 une course à pied dans les campagnes de Bergame; il en revint fatigué et malade. Sa nature ne l'entraîne pas dans le monde extérieur, on sent en le lisant que c'est tout-à-fait un poète de cabinet.

Il fut élevé comme tout le monde, c'est-à-dire claquemuré dans un collége, et il se souvient en souriant de ces temps primitifs de la vie où les églogues de Virgile le faisaient soupirer pour ces champs d'où on l'avait arraché pour le garrotter avec ses jeunes compagnons d'exil sur les bancs enfumés de l'école. Rendez, rendez au grand air ces frémissantes victimes. Ne voyez-vous pas que la captivité leur est malsaine et qu'elles s'étiolent loin du soleil?

Le jeune Manzoni s'appliqua d'une façon toute spéciale à l'étude

des Latins; ses écrits en font foi. Virgile, plus que tout autre, lui va au cœur; pour Horace, il le goûte peu, Ovide encore moins, mais il aime Tibulle et l'a beaucoup lu. Ennius lui paraît la poésie originale de Rome. Il se sentit poète de bonne heure. Ce fut Monti qui, à ce qu'il semble, lui donna la secousse électrique et fit jaillir l'étincelle. Un jour que l'illustre poète assistait aux examens du collége, Manzoni, qu'un défaut de langue qu'il a encore aujourd'hui empêchait de paraître, trouva le moyen de s'approcher de lui, et lui saisissant la main, il la baisa en pleurant. Bien des années après, il rappela le fait à Monti qui lui dit en avoir perdu le souvenir. Il est probable qu'il l'avait gardé, mais il craignit sans doute de montrer une si longue mémoire dans la vanité.

Les deux poètes se lièrent plus tard, et quoique leur amitié se refroidît ensuite, et il faut rendre à Manzoni la justice de dire que ce ne fut point par sa faute, il ne parla jamais de Monti qu'avec une admiration vraie et point jouée. Ce qu'il loue en lui surtout, c'est l'évidence, mérite qui manque à l'obscur Parini, et la *franchezza* qui est donnée à si peu.

La première vocation de Manzoni fut lyrique; il s'éprit beaucoup d'abord de ces vieux poètes du XVIe siècle, le cardinal Bembo, monsignor de la Casa, Louis Alamanni, qui tous alors s'étudiaient à ramener le sonnet classique et les *canzoni* au goût de Pétrarque; Casa surtout, le moins mou de tous après Michel-Ange, était son homme. Les premiers vers inédits de Manzoni se ressentent de ces premières affections; ils sont paisibles, corrects, élégans, qualités propres aux *cinquecentisti*, mais empreints d'un sentiment plus délicat et plus fin.

Il visita alors une partie de la Lombardie et du pays vénitien; il vit le jésuite Bettinelli à Mantoue. Il raconte en souriant la gravité principesque avec laquelle le reçut ce révérend critique qui se moqua tant de Dante. Quant à Cesarotti, qui alors tenait en Italie le sceptre de la critique, je veux dire la férule, il ne le vit point; il en avait pourtant un ardent désir, mais il n'osa. Il séjourna quelque peu à Venise, et il en parle le dialecte en plaisantant. Pendant ce temps il faisait de l'art, comme on dit aujourd'hui, lisant et relisant ses chers vieux lyriques, et en ramassant autant qu'il en trouvait sur les murs des bouquinistes. Comme son aïeul Beccaria, il aimait la

table et tournait à l'embonpoint, ce qu'on ne dirait pas aujourd'hui à le voir si sobre et si maigre.

C'est à cette époque que Monti, Mécène intéressé des jeunes gens qui l'admiraient, commença à connaître Manzoni et à le protéger. Il lui corrigeait ses vers et souvent les gâtait, comme cela m'a été affirmé par un juge très compétent qui a vu les ratures et les corrections.

Des *cinquecentisti* Manzoni monta à Dante et l'admira profondément et spontanément, avant que ce fût la mode et que la mode par conséquent lui imposât l'admiration. C'est devenu aujourd'hui une contagion ridicule, non qu'Alighieri ne soit digne du culte de l'Italie, mais parce que la grande masse de ses adorateurs, et des plus chauds, adorent par imitation, adorent sur parole, maintes fois sans comprendre, et embouchent la trompette des louanges, comme l'âne embouchait la flûte.

Manzoni s'était épris des poètes du XVIe siècle, il fut fou d'Alfieri; il embrassa tous ses délires. Il raconte fort plaisamment son enthousiasme enfantin; une seule chose lui semblait dure à digérer, c'est que le père dût assommer ses enfans pour les soustraire à la tyrannie (1). « Cependant, dit-il, j'avalai encore celle-là. » Il avait alors vingt ans. Il voit aujourd'hui Alfieri avec de bien autres yeux, sans cesser toutefois d'en faire cas.

Manzoni vint à Paris au commencement du siècle, et il y séjourna quelque temps avec sa mère et l'ami de sa mère, le comte Charles Imbonati. Il se lia dès lors d'amitié avec M. Fauriel auquel il a plus tard dédié sa tragédie de *Carmagnola*. Il se lia aussi avec la veuve de Condorcet qui même donna à sa mère un volume de poésies de Voltaire avec des corrections autographes. Ce volume avait été donné par Voltaire lui-même à Turgot, et par Turgot à Condorcet. Il est curieux surtout en ce qu'il contient une pièce italienne de la façon d'Arouet, dont la plupart des vers sont énormément défectueux. L'accent y est toujours censé tomber sur la dernière syllabe, et suivant le système français *amore* rime avec *rè*, *onestà* avec *regina*, ce qui, en Italie, est une monstruosité.

Charles Imbonati mourut à Paris, laissant toute sa fortune à la

(1) Alfieri, dans la *Tirannide* et la *Virginia*.

mère de Manzoni; il fut enseveli à Meulan dans un jardin des Condorcet, et sa dépouille resta là jusqu'à la *repatriation* des Manzoni. Ils chargèrent alors Botta d'aller chercher le cadavre, et ils l'emportèrent avec eux à Milan. Le père Manzoni était mort depuis plusieurs années.

De la mort d'Imbonati (1) date la carrière littéraire de Manzoni; âgé alors de vingt-un ans, il publia à Paris en 1806 une épître à sa mère sur la mort de leur ami. C'est un morceau en vers *sciolti*; — les vers *sciolti* sont les vers blancs des Italiens, — dans le genre des *Sepolchri* de Foscolo. C'est un morceau fort jeune et inexpérimenté; la forme en est un peu vulgaire et académique; il manque d'originalité, d'invention. L'apparition du mort et son dialogue obligé avec le poète composent le fonds du poème; c'est, comme on voit, une machine usée. Mais en l'examinant de près, on y démêle les germes de son talent et même de sa philosophie. Ces premiers vers respirent cette amertume contre la vie qui fait regarder au ciel les ames tendres et contemplatives, cette misanthropie vague et ardente, précurseur ordinaire du suicide pour les uns, de la foi pour les autres. Je ne sais, mais tout imparfait qu'est ce petit poème, j'y trouve une certaine énergie âpre que je ne vois plus nulle part dans les écrits postérieurs du poète, si supérieurs qu'ils soient, et que je regrette. La dévotion a émoussé la pointe acérée de sa verve satirique.

Peu de temps après ce début parut sous le titre d'*Urania* un second discours en vers *sciolti* comme le premier, mais bien inférieur, et qui n'a de remarquable, à mon sens, que le violent désir de gloire dont le poète avoue être travaillé. Mais excepté cette profession de foi franche et naïve, tout le reste n'est qu'une froide allégorie mythologique dans le genre des imitateurs d'Hésiode, écrite d'ailleurs d'un style faux, maniéré et incapable de soutenir la comparaison avec les moindres pastorales grecques d'André Chénier.

Il est évident que Manzoni tâtonnait et n'avait pas encore trouvé

(1) Ce comte Imbonati n'était ni docte ni croyant; c'était un brave homme. C'est à lui que Parini avait adressé sa belle ode :

Torna a fiorir la rosa, etc.

sa route; si j'ai fait mention de ces deux essais, c'est plus comme pièces justificatives que comme œuvres ayant en soi une valeur littéraire. Ils affirment seulement les tâtonnemens du poète. Lui-même, sans nul doute, les juge ainsi.

Nous voici arrivés à l'époque critique de Manzoni. Il est homme, le moment est venu où il doit sentir qu'on ne puise pas impunément l'inspiration à des sources étrangères, et qu'il n'y a d'œuvre durable que celle qu'on édifie sur son propre fonds, de sa propre main; mais il manque d'un but fixe, d'une croyance arrêtée; il n'est pas tyrannisé par une idée, il est sceptique, il doute. C'est là une épreuve que nous subissons tous plus ou moins. C'est l'heure où une voix, où mille voix nous crient : « Fais ton choix. » Heureux qui le fait! plus heureux qui le fait bon! Si on ne le fait pas alors, on risque de ne le faire jamais. Ceci est une vérité qui a été dite et maintes fois répétée, mais maintes fois encore elle le sera, car elle est d'une application quotidienne, universelle, et l'on est d'autant plus autorisé à la répéter aujourd'hui que ceux qui la prêchent ne sont pas toujours ceux qui la pratiquent. La chose est bonne à dire, mais elle est meilleure encore à faire.

Jusqu'ici, Manzoni, élevé suivant les doctrines courantes, avait vécu dans l'incrédulité, ou du moins dans une indifférence religieuse qui l'inquiétait peu. De retour à Milan, on lui fit épouser (1808), en haine de la croyance catholique, une femme protestante, fille d'un banquier genevois nommé Blondel; or, ce qui devait l'éloigner de l'église l'y ramena. Sa femme abjura le protestantisme, et passant de Genève à Rome, elle entraîna son mari dans sa conversion. De ce jour, le choix de Manzoni fut fixé, et il est resté dès-lors catholique fervent. On raconte à Milan que quelques paroles pieuses dites à sa mère à Paris, ou à sa femme par une sœur de la Charité, furent la première occasion de cette triple conversion, je dis triple, car la fille de Beccaria suivit de près ou précéda de peu la métamorphose des deux époux. Ce petit drame domestique se jouait à Milan vers 1810.

On aimerait que de telles démarches fussent spontanées et procédassent moins de circonstances accidentelles que d'une volonté libre et solitaire. Les influences, celles du foyer surtout, sont si puissantes, qu'elles prennent facilement le pas sur les principes et

usurpent trop souvent leur place. C'est un prisme qui teint toutes choses de couleurs arbitraires, et qui, à force de changer les points de vue, finit par dénaturer les objets. Une fois sous ce joug, on abdique toujours une partie de soi-même, et, prenant le change, on tombe aisément et sans même en avoir la conscience dans des confusions pardonnables, mais périlleuses. Qu'on voie un autre en soi ou soi dans un autre, le danger est le même, et il devient dès lors malaisé, sinon impossible, de distinguer dans ses résolutions ce qui est l'effet des réactions ou des condescendances, de ce qui est le résultat logique et volontaire d'une argumentation personnelle, indépendante, d'une déduction intime et réfléchie de principes et de sentimens. Que de fois n'arrive-t-il pas que la volonté s'assoupissant, on croit vouloir spontanément ce qu'on ne fait qu'accepter par lassitude ou par imitation ! Ce sont ces mille conditions accessoires qui donnent plus ou moins de poids à une résolution, à une croyance individuelle.

Je ne voudrais pas appliquer dans leur rigueur ces principes à la conversion de Manzoni. Je respecte ses motifs; je crois ses convictions volontaires, sinon spontanées; seulement, je crois aussi qu'en fait de croyances les esprits les plus distingués sont sujets à des illusions nobles, je le veux, et touchantes, mais enfin à des illusions. Dans ces luttes-là les ames tendres sont le plus exposées; le péril est plus grand pour elles que pour toutes les autres, car il y a toujours dans la tendresse un peu de faiblesse.

Quoi qu'il en soit, Manzoni ne s'est pas démenti. Une fois dans cette route, il y a persisté. Je dirai plus, c'est que son talent s'y est formé, il avait besoin de croire et de croire selon un mode bien précis et bien déterminé; or, le catholicisme seul lui pouvait offrir ce mode de croyance limité, et son esprit s'y est merveilleusement casé.

Depuis sa conversion, Manzoni a mené une vie fort studieuse et fort sédentaire; il a fait, dès l'an 1812, une étude particulière de sa langue et des lettres allemandes, et n'a plus guère, que je sache, quitté ses pénates. Sa seule absence fut un nouveau voyage en France vers 1820. Il séjourna encore alors quelque temps à Paris; il y vit Destutt de Tracy, Villemain, Lamartine; il s'y lia avec

M. Cousin, et conçut dès lors, sans doute, l'idée de réfuter sa philosophie.

Il s'est donné plus tard la peine bien inutile d'exécuter son idée, comme si l'on pouvait réfuter ce qui n'existe pas. Il y a une philosophie de Hegel, une philosophie de Schelling; mais la philosophie de Cousin, cela n'existe pas, cela n'a jamais existé, cela n'existera jamais. Je demande grace pour la vulgarité de la comparaison, mais c'est comme pour le pâté de lièvre de Louis XVIII; pour faire une philosophie, il faut un philosophe. Ici Manzoni a été évidemment la dupe d'une illusion de l'amitié. Il n'en a pas moins mené à terme sa réfutation, et le manuscrit en est en ce moment entre les mains de M. Cousin. Je n'en ai point eu connaissance, mais il paraît que c'est tout simplement la critique du rationalisme allemand immolé par l'auteur à l'autorité catholique.

J'ignore si l'ouvrage est destiné à voir le jour.

J'ai dit que ce second séjour à Paris avait été la seule absence de Manzoni, ce n'est pas tout-à-fait exact; car il fit, sept ou huit ans plus tard, un petit voyage en Toscane où il fut fort choyé par la cour. Il vit maintenant dans une profonde retraite, passant la plus grande partie de l'année dans sa villa palladienne de Brusano, à cinq ou six milles de Milan. Il voit peu de monde, et sa timidité naturelle lui rend toute visite importune. Il se trouble et rougit comme une jeune fille à la vue d'un étranger.

Manzoni est de moyenne taille, il a l'œil doux, et comme Virgile et Pétrarque, ses cheveux ont blanchi avant l'âge. Sa santé d'ailleurs est précaire; ainsi que Pascal, il est sujet au vertige, il croit souvent voir un abîme s'ouvrir à ses côtés; ce qui l'oblige à marcher toujours accompagné. Il a eu la douleur de perdre sa femme l'année dernière. Une de ses filles a épousé le marquis Azeglio, paysagiste distingué et auteur du roman de *Fieramosca*.

Les opinions littéraires de Manzoni sont fort arrêtées: il n'aime pas Byron; Byron en effet doit troubler sa paisible orthodoxie. Il estime beaucoup Schiller et Shakspeare; mais il est sévère pour Tasse et ne le goûte pas. Doué d'une grande mémoire, il a des connaissances variées en histoire, en économie politique, en botanique, même en agriculture. Son esprit est tourné maintenant à la philologie, il a fait une étude approfondie des dialectes popu-

laires, et il prépare un travail important sur les origines de la langue italienne.

Mais je m'aperçois que je ne parle que d'ouvrages inédits ou en projet, et que je n'ai rien dit encore des ouvrages publiés. Il est temps d'y penser.

Comme artiste, Manzoni a fourni une triple carrière, passant de l'ode au drame, du drame au roman. Pour me conformer à l'ordre chronologique, je devrais commencer par l'ode, puisque Manzoni a commencé par là; mais ses poésies lyriques se liant plus étroitement à son système religieux, elles me serviront de transition naturelle pour aller du poète au philosophe, au théologien si l'on veut, car Manzoni a fait acte de théologie; je les mets donc en réserve pour plus tard.

Comme poète dramatique, Manzoni relève de Goethe; comme romancier, de Walter Scott, c'est-à-dire qu'il a brisé le vieux moule classique et jeté la littérature italienne dans la forme nouvelle dite romantique, dénomination, comme on sait, qui ne veut rien dire. A lui pourtant n'appartient pas l'initiative de la réforme; le premier à jeter le gant au caduc aréopage du Parnasse enfumé fut Berchet. Traducteur du *Féroce Chasseur* et de la *Lénore* de Bürger, il publia en tête une lettre en faveur du romantisme, bluette légère plus spirituelle que concluante, quoique vraie au fond. Ce fut le signal de la mêlée, elle fut terrible. Les rages classiques des vénérables pensionnaires du palais Mazarin sont des aménités auprès des vociférations des Baour d'Ausonie. La littérature tout entière entra dans la querelle, et les deux armées se retranchèrent bientôt chacune dans son camp; le romantisme se campa dans le *Conciliateur*, journal à la fois scientifique et littéraire, le classicisme, mot barbare! dans la *Bibliothèque italienne*, revue austro-milanaise.

Je fais grace des détails. On échangea de part et d'autre force argumens, force absurdités, force injures; mais tout s'était borné encore à ces coups de fronde et de bélier, le parti destructeur n'avait rien fondé; c'est alors que le *Carmagnola* de Manzoni tomba dans la mêlée (1). Grande fut la rumeur. Le camp romantique

(1) 1820.

d'emboucher la trompette et de crier hosannah! Le troupeau classique de se ruer sur le nouveau-né pour le déchirer, si bien que Goethe qui ne connaissait pas l'auteur, mais qui se reconnut lui-même dans l'œuvre nouvelle, tira l'épée à Weimar, et descendit dans l'arène, le vieux maître, pour défendre son disciple.

Carmagnola en effet procède directement de *Gœtz de Berlichingen*, le don Quichotte germanique. Quoique de proportions inégales, le drame italien et le drame allemand sont conçus dans le même système, tous les deux selon la loi de succession plutôt que selon la loi de concentration. Or, c'est là, à mon sens, le défaut capital des deux tragédies de Manzoni, de *Carmagnola* comme d'*Adelchi* qui vint après. Le *Gœtz* de Goethe n'est qu'une chronique taillée en scènes, et cela est si vrai, qu'il fut primitivement écrit sous forme de chronique et morcelé ensuite comme nous l'avons, quand l'auteur se fut ravisé. Aussi n'est-ce point un drame dans l'acception rigoureuse et littérale du mot; il n'y a réellement pas d'action, c'est tout simplement un tableau vif et piquant de la féodalité expirante. Le poète n'a pas entendu faire autre chose, et le cadre adopté par lui suffisait à son plan. C'est donc un mauvais modèle de drame, et Goethe ne l'a jamais donné comme tel.

Ce n'est pas qu'il n'y ait une action dans le *Carmagnola*, mais elle se déroule avec une telle lenteur qu'on l'oublie. Il n'y a pas moins de quatre actes d'exposition, et l'action dramatique ne commence réellement qu'au cinquième. Le cinquième acte devrait donc être le second. Les trois intermédiaires ne sont pas vides, ils renferment au contraire de grandes beautés de détail; mais pour me servir d'une expression métaphysique qui rend bien mon idée, ils ne sont pas nécessaires, ils sont contingens. Je sacrifierais volontiers pour ma part la savante étude de condottieri du second acte, et, au quatrième, le monologue de Marco, le Posa du sénat vénitien, monologue d'ailleurs faible d'analyse, faible de forme, et qui de plus a le malheur de finir par un madrigal; je sacrifierais, dis-je, volontiers ces deux scènes et d'autres pour un plus large développement du caractère principal et un intérêt plus puissant.

Il y a toujours, je le sens, de la pédanterie à dire à un homme : Vous avez fait cela, il fallait faire ceci. Mais quand un nom a de l'au-

torité, et le nom de Manzoni en a beaucoup en Italie, il est permis de discuter ses titres; plus l'autorité est grande, plus le contrôle est nécessaire, la sévérité même légitime. Tant de gens sont enclins par la servilité ou la paresse de leur nature à faire leur sommission dans les mains du maître, qu'il est bon, dans l'intérêt de l'art, de n'introniser qu'avec précaution les maîtres littéraires.

Un autre reproche que je ferai à l'auteur de *Carmagnola*, c'est d'avoir trop caché la bure du pâtre sous la cuirasse du condottier. Son héros manque de souvenirs.

François Bussone, dit Carmagnola du nom de son village natal, n'était comme Sixte-Quint qu'un gardeur de pourceaux. Il s'éleva par sa bravoure et sa capacité militaire jusqu'à l'alliance des ducs de Milan dont il épousa une parente. Payé d'ingratitude par Philippe Visconti, dont il avait fait la fortune, il passa au service de Venise, fut mis à la tête des armées de la république, et, attiré dans un guet-apens par la seigneurie sombre et soupçonneuse, décapité pour prix de ses services. Il y a là certainement tous les élémens d'un drame fort, pathétique, et ces élémens donnés par l'histoire, il est permis de demander compte à l'artiste de l'emploi qu'il en a fait. Je répète donc ma question, et je demande à Manzoni où est le pâtre dans sa tragédie. Je vois partout le capitaine, nulle part le paysan parvenu. Le poète même oublie si bien la condition première de son héros, qu'il lui met dans la bouche ces singuliers vers :

. . . . Le crude
Ire di stato avversi (1) fean gran tempo
De' Carmagnola e de' Visconti *il nome*.

C'est *di Carmagnola* qu'il fallait dire, car il y a *un* Carmagnola dans l'histoire, *les* Carmagnola n'existent pas. C'est comme si le vainqueur de Toulouse, par exemple, eût dit à Louis XVIII que la guerre civile avait divisé le nom des Bourbons et des Soult.

Cette fatuité du pâtre parvenu est d'autant plus mal placée que

(1) Ne faudrait-il pas au lieu d'*avversi*, *avverso*, pour accorder l'adjectif avec son substantif, qui est *nome*?

rien ne la provoque, que rien ne la justifie. Il est alors en prison, il fait ses adieux à sa famille, et l'échafaud où il va monter se dresse, au moment qu'il parle, entre les deux colonnes fatales de la Piazzetta. C'est pousser bien loin la préoccupation des vanités mondaines que de se décerner des quartiers de noblesse aux portes de l'éternité, et l'inadvertance du poète enlève, si je ne me trompe, beaucoup de l'intérêt dû aux infortunes de son héros. J'aurais de beaucoup préféré le voir occupé à son heure dernière moins de sa nouvelle illustration que de son ancienne obscurité. N'avait-il pas un regard de bénédiction à jeter en arrière? des retours consolans à faire sur son passé? Après une carrière si bien fournie, on peut se coucher en paix dans sa tombe, qu'elle soit de fleur ou de sang, — on a vécu. En négligeant cet élément éminemment dramatique, le poète n'a-t-il pas supprimé la poésie fondamentale du caractère de Carmagnola? Je le crains.

Que j'aime bien mieux la fierté plébéienne du Sanche de notre vieux Corneille, soldat parvenu comme Carmagnola :

Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache,
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur :
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine :
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain :
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Comparez cette âpre et fière éloquence du condottier espagnol à l'élégance contenue et un peu raide du condottier italien, évidemment l'avantage est au poète français. Mais c'est que pour exprimer dignement ces instincts plébéiens de

Qui ne doit qu'à lui seul toute sa renommée,

il faut les sentir, et c'est là peut-être ce qui n'est pas donné au patricien milanais. Pourquoi alors mettre en scène des plébéiens? On

risque, en choisissant des sujets en dehors de sa nature, de violer à la fois et les lois de l'histoire et les lois du cœur humain.

Quelques-uns des reproches faits au *Carmagnola* vont à l'adresse de l'*Adelchi* (1); mais l'Adelchi en mérite d'autres qui lui appartiennent en propre. Le sujet de la pièce est la défaite du roi Didier par Charlemagne et la chûte de la dynastie lombarde, sujet, comme on voit, bien plus épique que dramatique. Adelchi est le fils de Didier; il voit les fautes de son père, il les déplore; mais enfant soumis, il obéit : c'est le génie en seconde ligne, le génie subalternisé, obligé d'exécuter ce qu'il condamne. Tout l'intérêt dramatique repose sur cette antithèse. Voir qu'on fait mal et cependant faire. Adelchi est une espèce de métaphysicien par trop germanique. Il tient du Hamlet et du Posa; il rêve comme le premier; il se berce comme le second de nobles utopies morales, et pendant ce temps l'armée française roule du haut des Alpes, entraînant dans ses flots débordés, père, trône et dynastie.

Il y a dans la pièce une figure touchante, c'est Ermengarde, la fille de Didier, la femme répudiée de Charlemagne. Ces frêles destinées, jetées au milieu de la rumeur des camps, sont d'un effet simple et beau, et quoique les tendres regrets de l'épouse répudiée rappellent trop, sans les égaler, ceux de la reine Catherine dans le *Henri VIII* de Shakspeare, cependant ils ont un charme propre, une grace onctueuse qui repose de la soldatesque.

Seulement je regrette que ce ne soit là qu'un épisode et qu'Ermengarde ne soit pas plus mêlée à l'action. On pourrait retrancher tout le rôle sans que la suppression parût; or, si l'épopée tolère, sollicite même l'épisode, je crois qu'il est de la nature du drame de la repousser. Celui dont il est question, pour me borner à l'espèce, allanguit d'autant plus l'action que ce n'est pas le seul de la pièce, car je ne saurais en vérité quel autre nom donner à cette description des Alpes, si belle et poétique qu'elle soit d'ailleurs, qui tombe au milieu du second acte. Elle a plus de cent vers et rompt toutes proportions théâtrales. Ce n'en est pas moins en soi, je le répète, un fort beau morceau de poésie, empreint d'un vif sentiment de la nature alpine; son seul tort est de n'être pas à sa place.

(1) 1823.

Manzoni ne me semble pas avoir la conscience bien nette des devoirs qu'impose le théâtre. Le théâtre est de tous les maîtres le plus jaloux, le plus inflexible. C'est presque un fatum pour le poète. C'est cette voix impérieuse de Bossuet, qui ne lui permet pas de repos, et qui lui crie, quand il veut s'arrêter : Marche ! toujours marche ! C'est de tous les genres celui qui oblige aux plus durs sacrifices. L'artiste qui s'y dévoue, et c'est un dévouement dans l'acception rigoureuse du mot, est condamné à abdiquer une partie de lui-même, afin de mieux imposer l'autre. La scène est une chaire, le drame un enseignement, le dramatiste un instituteur. L'antiquité l'a toujours entendu ainsi, et le clergé chrétien lui-même l'avait si bien compris, qu'il ne crut pas déroger en se faisant comédien ; le moyen-âge est plein de ses *mystères*. Tout ce qui tend à altérer ce caractère primitif et social du théâtre, tout ce qui distrait l'attention du peuple de la vérité morale qu'on ne lui représente en action que pour la lui mieux inculquer, tout ce qui n'est pas dramatique, dans l'essence du mot, est pour le moins superflu. Voilà en vertu de quel principe je condamne l'épisode dans le drame.

Manzoni lui-même l'aurait senti s'il avait pu écrire pour la scène ; la voix du peuple lui aurait appris que le poète dramatique ne s'appartient pas, qu'il ne lui est pas permis de vaguer à son aise de l'ode à l'élégie, de l'élégie au descriptif, et qu'il doit aller son droit chemin, sous peine de manquer le but. Mais Manzoni a fait des tragédies théoriques ; il n'a écrit que pour le cabinet, il avait ses coudées franches, il a joui de sa liberté *usu et abusu*.

Mais je reviens à la tragédie d'*Adelchi*, car je n'ai pas réglé mes comptes avec elle. Il me reste à faire au poète deux reproches qui ne tiennent plus seulement aux exigences de la forme, mais deux reproches fondamentaux. Le premier, et il est grave, est d'avoir manqué complètement le caractère de Charlemagne. Or, ceci n'est point une simple infraction à la loi dramatique, c'est une violation flagrante de l'histoire. Au lieu de peindre le grand politique qui rêve l'unité de l'occident, l'homme intellectuel, le civilisateur de la barbarie, l'ame tendre, qui, à la vue des voiles normandes, pleure de vraies larmes sur les maux futurs de la France, au lieu

de tout cela, et tout cela est dans l'histoire, qu'a-t-il peint? Un tyran de mélodrame, ou peu s'en faut.

Corrupteur et vulgaire avant le combat, il est rodomont après la victoire; il pousse même la brutalité du succès jusqu'à insulter au vaincu. « Tais-toi, répond-il au roi Didier qui le rappelle à la modé« ration, tais-toi, toi qui es vaincu. Eh quoi!.... tu viens encore « tempêter autour de moi, comme le mendiant qui reçoit un refus!.. « Tais-toi, l'infortune est inépuisable en vaines paroles, mais l'o« reille d'un vainqueur offensé (offensé! il vient lui voler sa cou« ronne après lui avoir renvoyé sa fille) n'est pas également tolé« rante et infatigable (1). » — Je traduis littéralement.

Tout ce que dit Charlemagne est dans cet esprit de morgue et de plate arrogance. Je me suis toujours étonné que Manzoni, homme si noble, si élevé, ait pu inventer un tel caractère; inventer, car dieu merci, il ne l'a pas trouvé dans l'histoire. Pourquoi faire le conquérant si grossier après avoir fait le condottier si gentilhomme?

Quelques traits semés çà et là m'ont fait presque supposer qu'il avait entendu faire dans son Charlemagne une satire de Napoléon, et que le cloître de Saint-Sauveur où meurt la reine répudiée n'est que la Malmaison où meurt Joséphine, reine aussi répudiée.

Le second reproche capital à faire à l'*Adelchi* est l'absence du peuple. Deux dynasties étrangères, les Lombards et les Francs, se disputent la sanglante Italie, et pas un Italien ne s'élève entr'eux pour les maudire! Et si l'auteur se justifiait de cet inconcevable oubli en disant qu'il a personnifié l'Italie dans les deux Latins, Pierre, le légat du pape, et Martin, le diacre de Ravenne, je lui adresserais alors le reproche bien autrement grave d'avoir montré l'Italien livrant de sa propre main l'Italie à l'étranger, car c'est le

(1) Taci tu che sei vinto. E che?....
Anco mi vieni a imperversar d'intorno
Come il mendico che un rifiuto ascolta!
. . . . Taci.
Inesausta di ciancie è la sventura;
Ma del par sofferente e infaticato
Non è d'offeso vincitor l'orecchio.

légat qui décide Charlemagne à la conquête, c'est le diacre qui lui ouvre les Alpes. Que si maintenant le poète m'objecte qu'il ne s'agit dans sa pièce que de la papauté, point de l'Italie, et que Charlemagne vient protéger le pape Adrien menacé par Didier, la question se complique, et l'on tombe de difficultés en contradictions.

Dans ce cas, il aurait dû poser plus nettement la question de civilisation, et surtout, chose importante, ne point méconnaître Charlemagne, l'artisan providentiel de cette civilisation, jusqu'à le déshonorer. Comment n'a-t-il pas senti, lui qui est si bon catholique, qu'en rabaissant à de telles proportions l'allié, le vengeur de la papauté, il rabaissait la papauté elle-même? Et puisqu'il voulait montrer le pape disposant temporellement de l'Italie et en ouvrant les portes à l'étranger, il devenait urgent de bien montrer aussi d'abord qu'il avait ce droit, puis en vertu de quoi et dans quel but il l'exerçait. Il fallait établir nettement l'identité des intérêts de Rome et de l'Italie, et personnifier en un mot le peuple dans le pape. Il fallait surtout, je le répète, et j'insiste, il fallait renoncer à présenter Charlemagne sous les traits d'un conquérant sans grandeur et sans idée qui a bonne envie de ceindre pour son propre compte la couronne de fer.

Je ne dis pas que cette vue historique soit fausse en tous points, je la crois au contraire très soutenable et très propre à un magnifique drame social ; mais il convenait de la dessiner d'une manière plus explicite, et quoi que je fasse, j'arrive toujours à cette conclusion, que dans un cas comme dans l'autre la tragédie est défectueuse.

L'œuvre dramatique de Manzoni se bornant à ces deux pièces, j'ai pu et dû en faire un examen un peu développé. Le lecteur français sera mieux au fait, et les Italiens n'auront pas lieu de se plaindre que j'aie affirmé sans prouver. Je me résume et je maintiens que le drame de Manzoni manque aux deux lois fondamentales du théâtre, le pathétique et la terreur. L'action n'y est jamais pressante, l'intérêt jamais saisissant. Ce n'est guère qu'une suite de tableaux plus ou moins noués avec une fin plutôt qu'un dénouement. C'est là du reste le défaut capital du drame de succession. Il cotoie de si près la chronique, qu'il y tombe souvent et se confond avec elle.

Je ne voudrais pas donner, comme c'est la mode aujourd'hui, une importance exagérée à la charpente; cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître que Manzoni a par trop négligé l'art des ressorts dramatiques. Son respect de l'histoire dégénère en superstition; il est méticuleux, et il oublie qu'on peut être inexact à force d'exactitude. L'histoire est une chose, le drame est une autre. Ce n'est pas le fait matériel qu'il importe de mettre si scrupuleusement en scène; c'est l'esprit et les mille circonstances avérées ou seulement probables qui modifient le fait, et dans ce champ-là la carrière du poète est immense, sa liberté illimitée. Ces scrupules outrés sont d'autant moins concevables, que Manzoni lui-même a fait la distinction dans sa lettre française sur les unités, plaidoyer plein de finesse et remarquablement élégant d'une cause aujourd'hui gagnée. Pourquoi n'avoir pas été fidèle à sa propre théorie?

Un autre défaut commun à tous ces caractères, à Carmagnola comme à Adelchi, à Charlemagne comme à Didier, c'est le manque de développement, le manque d'ampleur. Au lieu de tailler des statues comme Sophocle ou Goethe, il sculpte ses figures en demi-bosse.

La conclusion nette de tout ceci, c'est que Manzoni n'a pas le génie dramatique. Il n'a ni une de ces personnalités ardentes qui s'imposent aux hommes, ni une de ces vastes capacités qui embrassent tout pour tout comprendre. Il manque surtout, ou du moins il n'est pas assez possédé de ces chaudes sympathies sociales sans lesquelles il faut renoncer aux orageux triomphes du théâtre. Sa dignité, froide et contenue, est parfois glaciale. Il est tendre, mais sa tendresse reste à l'état paisible; elle manque d'entraînement, elle ne se passionne pas: elle n'a pas ces émotions fortes, bouleversantes, qui secouent les ames pour les vivifier, jamais de ces mots intimes, de ces cris puissans qui vont du cœur au cœur et font vibrer la fibre humaine au plus profond des entrailles.

La plupart des objections faites à Manzoni, poète tragique, sont applicables à Manzoni, romancier. Les *Promessi Sposi*, qui parurent en 1827, appartiennent à l'école de Walter Scott comme Carmagnola appartenait à celle de Goethe. Mais en passant du nord au midi, le système écossais a subi une heureuse transformation. Je ne crains pas d'affirmer qu'inférieur à Scott, sous le rapport de

l'intérêt dramatique et du paysage, Manzoni lui est supérieur par l'idée et surtout par l'amour. Le roman de Manzoni a une pensée; Scott n'en a jamais; le roman de Manzoni a des entrailles; Scott n'en a point. Manzoni écrit *ad probandum;* Scott *ad narrandum;* Manzoni donc est en progrès sur Scott.

Le but de Manzoni est de prouver que la société civile et politique est malade, et que le remède à lui appliquer est le catholicisme. C'est bien là évidemment son idée, et qu'il y ait eu ou non préméditation, c'est l'enseignement qui ressort de son livre. Le sujet en est simple. Deux villageois sont à la veille de se marier, un seigneur libertin du pays, qui a fait le pari d'enlever la fiancée, l'enlève en effet, ou du moins la fait enlever. Ce rapt est le nœud du roman. Après plusieurs années d'incidens, d'obstacles, d'aventures, le mariage enfin se fait par les soins du cardinal Frédérick Borromée, archevêque de Milan.

Dans ce cadre borné, mais élastique, on passe en revue tous les ordres de la société. C'est une espèce de tableau mouvant où l'on voit défiler tour à tour une famine, une sédition, une invasion, une peste. Dans cet enchevêtrement d'aventures et à travers tant de digressions épisodiques, le fil se rompt bien quelquefois; l'auteur l'a senti, mais il s'exécute de si bonne grace, qu'il y aurait de la brutalité à lui courir sus. Il se compare à un enfant qui veut faire rentrer au bercail un troupeau de petits cochons d'Inde, lesquels se dispersent, qui d'un côté, qui de l'autre, et lui donnent beaucoup de mal.

Puisque nous voici sur le terrain des comparaisons, je comparerai, moi, les *Fiancés* à un fleuve, au Pô si l'on veut, qui s'épanche en nappe unie, calme, monotone, presque immobile, tant son cours est lent, qui réfléchit en passant couvens, châteaux, villes et villages, et avant de se perdre dans la mer, se bifurque en mille bras sinueux et divergens. Mais quelque long circuit que fasse l'auteur, il arrive pourtant au but, et sa pensée finit par se dégager lucide de tout cet engrenage un peu confus d'individus et de faits.

Renzo et Lucia, les deux fiancés du village, c'est le faible opprimé; don Rodrigo, le ravisseur, est le fort oppresseur; le cardinal Borromée, l'arbitre suprême entre l'un et l'autre, l'appui du faible contre le fort. Le prêtre, le noble, le peuple, voilà bien les trois

termes de la société féodale debout encore en plus d'un lieu. Le livre de Manzoni est la réhabilitation du premier terme, le prêtre. C'est en ce sens que l'ouvrage a une valeur philosophique et une intention sociale.

Voilà pour le fond; quant à la forme, ce roman participe des qualités et des défauts du drame. A force d'exactitude, l'auteur tombe dans la minutie. Il est un peu trop descriptif à la manière de Delille; peint-il un homme, il ne vous fait pas grace d'une veine; un costume, pas grace d'un bouton. Son procédé général, et il y excelle, est d'exprimer les mouvemens intérieurs de l'ame par les manifestations extérieures du corps; l'épisode de la Signora est un chef-d'œuvre en ce genre.

A propos de ce personnage tout épisodique de la religieuse de Monza, je ferai remarquer que ce qu'il y a de plus intéressant dans le livre, ce sont les épisodes; c'est ainsi que la figure de l'*Innominato* est la plus dramatique de toutes; on regrette qu'elle n'ait pas une plus large place dans l'action. J'en dirai autant du moine Cristoforo, personnification noble et touchante de la charité chrétienne et de cette humilité timorée qui naît du repentir.

Mais pour revenir aux manifestations externes dont Manzoni, à l'exemple de l'Arioste, paraît s'être fait un système, il en résulte bien quelquefois des longueurs, mais celles-là du moins ne sont pas inutiles, et je ne m'en plaindrai pas trop. Où la lenteur est plus sensible et maintes fois dépitante, c'est dans le dialogue. Le même reproche s'adresse aux drames : ici comme là, le dialogue manque de mouvement et de vivacité. Le roman rachète ce défaut par une simplicité champêtre et une naïveté villageoise qui n'est pas sans charme. Malicieux, retors, subtil et un peu poltron, le paysan italien est pris sur nature et peint à merveille; Manzoni, dont l'esprit, quoi qu'il fasse, est tourné à l'épigramme, et qui pis est à la satire, s'est mis là à son aise, et il raille en liberté.

Il m'a semblé seulement, mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion de mon inexpérience d'étranger, il m'a semblé que sa prose, si sobre, si chaste qu'elle soit, avait dans l'allure quelque chose d'irrésolu, et pour ma part je préfère son vers; je le trouve plus net, plus concis, plus plein. Son roman, tel qu'il est, n'en est pas moins une excellente étude de langue. Les idiotismes lombards se

bornent à quelques mots, à quelques locutions populaires introduites par lui de la langue parlée dans la langue écrite, et quant aux gallicismes que les puristes lui reprochent, il ne nous appartient pas à nous autres Français de lui en faire un crime. C'est une querelle à vider entre lui et les fougueux champions de la vénérable Crusca.

Une chose peu sensible, sinon perdue pour les étrangers, ce sont les allusions politiques dont le livre est plein, et qui n'ont pas peu contribué à son succès en Italie. Manzoni a peint la domination espagnole à Milan; mais où l'auteur met espagnol, le lecteur met de lui-même autrichien, et l'ouvrage s'élève par-là à un intérêt tout actuel. C'est ainsi que sa critique ou plutôt sa parodie de l'ordre judiciaire s'applique aussi bien aux sbires d'aujourd'hui qu'aux sbires du XVIIe siècle, époque où l'action se passe. Que l'auteur l'ait ou non entendu ainsi, ce n'en sont pas moins là autant d'élémens d'un succès national.

Cet élément national se retrouve dans tout un côté des tragédies dont je n'ai point encore parlé, dans les chœurs. Ce n'est pas le lieu de traiter ici *ex professo* la théorie du chœur dans la tragédie moderne; cette question m'entraînerait trop loin. Je prends donc les chœurs de Manzoni tels quels, c'est-à-dire comme de belles poésies lyriques.

Chacun d'eux en effet est une ode, et je crois qu'ils ont contribué plus que tout le reste, surtout en Italie, au succès de l'*Adelchi* et du *Carmagnola*. C'est que l'ode et non le drame est le véritable genre de Manzoni, l'ode est son triomphe. C'est une nature lyrique, et il en convient lui-même à la fin de la préface du *Carmagnola*, lyrique par le fond et plus encore par la forme. La strophe, qui pour d'autres est une entrave, est une aide pour lui. Elle soutient sa pensée, et sa pensée s'y moule, s'y cristallise. La rigueur d'une forme imposée lui est si peu incommode, lui paraît si naturelle, que la liberté du vers blanc semble l'embarrasser; la rime pour lui est vraiment une muse.

Carmagnola n'a qu'un seul chœur; *Adelchi* en a deux. Le dernier, celui des vierges de Saint-Sauveur, sur la mort d'Ermengade, est un modèle de grace naïve et de pure mélancolie. L'autre, plus mâle et singulièrement harmonieux, est empreint aussi de mélan-

colie, mais d'une mélancolie toute politique. La bataille est finie, Charlemagne est vainqueur, Didier fugitif. C'est alors que le chœur découragé vient déplorer avec une profonde amertume les illusions évanouies du peuple. Avant et pendant la lutte, le peuple se berce de magnifiques espérances,

Sogna la fine del duro servir.

Après la victoire, il reste enchaîné au milieu des ruines et retourne en pleurant

Ai solchi bagnati d'un servo sudor.

Ligués contre lui, vainqueurs et vaincus ont pactisé; les forts se partagent entr'eux les troupeaux, les esclaves, et fraternisent dans le sang sur le champ de bataille où dort

Un volgo disperso che nome non ha.

Cela est beau comme les belles choses de notre Béranger.

Dans ce dernier chœur, les allusions à l'Italie sont diaphanes; elles le sont bien davantage dans le chœur de *Carmagnola*, le plus beau, le plus patriote, le plus antique des trois : c'est une lamentation sur les guerres civiles, car ce sont deux peuples italiens qui vont en venir aux mains; le poète rappelle les combattans aux sentimens éteints de la fraternité citoyenne; puis, s'élevant tout d'un coup à la fraternité humaine, il lance l'anathème sur qui rompt le pacte sacré de l'humanité :

Siam fratelli; siam stretti ad un patto :
Maladetto colui che l'infrange
Che s'innalza sul fiacco che piange,
Che contrista uno spirto immortal!

Ce mouvement est grand, simple, religieux, social, et le vers qui le termine est sans nul doute le plus beau de l'Italie contemporaine.

Je suis donc arrivé au point désiré de mon voyage intellectuel où je n'ai plus qu'à louer, du moins quant à la forme; car pour l'inspiration philosophique, j'ai plus d'une objection à proposer au

poète. J'y mettrai toute la mesure possible, car il s'agit de choses intimes, de croyances sincères, et je ne voudrais pas tomber sous l'anathème en contristant un esprit immortel.

Indépendamment des chœurs, l'œuvre lyrique de Manzoni se compose de cinq hymnes sacrées et de l'ode à Napoléon. Les hymnes parurent en 1810 et eurent peu de succès, le *Cinq Mai* est de 1822 ou 23 et en eut beaucoup. Cette petite armée d'élite est un chef-d'œuvre de discipline; je dis discipline, car jamais la langue ne fut mieux disciplinée, jamais elle n'obéit plus exactement à la pensée, ni ne marcha plus d'accord avec elle. Pas de luxe inutile, pas une image fausse, point d'épithètes forcées; rien de heurté, rien d'obscur; tout au contraire est diaphane, limpide, et c'est là surtout qu'on peut dire que le vers est la cristallisation de la pensée.

Ce large et sincère hommage rendu sans arrière-pensée à la forme rhythmique du poète, il reste à apprécier l'emploi qu'il a fait d'un si bel instrument et à analyser les sources où il a puisé. Il ne s'agit que des hymnes, car pour l'ode à Napoléon, c'est une œuvre à part, écrite sous une inspiration actuelle, et que je déclarerais parfaite dans le genre, n'était le trop grand développement donné à l'inexactitude historique de la conversion finale. C'est aussi faire mourir l'empereur par trop en saint Louis. Lamartine a mieux fait de se retrancher dans le doute; sans y rien perdre en poésie, son ode y a gagné en vérité.

Les hymnes de Manzoni sont rigoureusement catholiques et irréprochables sous le point de vue de l'orthodoxie. Ce peut être un mérite aux yeux de l'église, aux yeux de la critique ce peut n'en être pas un.

Aux jours de décadence de la mythologie grecque, un poète vint qui se mit à chanter dans les temples déserts des hymnes en l'honneur des dieux expirans de l'Olympe. Il chantait Cérès, il chantait Apollon, s'efforçant de rajeunir par l'art toutes ces divines caducités; ce poète était Callimaque : or, Manzoni me semble être justement le Callimaque du catholicisme.

Comme le poète d'Alexandrie, le poète lombard puise à des sources taries et froides. La poésie s'est dès long-temps retirée de ces vieux mythes percés à jour par la philosophie. Les symboles

sont pénétrés, il ne s'agit plus maintenant de les paraphraser, il faut en créer d'autres. Ce que les antiques avaient pour nos pères de mystérieux et de sacré est pour nous aujourd'hui vulgaire. Ce qui était de la religion est devenu de l'histoire. Le voile de Saïs est déchiré, le peuple a vu l'idole face à face, il l'a touchée, il la juge; il faut sur l'autel un nouvel emblème. C'est à la science à fournir à l'art la matière première, l'art taillera la statue et l'idéalisera. De l'alliance inévitable et prochaine de ces deux puissances trop long-temps rivales naîtra la religion de l'avenir.

Mais telle n'est pas la pensée de Manzoni, il est si invinciblement lié à la vieille forme catholique, qu'il la considère comme la forme finale et définitive de l'humanité; toute son œuvre poétique le prouve, et l'on a vu que l'idée fondamentale de son roman est la réhabilitation du prêtre. Il croirait perdre son ame en donnant son coup de ciseau à la statue ébauchée des temples futurs; les temples passés et leurs simulacres lui suffisent; il ne s'aperçoit pas qu'en croyant s'agenouiller devant la vie il s'agenouille devant la mort. La seule idée de réformer l'église lui semble un de ces blasphêmes contre le Saint-Esprit qui ne se pardonnaient pas. « Toute idée de réforme dans la foi, dit-il, est chose impossible et impie. »

Cette phrase est tirée de son *Traité de la morale catholique*, ouvrage qu'il écrivit en réponse aux vues de Sismondi sur l'église et le clergé, et dans lequel il s'attache à démontrer l'infaillible et inamovible sainteté de la morale catholique. Mon projet n'est pas d'accompagner les deux champions dans l'arène; ni l'un ni l'autre ne me semblent aller au fond des choses; c'est une simple escarmouche entre un catholique et un protestant. Les bases ne sont pas discutées, la question de révélation pas même posée, et je dirai plus, les textes une fois admis de part et d'autre, comme code éternel, infaillible et divinement révélé, je trouve que le catholique a raison en droit, et le protestant me semble vaincu.

Du reste, l'historien des républiques italiennes a le tort d'être trop calviniste dans le passé. Il a, je crois, méconnu la mission civilisatrice du catholicisme, et par amour de la liberté il a trop violemment réagi contre l'unité religieuse du Vatican. Bien entendu qu'il s'agit ici du moyen-âge, car aujourd'hui nulle réaction contre la théocratie romaine ne saurait être trop forte. Mais je le répète,

sa querelle avec Manzoni est secondaire. Tous deux combattent sur un terrain borné. Je n'ai cité *la Morale catholique*, ouvrage ingénieux, mais peu concluant, que pour justifier ce que je disais en commençant, que Manzoni a fait acte de théologie.

Flétrir du nom d'impie toute tentative de réforme dans le domaine de la foi, c'est nier positivement le progrès, c'est prétendre par conséquent pétrifier l'esprit humain dans une forme usée et nécessairement transitoire. L'école catholique de France est plus avancée, car elle, du moins, admet le dogme du progrès; il est vrai qu'elle conserve le dogme de l'infaillibilité papale, ce qui implique, ce me semble, contradiction, car les deux dogmes s'excluent réciproquement et se détruisent l'un l'autre. Ainsi donc, si Manzoni est moins avancé, il est plus logique et plus conséquent; j'aime mieux cela; sa position est plus franche, et partant plus facile à assiéger dans les règles. Les autres vous échappent toujours par quelque concession; ils combattent comme les Parthes, en fuyant. L'anarchie est grande dans ce camp-là.

Le malheur de Manzoni est d'être un homme de transition, et, cette position étant donnée, d'avoir tourné les yeux vers le passé plus que vers l'avenir; de ce côté-là pourtant il y a des sujets de contemplation; et si beaucoup d'étoiles s'éteignent, il en pointe déjà quelques-unes. Manzoni est tombé en cela dans la contradiction de nos romantiques de la restauration, qui, en brisant les vieux moules, ont bien fait marcher la forme, mais rétrograder l'esprit.

Son erreur fondamentale, surtout comme artiste, et le reproche s'adresse aussi aux autres, est d'avoir cru qu'il y avait de la poésie dans ce qui n'a pas même de vie. Au lieu d'ouvrir des horizons, il a borné le sien aux plus étroites dimensions, et s'est retranché, si je l'ose dire, dans un petit coin de l'humanité.

De là vient que ses types manquent de grandeur, ses conceptions d'intérêt. De là vient encore sa théorie des passions, théorie erronée et par trop puritaine (1). Il pousse le rigorisme jusqu'à

(1) Il paraît que son puritanisme n'a fait qu'augmenter et qu'il l'a poussé à ses dernières limites. Voici ce qu'on lit dans la relation d'une visite récemment faite au poète milanais, par un professeur allemand, M. Charles de Wite : « Manzoni, c'est M. Wite qui parle dans un journal de Leipsick, Manzoni avait préparé une ré-

s'interdire et à condamner comme immoraux les grands dévelop-pemens passionnés; c'est ainsi par exemple que dans *Carmagnola* l'élément de la vengeance, cet élément si dramatique, si naturel, si légitime ici dans l'ame ulcérée du condottier qu'on assassine, est oublié, ou, ce qui est pis, réduit à quelques vers. Or c'est là méconnaître une vérité de fait, à savoir que les grandes passions régénèrent et jettent l'ame dans l'infini; au lieu de cela, le poète a dû recourir à des formes usées, qui ont perdu l'auguste privilége d'en éveiller en nous le sentiment. Je n'en veux pas d'autre preuve que la fin de l'ode à Napoléon ou la fin du drame de *Carmagnola*, car elles sont identiques; la mort de l'empereur du XIX[e] siècle est calquée trait pour trait sur celle du condottier du XV[e], et ce n'est pas là la seule identité entre l'ode et la tragédie.

Manzoni, je me plais à le répéter, est une nature élevée; il y a en lui le respect de l'esprit, l'amour du beau, nobles dons qui vont s'altérant tous les jours dans les saturnales de la matière et du laid. Quoiqu'imitateur, il a su se conquérir une originalité en faisant subir au romantisme une transformation que je ne saurais mieux comparer qu'à celle que les artistes italiens du moyen-âge firent subir à l'architecture du nord. C'est quelque chose de plus aéré, de plus limpide, de plus brillant. Goethe, c'est la cathédrale de Cologne; Manzoni, la cathédrale d'Orvieto.

Mais en rendant hommage à ces qualités rares, on lui voudrait, surtout comme Italien, une préoccupation plus ardente et plus directe des choses de la terre; on le voudrait plus de son siècle, plus de son pays. Un des écueils du système chrétien est l'indifférence. Qu'importent les soins d'une si courte vie, quand on a le ciel pour apanage, l'éternité pour lendemain? Et pendant que les yeux dans la nue, on crie: « Seigneur! Seigneur! » la force s'institue maîtresse du monde, la tyrannie s'invétère, les cachots se peuplent, les

ponse à Goethe, dans laquelle il condamne les romans et les drames historiques comme des avortons littéraires. Dans le cours de la conversation, il s'exprima avec beaucoup de force dans le même sens; il soutint que tout récit devait être une vérité ou une fiction, et il condamna la fiction comme immorale. » C'est ainsi que M[me] de Krudener, tombée dans les abimes du méthodisme, pleurait sur son roman de *Valérie* comme sur un irrémissible péché.

gibets se dressent, et violentée dans sa marche, contrariée dans son développement, l'espèce recule et se déprave.

On aimerait voir Manzoni plus activement pénétré de ces vérités pratiques, ému plus puissamment de ces catastrophes de tous les jours. On lui aurait souhaité moins de vieillesse, une inspiration plus jeune, des sympathies plus actuelles, plus immédiates, plus impérieuses : je ne parle ici que de l'écrivain, car pour l'homme privé je veux bien croire, et je crois que ses larmes coulent sur les victimes; mais on attendait peut-être du poète de la Lombardie des sympathies moins silencieuses, des larmes moins discrètes.

L'héroïsme civil ne se commande pas, mais une parole de consolation, un cri de pitié sur les martyrs, est-ce donc là un héroïsme si impossible? Le poète aussi n'est-il pas un prêtre? n'a-t-il pas, apôtre à la bouche d'or, une mission d'amour et de charité? Et puis n'y a-t-il pas des temps d'orage où la résignation peut cesser d'être une vertu, où la révolte est un devoir? Le catholicisme lui-même ne proscrivit pas toujours la rébellion. Arnaud la prêchait à Rome, Savonarola à Florence, Bussolari à Pavie, et tous les trois étaient catholiques, tous les trois étaient moines (1).

Je sens que je touche là à des cordes délicates, et que plus d'un timoré va crier à l'indiscrétion, et frapper d'anathème la main téméraire qui ose ainsi briser le sceau mystérieux de l'intimité. Mais je suis dans mon droit et j'y persiste. Le jour où un homme se dévoue à la publicité, il s'investit lui-même d'une magistrature dont chacun a le privilége de lui demander compte. La Providence ne départ pas les dons de l'intelligence et du cœur pour qu'on les gaspille ou qu'on les enfouisse, mais pour qu'on en use à sa gloire et à la gloire de l'humanité. Que les élus qui les reçoivent en fassent donc un usage saint, c'est-à-dire humain, car faire acte d'humanité, c'est faire acte de sainteté; et s'il arrivait qu'ils jetassent aux vents ces précieuses semences, qui ne se sent en soi le droit inné de s'ériger en juge et de crier à la profanation?

(1) On cite cependant de Manzoni un trait qui l'honore. A la restauration, l'empereur d'Autriche ordonna à tous les nobles lombards de s'inscrire je ne sais où dans un délai fixé, sous peine de perdre leurs titres. Le comte Alexandre Manzoni ne se présenta pas.

Certes le reproche de profanation ne saurait s'adresser à Manzoni. Jamais auteur ne fut moins profane, ne fut plus austère, plus pénétré de vénération pour les trésors de l'intelligence, de gratitude pour la main qui les dispense. Ce que j'entends seulement, c'est bien établir une fois pour toutes un droit que certains hommes sont enclins à contester.

C'est en vertu de ce droit que j'ai pu sans remords et dû même par devoir demander compte au poète de sa foi. Il est passé en proverbe, je le sais, qu'il est de mauvais goût de chicaner un homme sur ses croyances, et que le sanctuaire du cœur doit rester voilé. Il se peut que cela soit de mauvais goût, mais c'est d'un bon exemple, et si cela se pratiquait plus, il y aurait dans la société peut-être moins de mensonge et de lâcheté. Que de gens se réfugient dans le for intime de leurs convictions, comme ils disent, qui seraient bien honteux, si on les y forçait, d'être surpris dans le vide! Ce n'est pas le cas de Manzoni, et voilà pourquoi je le révère en le combattant. Il a des convictions, j'en ai d'autres : je conçois l'infini autrement qu'il ne le formule; mais s'il n'est pas mon homme en tout, il est mon homme en beaucoup de choses, et personne n'est plus digne de tous respects.

Où en serions-nous, bon Dieu ! s'il n'était pas permis de contrôler les croyances rivales, celles surtout qui se résolvent en actes; s'il n'était pas permis de porter le scalpel sur tous ces cadavres qu'on s'efforce de galvaniser, et de demander à ces mânes que l'on ressuscite ce qu'ils nous veulent avec leurs faces mornes, et ce que viennent faire au milieu des vivans tous ces transfuges de la mort? Bien des ruines sont entassées, mais on n'aura pas tant nivelé, tant labouré, tant semé, pour venir, après toutes ces sueurs, planter au milieu des décombres l'étendard poudreux du Vatican. Autant valait en rester à Boniface VIII ou à Grégoire VII.

Nous ignorons à quelles transformations nouvelles le vieux principe chrétien est réservé dans l'avenir; mais c'est notre conviction, intime, inébranlable, que la forme catholique est usée : elle a fait son temps; la vie s'est retirée de là, c'est une institution morte. Ces derniers cantiques, ces dernières faveurs, c'est le prêtre qui administre le viatique à l'agonisant.

Troublés, épouvantés d'une catastrophe qu'ils pressentent sans

l'oser accepter, les faibles se rejettent en arrière, et cherchant pour refuge et pour abri quelque lambeau du passé, chacun saisit son épave dans ce grand naufrage. Les uns gagnent tout d'un vol les sommets du Golgotha et embrassent en gémissant la croix muette du charpentier; les autres, et ceux-ci sont les plus faibles, s'arrêtent au Vatican et se cachent, tremblans, dans les plis de ta pourpre, ô vieillard caduc et solitaire, défaillant gardien des tabernacles abandonnés!

Les forts seuls tiennent bon dans cette laborieuse attente; seuls ils ne regimbent pas contre les aiguillons. Appuyés sur la tradition, éclairés par la science, ils veulent ce que Dieu veut, comme dit le poète, car ils savent que ce qui doit être sera, et le plus noble emploi de la liberté humaine est la soumission volontaire aux lois éternelles. Ils s'y soumettent donc et travaillent chacun sur sa ligne à en hâter l'accomplissement. La phalange est petite, mais ils agiront plus d'ensemble. Les yeux sur l'avenir, ils montent l'âpre sentier, sentier si rude et si plein d'épines, qu'il y a quelque gloire à ne pas rompre. Et si la défection les contriste et les décime, si l'insulte et la calomnie montent vers eux du sein des boues qu'ils dédaignent, ils prennent en pitié les transfuges, en mépris les outrages, et ils se fortifient par la contemplation du juste et du beau. Religieux apôtres de la démocratie, ils savent en qui ils espèrent et peuvent rendre compte de leur foi; ils combattent le bon combat, ils le combattront jusqu'au bout, car il est écrit que ceux qui persévèreront jusqu'à la fin seront sauvés.

CHARLES DIDIER.

UN

SPECTACLE

DANS UN FAUTEUIL,

DE M. ALFRED DE MUSSSET.

A mesure que les essais tentés par l'art romantique, pour recomposer et enflammer la langue à une fonte nouvelle, ont été accueillis par les intelligences souveraines, et généralement accrédités, la critique, qui s'était d'abord débattue avec l'art dans le cercle de la grammaire, s'est tournée, comme lui, vers les qualités plus essentielles de la poésie. Après avoir posé la question de la versification, de la forme, du style, elle a demandé compte aux novateurs de leur pensée, de leur ame, de leur invention. Il faut même rendre cette justice à l'art romantique qu'il ne voulut jamais borner sa révolution aux réformes préliminaires de la langue, qu'il résolut de tout temps de joindre les innovations intérieures au renouvellement des surfaces, et qu'ayant à peine refait l'œuvre de Ronsard, il se promit de surpasser la gloire de Corneille. C'était peut-être avoir une ambition trop haute. Et les faiseurs de belles et grandes odes, qui ont tout à coup dilaté leur inspiration dans les vastes enceintes de nos théâtres, s'indignent de n'y avoir pas trouvé les acclamations qu'ils s'étaient prophétisées.

Voici pourtant que les miracles du peuple ont si vite mûri le siècle, qu'il ne peut désormais plus s'arrêter à admirer uniquement les curiosités extérieures de la création, ni les stalactites brillantes, ni les masses des sombres forêts, ni les mille échos des vents, des eaux et des tempêtes; il demande les tableaux mobiles de l'humanité, les luttes et les enseignemens de la vie, les regrets, les douleurs et les espérances; il veut du roman et du drame; il cherche le sens de la réalité; il s'informe auprès des poètes, ces chastes rêveurs, quelle issue ils ont aperçue à nos souffrances et à nos joies, et si les anges qui les visitent ne leur ont pas parlé de ce qui sera demain. Le siècle s'inquiète de l'avenir, et des modifications que l'homme subira encore pour s'approcher de l'infini, et des formes où le présent se purifiera pour atteindre Dieu.

L'invention est donc bien véritablement aujourd'hui la nécessité urgente de toute poésie. Ce n'est plus assez de ces vagues tristesses harmonieuses que les ruines tombées inspiraient à de solitaires amans du passé. Le sentiment actuel ne peut non plus se servir à lui-même d'enveloppe et de prétexte unique. Non-seulement nous appelons tous le parfum et la mélodie de la réalité; mais nous en désirons voir l'imitation, les sentiers âpres et prolongés, les angles coupés au flanc des côteaux. Nous ne nous contenterions plus de deviner les hommes aux empreintes que leurs pieds laissent sur le chemin; nous les voulons voir drapés et parlant ensemble. La prophétie même étouffe dans la strophe; elle veut se noyer au milieu de la multitude pour en sortir plus forte et plus tonnante. Le genre lyrique me semble insuffisant : Béranger, Lamartine et Victor Hugo lui doivent leur renommée, parce qu'ils l'ont trempé dans des genres plus vivans, et fécondé par les merveilles de l'Invention, cette fée particulière de l'art moderne.

L'Invention, ce n'est pas une combinaison d'images ou d'événemens; c'est plus que cela : c'est le désir d'un idéal; c'est le pressentiment d'un but. L'Invention s'exerce au-dessus de la réalité; elle est distincte de l'Imagination qui lui prête les couleurs cueillies sur la robe de l'univers. L'Invention est une faculté innée et spéculative, qui trouve en elle-même sa vie et sa direction. L'Imagination n'est qu'une servante qui la pare de joyaux empruntés au monde extérieur. Mais l'Invention, c'est une puissance altière et indépendante, qui se perd dans les plus hautes régions de l'humanité, et les plus voisines du ciel; c'est une aspiration incessante qui détache l'esprit du passé, qui le pousse en des voies actives et sublimes, qui imite et surpasse dans l'ordre intellectuel le mouvement imprimé à la création vers l'avenir. L'Invention dérobe à l'infini les lois de l'univers pour en accélérer sur un point l'énergie et les résultats. L'In-

vention, c'est une passion. Si c'était une formule, elle changerait trop rapidement les choses et les hommes.

Cette faculté ardente, qui aide tous les hommes à vivre et à se mouvoir, est rarement accordée à un individu avec une intensité supérieure. Lorsqu'elle dépasse certaines limites communes, elle devient du génie. Lorsqu'elle s'applique au sentiment douloureux ou triomphant des destinées humaines, on l'appelle l'Inspiration.

La haute Inspiration inventive est, comme j'ai dit, un don peu prodigué. Elle marque certaines époques, bouleversées ou assises, qui ont fait éprouver un notable changement aux conditions intimes de la vie. Elle ne vient à quelques élus que chez les peuples qui accomplissent un progrès social. Ce progrès peut être révolutionnaire, comme aujourd'hui, ou latent comme au XVIIe et au XVIIIe siècles. L'état moral était aussi renouvelé sous Louis XIV, que l'état intellectuel le fut ensuite à l'insu de Louis XV, et, après, l'état politique, malgré la restauration et sa sœur cadette. Eh bien! Corneille sentit le mâle génie de la société française, pendant que Richelieu cherchait à le préciser. Racine chanta la galanterie au moment où elle s'épurait pour se corrompre encore. Molière eut une chaire de moralité rationaliste qui succédait à la vertu du vieux Corneille et faisait attendre la philosophie agressive de Voltaire. L'Invention assurément n'a pas manqué à ces époques et à ces hommes. Le *Cid*, *Cinna*, *Nicomède*, ont assez de souffle, n'est-ce pas? dans leur vaillance et dans leur diplomatie. On a savamment relevé le voile de *Bérénice*. Le *Misanthrope* et *Tartufe* ont apparemment une originalité propre. Et *Mahomet*, c'est, je pense, une création.

D'où nous viendra donc l'exemplaire de notre génération et de notre foi? Qui nous donnera en spectacle à nous-mêmes? Qui découvrira nos faiblesses et les gourmandera? Qui aiguillonnera notre ferveur allanguie et nos débiles résolutions? Car enfin il faut qu'il y ait au fond de quelque conscience quelque grand nom qui, une fois ébruité, retentira dans tous les cœurs, comme un écho familier; il faut que quelque part se cache ce type contemporain, dont la première apparition semblera à tous un souvenir et sera aussi une espérance; il faut que notre temps jette son ombre sur la poésie, et dépose dans une ame le calque immortel de ses grandeurs; il faut que les désirs de notre époque soient représentés par quelque création, où tous les yeux soient invinciblement fixés, où tous les esprits s'agrandissent, où tous les cœurs s'énorgueillissent, où tous les hommes viennent à une communion d'amour et de force. Là seulement, dans cette actualité puissante, est la poésie; elle ne s'échappe et ne s'entrouvre vers l'infini, elle n'a des élans et des abîmes, qu'à la condition de s'appuyer

sur une terre réelle et présente. Elle n'est divine que si elle est d'abord humaine; et ses soudaines transfigurations ne nous ravissent que parce que, avant de la voir rayonner dans le nuage, nous touchions sur la montagne son manteau pareil au nôtre.

Le roman a conquis, depuis la révolution dernière, une célébrité devant laquelle les réputations nouvelles et présomptueuses se sont effacées. La réalité entière semble désormais être tombée en la possession de ce tout-puissant génie, et se prêter, sous son commandement, aux fantaisies les plus passionnées et aux rêves les plus brûlans. Ce beau talent d'invention tout à coup révélé et monté au suprême degré de l'estime publique a fait pâlir le faux soleil, déjà couchant, de l'art égoïste, et a magnifiquement rouvert une ère de poésie complète et vraie.

Avant, nos grammairiens n'avaient hasardé que des inventions indécises, sur lesquelles ils déployaient l'étoffe riche et diversement brodée de leur langue, mais où l'apparence faisait trop oublier le sens, où le système gênait trop l'inspiration, où la manière étouffait trop le caractère. Pourtant au milieu d'eux, et quasi à leur école, se trouvait un jeune homme, dont le profil paraissait dérobé à une muse grecque, et qui avait la réputation de tailler à sa pensée des vêtemens copiés et variés à l'infini. Ce don souple du pastiche, loin de trahir l'insuffisance, accusait au contraire un foyer intérieur de poésie élevée et libre, qui se possédait déjà et se versait volontairement dans toutes les formes. Aussi, quand parurent les *Contes d'Espagne et d'Italie*, la critique, qui n'avait pas encore nettement proclamé la victoire romantique, ne se laissa point distraire, par les scandaleuses nouveautés de la forme, des perspectives de poésie réelle qu'elle y entrevoyait. Et il est singulier au moins que cette jeune renommée, qui ne sembla d'abord admise que pour l'insurmontable exagération de ses insultes, soit restée presque la seule inattaquée de toutes les gloires de ce temps-là.

C'est que, à travers ses allures dégagées et folles, à travers sa flânerie dédaigneuse et abandonnée; sous le sans-façon de son élégance, sous les emportemens de sa jeunesse; au milieu de l'embarras cherché à plaisir de ses hémistiches enjambés, comme dans les linéamens droits et purs qui arrêtent çà et là son dessin et enferment ses caprices; lorsqu'il imite Mathurin Regnier, lorsqu'il se souvient de Shakspeare, lorsqu'il ressemble à Byron, lorsqu'il prend le feutre empanaché et la cape de la Fronde, lorsqu'il se met de blanches ailes pour aller au ciel, lorsqu'il se brunit la face pour blasphémer solitairement; s'il déraisonne, s'il aime, s'il se perd, s'il avive ses douleurs, s'il les oublie, s'il les épure; fan-

tasque et tendre, ravi et brusque, voluptueux et blasé, toujours et partout, M. Alfred de Musset laisse à découvert dans ces diversités une source vraie et naturellement concentrique d'inspiration. Cette source a des sinuosités égarées; elle se brise quelquefois avec un grand bruit, et quelquefois elle se cache et s'atténue sous les herbes; elle aime souvent les roches escarpées et sublimes, elle aime aussi les bergeries plus facilement fréquentées; mais le flot qu'elle traîne ou qu'elle précipite est toujours teint d'une même couleur, qui semble un beau reflet de l'azur céleste.

Le type présenté par M. Alfred de Musset est un type descendu aujourd'hui dans bien des méditations, peu manifesté cependant, un type de jeunesse brillante et audacieuse qui s'éparpille sans craindre de se perdre, qui s'élève et s'irrite sans redouter les chutes et les excès; c'est un type ambitieux, si l'on veut, cherchant à vivre de tout ensemble, ne ménageant ni ses forces, ni les choses, usant de lui-même généreusement et sans bride, duelliste envers le reste des ouvrages de Dieu, parce qu'il sent Dieu dans son propre sein; c'est un type de liberté téméraire. Mais M. de Musset donne à cette fougue un mouvement particulier; il lui laisse toute son imprudence, et, ne lui ayant pas d'abord assigné nettement un but, il la brise parfois en des mélancolies où elle noircit quelque peu ses pieds d'ivoire, mais d'où elle sort alerte et entière néanmoins. Cette impéritie, qui accroît peut-être le charme de ses hardiesses, tient du reste à une désinvolture insouciante et fashionable qui sert, si je puis ainsi dire, de costume à la pensée du poète. Forte jeunesse fatiguée de ses loisirs, aspiration à la beauté pure, purification des beautés tachées, décision de l'action, doute et étendue de la pensée, élégance des caprices les plus hasardés, Satan défié et moqué par une ame neuve, voilà les qualités et les inclinations que le talent de M. Alfred de Musset avait servies jusqu'à ce jour. Tout cela a été trop habilement et finement montré à propos de la première livraison du *Spectacle dans un fauteuil*, pour qu'on doive y insister davantage.

Nous aimons franchement cette verve entreprenante, peu émue pour les ruines qu'elle fait, et courant toujours au dénouement de toutes les aventures et de tous les secrets, parce que nous y voyons la personnification naïve de l'activité juvénile qui fait hennir le siècle. Nous voudrions même l'aiguillonner encore et la heurter plus directement contre les barrières où l'on nous tient parqués, bien sûrs que sa corne serait efficacement tournée à cette œuvre d'émancipation.

Dès le commencement, M. de Musset a prodigué assez d'ironie et de passion pour faire voir qu'il a le mépris de bien des choses et le désir du

changement. Les écarts familiers à sa muse, les soudaines fuites vers l'infini qui l'arrachent au présent, la poétique habitude de ne se poser sur la réalité qu'autant qu'il faut pour prendre vol et s'en aller planer dans l'espace, montrent assez l'impatience qu'éprouve le poète de se trouver pris dans le monde actuel. Il cherche des horizons plus larges et plus éthérés. La confiance qu'il a en ses pressentimens du mieux est si grande, qu'avant de s'élancer vers sa chimère, il insulte la mesquinerie présente, la baffoue et la déchire. Il ne songe nullement à y revenir prendre pied. Car s'il ne rencontre pas les mondes qu'il a souhaités, il les créera; il s'abritera dans ses inventions, ainsi que dans une réalité nouvelle; il vivra dans ses rêveries aussi bien que nous dans nos villes.

Mais, de plus en plus, son génie, sans rien perdre de son impétuosité première, secoue l'élégante étourderie qui nous avait charmés d'abord. Il étend son ambition à des rivages qu'il avait négligés; il pousse son enthousiasme en dehors des circonscriptions aristocratiques, où d'autres se sont bornés; il embrasse des pensées encore inexplorées par lui; il veut avoir son essor libre sur toute la création et l'a déjà essayé vers les zônes extrêmes. C'est lui qui a écrit: « Depuis quand l'humanité ne marche-t-elle plus au combat, comme Tyrtée, son glaive d'une main et sa lyre de l'autre! » C'est lui qui a chanté l'amour infini de don Juan et les mâles épreuves de Franck.

Les comédies en prose de M. de Musset n'ont pas seulement une originalité de grace piquante et légère. Toutes brèves et délicates, elles vous font parcourir cependant une série longue et profonde d'impressions; elles vous emportent au-dessus de tous les abîmes et de toutes les majestés de la terre à une hauteur si soutenue, qu'elles vous font venir rapidement et à la fois les sensations multipliées de ce vaste spectacle; elles choisissent si bien le point de vue pour vous montrer les joies et les douleurs de l'ame humaine, que le plus petit mouvement suffit pour remplacer ou agrandir les perspectives. Ces fantaisies dramatiques, animées vivement par une mince bouffée du souffle de l'artiste, mais animées si véritablement qu'elles paraissent remuer et s'achever d'elles-mêmes, sans que l'artifice du poète ait besoin de les secourir après le premier enfantement; ces idéales apparitions qui n'ont que les semblans les plus choisis de la vie; ces charmans atômes flottant ainsi que de grands mondes vers de sévères destinées et dans une harmonie complète, ont plus de portée et de force que tous les énormes drames taillés dans le chantier actuel. Et puis c'est une faculté d'invention particulièrement féconde en espérances, que celle qui donne une suite si raisonnable à des évocations si ténues et si fines. Il y a une

puissance rare dans cette indépendance de toute date, de tout costume, de toute chaîne historique. Il faut avoir à un degré très éminent la possibilité d'idéaliser son époque, pour se soucier aussi peu de toutes les époques accomplies. Il faut avoir fortement noué sa poésie aux fibres de son cœur, pour la laisser impunément vaguer en des espaces si illimités et si lointains.

Ce sont toutes questions vivantes que celles-ci. Les caprices les plus enjoués de M. Alfred de Musset ont une trame sérieuse. — *André del Sarto* est mort de la peste. Qu'importe la chronique au poète? André del Sarto, c'est un idéal d'artiste. Eh bien! l'artiste a besoin d'une muse réelle, pour s'inspirer d'elle et tirer de son sein les visions que son génie éternise. André a besoin de sa Lucretia del Fede, pour laquelle il a quitté la France et méprisé les largesses de François Ier. Mais la pureté de cette muse est flétrie; elle a été profanée par les élèves de l'artiste. André n'a plus foi en sa muse secrète. Il porte un toast empoisonné *à la mort des arts en Italie!* Il meurt.

Fantasio a une mélancolie tendre. Il la déploie au premier acte avec une ravissante naïveté; au second, il la fait glisser derrière une petite intrigue d'amour si discrètement, qu'on ne peut rencontrer nulle part une impression plus chaste. Cette fois le poète, pauvre bourgeois attristé, avait distrait sa paresse aux pieds d'une princesse. Tout-à-l'heure il s'appellera Perdican, il sera fils de noble maison; il voudra, au sortir du collège, séduire sa cousine et vaincre les obstacles de son spiritualisme en éveillant sa jalousie. Perdican donne un baiser à Rosette, simple fille, dans un champ, devant une petite maison. Rosette meurt pour s'être trompée. *On ne badine pas avec l'amour.*

Aux Noces de Laurette, Razetta, patricien ennuyé, passe, en une nuit, d'un désespoir facile à une gaieté plus facile encore. Le poète aime ces résolutions promptes, opposées, qui révèlent un esprit abondant et un cœur hardi. *Les Caprices de Marianne*, la plus spirituelle peut-être de toutes ces comédies, montrent aussi la soudaineté des passions, avec un inimitable mélange de fine coquetterie et de sentimentalité rêveuse.

Les comédies de M. de Musset semblent bien avoir emprunté à Shakspeare leur luxe féerique et leur jeu tout intellectualisé. Certainement c'est à l'école de ce maître qu'elles ont pris leur manière leste, moqueuse, brillante, leur allure de femme nerveuse, mobile et impressionnable, leur course fantasque qui froisse et brusque la réalité en la traversant. Mais ces études et ces ressouvenirs d'une forme merveilleuse enveloppent toujours une inspiration originale. Tous les noms d'André, de Fantasio, de Perdican, de Razetta, du prince d'Eysenach, de Cœlio, d'Octave,

sont donnés à des idéalités nouvelles. Chacun de ces caractères a une physionomie fraîchement et subitement peinte, une idiosyncrasie parfaite et contemporaine. Même à les considérer ensemble et de près, on reconnaît, sous leurs diversités tranchées, une similitude et une solidarité réelles. Frères d'une même famille poétique, ils portent à divers âges, sous l'éclair de lumières diverses, le même signe de jeunesse et d'amour; ils ont une vigueur intérieure qui se promet de triompher de leur ennui; ils ont une foi bonne et latente. Si le scepticisme a tracé quelques rides sur leurs joues vermeilles, il leur a donné aussi une force prématurée qui désormais surmontera les périls qu'elle connaît.

Lorenzaccio, le dernier né de cette belle race, a plus d'ardeur encore que ses frères, plus de décision, une puissance plus arrêtée et plus positive.

« Ma jeunesse, dit Lorenzo, a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine, et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colysée antique, je ne sais pourquoi je me levai, je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de la patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, je ne m'occupais alors que des arts et des sciences; il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux. »

Ce qui fait vraiment les poètes, c'est une manière intime, concentrique, unitaire, de sentir les faits humains et les œuvres de la création. Cette unité de sentiment peut revêtir diverses formes; ce centre de sensibilité peut aboutir à plusieurs issues: mais enfin sous les différentes manifestations qu'elle emprunte, la même poésie circule. La même ame anime différens corps. Et l'apparente variation qui se fait remarquer dans des œuvres successives, vient de la différence des choses auxquelles se mêle le même type inaltérable. Dans la poésie dramatique, ce sentiment dominateur se produit par l'habitude de certains caractères dont l'unité s'élabore et s'étend à mesure que le talent s'accroît. On peut ainsi juger un poète sûrement d'après les indications générales de sa création la plus familière. Essayé à cette règle, le génie de M. de Musset paraît tout à coup dans la plénitude de sa force et de ses espérances. Non-seulement il a un type à lui que nous avons montré; mais encore il n'a cessé de l'exalter et de l'idealiser. Lorenzo, ce Brutus moderne, est une grande création, plus grande évidemment en elle-même que le type de Byron, qui pourtant s'élève si haut, que toutes les lassitudes étalées au milieu de nous par le génie du siècle avaient paru jusqu'à ce jour refléter son ombre sublime. Les douleurs de la poésie byronienne s'étaient arrêtées à un lyrisme éperdu

et solitaire, comme dans *Manfred*, ou bien elles s'étaient emportées au crime et au brigandage, comme dans *Lara* et *le Corsaire*. Voici que la douleur enfante le dévouement. Lorenzo, caractère fondamentalement nouveau, cherche dans ses plaies et malgré sa débauche la rédemption de sa patrie.

Mais à considérer dans ce beau drame, autour de cette mélancolique figure, les physionomies diversement groupées et l'action elle-même, on y trouve immensément encore de grandeur, de force, de souplesse et d'élévation.

Lorenzo, venu aux derniers efforts de la république de Florence, issu des Médicis, voyant sa patrie opprimée par l'un d'eux au profit de l'Allemagne, se voue au libertinage comme Junius s'était voué à la folie. Il s'environne de honte pour cacher sa vertueuse pensée de sacrifice. Son cousin Alexandre ne peut rien soupçonner, ni redouter de ce mignon amaigri, que la proposition d'un cartel fait défaillir, qui a tant flétri d'honneurs dans la ville, qui lui a tant vanté et livré de vierges. Aussi, Alexandre court sans crainte à la débauche et s'en repaît au milieu de son aristocratie gâtée. Il rencontre un jour une femme, la marquise de Cibo (une pure et belle invention), qui, *tiède encore des larmes républicaines* répandues sur la servitude de Florence, accepte la cour du tyran pour le dissuader du despotisme. Alexandre se soucie peu de cet amour démocratique. Ce sera donc la vengeance qui fera l'œuvre. Mais les Strozzi, ces nobles restés fidèles à la vieille liberté, et fermes, n'ont pas le courage et la promptitude nécessaires à l'action. Philippe Strozzi, le chef de cette famille sévère, blanche et grande tête, n'a servi l'égalité que par le culte de sa pensée. C'est à lui que Lorenzo se révèle un jour. L'intègre vieillard est dépassé par l'idée d'un dévouement si péniblement préparé. Cette scène a des effets tout-puissans, et des recherches si avancées du cœur humain, qu'on partage vraiment la stupeur de Philippe. — Lorenzo, le libertin flétri par les quolibets et les mépris du peuple, attire Alexandre à une dernière infamie : au lieu de lui livrer sa tante, dans le palais de sa mère, il le tue. Mais il a eu beau avertir dès la veille les partisans de la liberté. Ces marchands se laissent escamoter la république, à peu près aussi imprudemment qu'on l'a fait en ces temps derniers. Le cinquième acte a des réminiscences comiques dont les tragédies précédentes augmentent l'ironie et aiguisent cruellement la pointe. Ce drame, c'est Florence tout entière en 1536; c'est la république complète avec ses maîtres et son peuple, avec ses bourgeois anoblis, avec ses boutiquiers bavards, avec ses étudians curieux, avec ses muguets débauchés, avec ses filles aisément séduites et ses vertus plus sûres et suaves, avec l'affront de sa

garnison allemande, avec la trahison de ses cardinaux vendus au pape, vendus à Charles-Quint; avec l'aveuglement de ses patriotes vendus à François Ier, avec sa vénalité parfaite, et quelque peu encore de son antique raideur. Ce drame, c'est tout un pays, tout une époque; c'est l'Europe et le XVIe siècle, vus du palais des Médicis.

Il est admirable qu'on ait pu mêler tant de vérité historique à tant de sens et d'intimité, et mettre cette variété à une unité si forte. Nous oserons désormais citer un drame aux détracteurs de nos jeunes espérances.

Sans effacer la trempe particulière et innée de son talent, M. Alfred de Musset est ainsi arrivé sur la frontière de la démocratie. Il est devenu la satire à la fois et la trompette des vœux du peuple. Si plein de jeunesse et de feu, il ne pouvait marcher long-temps dans sa voie ardente sans toucher au cœur même de la réalité contemporaine, et sans connaître les désirs plébéiens qui nous enflamment. Toutes les tendresses se tiennent. L'amour a mis ce poète des folles ivresses aux pieds de la muse des sympathies plus grandes et des ferventes aspirations; il a ouvert à sa fantaisie élégante l'intelligence des passions publiques. Ah! sans doute, dans cette rencontre, le poète aura été frappé encore par quelques rayons dont il nous réserve la lumière et l'harmonie. Puisse-t-il avoir envisagé tout-à-fait la démocratie face à face, et l'avoir vue si imposante dans sa large draperie, qu'il en conserve fidèlement le souvenir! Il trouverait en elle les abîmes que sa pensée aime à creuser, et l'appui ferme dont tout génie a besoin. La démocratie a étendu son cercle; elle embrasse aujourd'hui un univers entier d'idées; elle comprend et réchauffe tous les sentimens de l'ame humaine.

Ainsi la caractérisation de la poésie de M. de Musset est un type de jeune et audacieux amour, semblable, dans sa sphère propre, aux élans du siècle, et s'y joignant toujours plus ouvertement. Pendant que le théâtre de M. Hugo exalte les passions haineuses et réhabilite brutalement les infériorités de la création, il s'est trouvé un artiste qui, au milieu de la *négation* dure et exaspérée de ces débordemens scéniques, a réalisé des tendances *affirmatives* et idéales, a modelé des formes adorables, et étendu sur le monde le voile de beauté que Dieu met aux mains de ses enfans privilégiés. Donc, en-dehors des limites de la grammaire qui a absorbé tant de talens, il y a vraiment aujourd'hui une poésie nouvelle, inventive, inspirée, recueillant les échos de notre époque, écoutant les mélodies prophétiques qui s'élèvent du milieu du mal présent. Ceci est une joie grande pour nous.

Et si, après avoir tiré du génie de M. de Musset des conclusions pour

l'histoire de l'art et de la sociabilité actuelle, nous cherchions quels enseignemens il en peut résulter pour les artistes, nous féliciterions encore notre jeune poète de leur donner un exemple rare aujourd'hui. Effectivement sa pensée s'insinue dans la réalité extérieure et descriptive, comme son style s'y baigne, sans que l'une y perde sa hauteur, ni l'autre sa rapidité. Son imagination accompagne toujours son invention, et ne l'annule pas. Son esprit vit dans le monde et ne s'y pétrifie point. Il use de la métaphore aussi, mais il la crève et en revient. Son ame descend bien dans la création pour s'y choisir un vêtement, mais elle en change du moins lestement et à l'infini; elle n'est point retenue toujours sous la même chape pesante et tirée. Comment donc est-il parvenu à conserver ainsi à sa verve une indépendance que M. Hugo n'a point encore acquise? Comment fait-il pour se mêler impunément à toutes ces couleurs, à tous ces sons, à tous ces angles où d'autres poètes s'embarrassent et ont le vertige? Pourquoi marche-t-il toujours si assuré et si svelte en ces défilés de la matière renommés par plus d'une chute? C'est qu'il porte avec lui un flambeau immortel qui résiste au souffle de tous les vents, qui éclaire son chemin au loin et le guide; c'est qu'il n'a pas perdu tout son amour dans la volupté inférieure des sens, et qu'il en a réservé le feu pour les beautés du cœur; c'est qu'il sent son intelligence supérieure à toutes les splendeurs de la nature; c'est que partout où il va, dans les ruines et dans les fleurs, sur la crête découverte des montagnes et dans les enceintes murées des villes, c'est l'homme qu'il cherche toujours. Le culte de l'humanité peut seul préserver l'art de ce fétichisme matérialiste qu'il a enseigné dernièrement.

L'homme, mystère qui se déploie à travers le temps, dont le sens varie, dont le mot se perd et se retrouve; l'homme, pensée changeante, passions changeantes aussi, voyageur qui déchire les tentes qu'il quitte et en construit toujours de nouvelles, conquérant jamais rassasié, jamais repoussé; l'homme, rêveur de plaisirs, patient de douleurs, inconstant parce qu'il est éternel, — voilà l'objet premier, la base et l'idéal de toute poésie. Si l'art veut être vrai et grand, s'il cherche les sources intarissables, s'il désire les profondeurs et les contrastes, s'il a soif du changement et de la durée, s'il aspire à la signification, à l'enthousiasme, à la vie, il doit se résigner à servir la fortune de l'humanité, et à écouter sa voix, dont les autres bruits du monde ne sont que les échos effacés.

HIPPOLYTE FORTOUL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1834.

M. de Talleyrand résumait, il y a peu de jours, en ces termes, une longue conversation qui venait d'avoir lieu devant lui sur la situation de l'Europe : « La paix ne sera pas troublée. Les étrangers ne peuvent bouger, la France ne peut non plus. Il y aurait une invasion de barbares comme au IVe siècle, que la paix serait encore maintenue; on trouverait moyen de s'arranger avec eux. » Mais tout en nourrissant cet espoir de paix, M. de Talleyrand ne reste pas inactif. M. de Talleyrand n'est pas un de ces hommes qui s'en reposent sur la Providence du soin d'arranger leurs affaires et celles des états. Son retour se lie, comme nous l'avons dit, à deux questions importantes, les affaires d'Espagne et celles d'Orient; mais ce qui a surtout déterminé M. de Talleyrand à venir conférer directement à Paris, non pas avec le ministère, car nous doutons qu'il existe un ministère, mais avec le roi, c'est l'inquiétude réelle que lui cause la situation de l'Angleterre. On sait que l'alliance anglaise a été le rêve de toute la vie politique de M. de Talleyrand, qui, pour des yeux clairvoyans, n'a jamais été vacillante, comme on le croit. La première fois que M. de Talleyrand occupa le ministère des affaires étrangères, il s'appliquait déjà à mettre cette idée en pratique; et ce fut à l'occasion de l'Angleterre qu'eut lieu sa retraite, et ensuite sa rupture avec Bonaparte. Une seconde fois M. de Talleyrand rompit avec un gouvernement qu'il avait élevé et soutenu, nous parlons ici du gouvernement de la restauration, que M. de Talleyrand abandonna ostensiblement dans la chambre des pairs, à l'époque où M. de Villèle se tourna vers le nord et délaissa M. Canning pour se vouer corps et ame à l'alliance russe. M. de Talleyrand a marché quarante ans

sans relâche vers ce but où il croyait voir la prospérité de la France, qu'en homme d'esprit il ne sépare jamais de sa prospérité particulière; il s'est dirigé vers ce point avec une persévérance inouie, usant de tous les moyens, employant avec la sagacité et la profondeur qui lui sont propres toute l'influence dont il dispose en Europe, l'immense pouvoir que lui donnent ses relations avec les souverains et les ministres de tous les états, renversant avec patience et souvent avec courage tous les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin, et ne s'arrêtant pas même quand l'un de ces obstacles se trouvait être un trône au pied duquel il avait prêté serment. C'est ainsi que M. de Talleyrand a continué paisiblement sa route, d'un pied lent mais sûr, *pede claudo*, comme on l'a dit de la vengeance, et qu'il a passé tour à tour sur l'empire et sur la restauration. Il eût passé au besoin sur la royauté des barricades, s'il eût fallu renoncer pour elle à son système favori. Cette fois M. de Talleyrand était au terme de son voyage; il a jeté l'ancre et s'est assis sur le rivage, non pas épuisé, à quatre-vingts ans, par la tâche qu'il venait d'accomplir, mais glorieux d'être arrivé, comme le vieil Argonaute qui se réjouissait de toucher avant sa mort la terre que ses yeux avaient cherchée pendant si long-temps.

Mais comme rien ne vient à point en ce monde, pas même aux heureux et aux habiles, M. de Talleyrand éprouve un grand souci qu'il n'a pu dérober à tous ceux qui ont eu la faveur de l'approcher depuis son retour. Il craint que cette alliance anglaise, poursuivie depuis tant d'années, n'ait été conclue un peu tard pour porter ses fruits. En un mot, M. de Talleyrand voit en noir l'avenir de l'Angleterre, il redoute une révolution dans ce pays, et dans les momens de franchise que lui cause son inquiétude, il avoue quelquefois qu'il croit cette révolution prochaine. Au reste, il ne faut pas oublier que M. de Talleyrand est tory, et que les affaires de l'aristocratie anglaise sont en quelque sorte les siennes.

Le refus du bill des dîmes d'Irlande a surtout frappé M. de Talleyrand. Sans doute, il n'ignorait pas que sur les questions religieuses, la rudesse et l'opiniâtreté de la chambre des lords trouveraient de l'écho dans toute l'Angleterre; mais M. de Talleyrand a trouvé que dans cette situation passablement critique, les vieilles idées politiques de l'Angleterre, cette prudence conservatrice qui se manifeste au parlement dans toutes les grandes questions, les principes d'ordre et de durée enfin, avaient manqué de toutes parts. Il a cru reconnaître que l'aristocratie tendait à se perdre par trop de haine et de violence, et que le ministère n'était pas assez fort ou assez courageux pour servir de digue entre cette aristocratie à laquelle il tient encore de près, et le parti radical qui frappe à grands coups au parlement et qui en ébranle déjà les portes.

Parmi tous ses collègues, lord Brougham s'est prononcé si ouvertement contre le bill, il a déclaré si hautement dans son discours, qu'un ministre protestant n'a pas le droit de pénétrer dans une maison fermée pour y demander sa dîme, que l'agitateur O'Connell pourrait, le discours du lord chancelier à la main, recommander la résistance au régime que le ministère est forcé de maintenir en Irlande. Les troubles d'Irlande n'ont jamais beaucoup inquiété les hommes d'état anglais, et en effet ils ne

touchent pas très vivement aux grands intérêts de l'Angleterre; mais cette discussion du parleme t a envenimé toutes les questions, et la lutte qui va s'ouvrir sera sans doute décisive. Or, M. de Talleyrand, tout anglais qu'il soit, se demande quel avantage nous retirerions de l'alliance de l'Angleterre, si l'Angleterre était bouleversée par une révolution.

M. de Talleyrand est venu confirmer par des preuves certaines un fait dont on se doutait bien aux Tuileries. C'est que don Carlos n'agit, dans l'étroite sphère où il est encore enfermé, que d'après les instructions des trois puissances, qui ont près de lui des représentans, parmi lesquels on compte un homme reconnu pour fort habile, et un ancien aide-de-camp de l'empereur de Russie. Quant aux secours matériels, des bâtimens russes, autrichiens et hollandais croisent en vue des ports d'Espagne d'où l'on espère que don Carlos pourra communiquer avec le continent; ces navires portent des hommes, des munitions, des armes. De nouveaux convois se préparent en toute hâte dans le Texel et dans l'Adriatique. Les tories travaillent aussi avec zèle à seconder le prétendant, et si la France et l'Angleterre ne prennent un parti prompt et décisif, il faudra peut-être, dans quelques mois, en venir à une grande démonstration des deux puissances et à une guerre d'intervention qui compromettrait fort cette paix européenne que M. de Talleyrand garantissait, il y a peu de jours, avec tant d'assurance.

Pour tout le reste, pour les questions d'intérieur, M. de Talleyrand rit, hausse les épaules, et dit à ses confidens que ces choses-là sont à la taille de M. Thiers et de M. Guizot. Encore présume-t-il trop de M. Thiers qui paraît excédé de son ministère, qui refuse toute signature, chasse ses chefs de division de son cabinet, ne veut plus pour société que des jeunes femmes et d'innocentes gazelles, s'enfuit à Dieppe pour se refaire, et ne parle depuis quelque temps que de se retirer dans la chambre des pairs ou dans une ambassade. M. Thiers a des projets de retraite; et dans son dégoût du monde, il se contenterait d'un traitement de cent mille francs, d'un titre de comte et du manteau d'hermine.

Nous connaissons trop M. Thiers pour croire à la sincérité de ses paroles. Pendant la courte session qui vient d'avoir lieu, M. Thiers a tâté du pied le terrain de la chambre, et il l'a trouvé terriblement mouvant. Dès-lors, et selon son habitude, M. Thiers s'est mis à négocier avec tous les partis, avec toutes les nuances. Il est venu trouver tour à tour les économes et les furieux d'amour dynastique; avec les uns, il a déclamé contre les prodigalités et les pots-de-vin, avec les autres contre la tiédeur de ses collégues; il a promis tout à tout le monde, il a brocanté tous les portefeuilles du ministère, à l'exception du sien; en un mot, M. Thiers a fait ce qu'il fait chaque fois qu'il s'agit d'un changement ministériel, et pour terminer dignement la comédie, il a lancé quelques mots de démission, afin de se mettre en mesure, et pouvoir dire à la chambre devant laquelle ce ministère se dissoudra probablement, qu'il avait déjà volontairement cessé d'en faire partie avant la session.

Ces honteuses et déplorables intrigues ont déjà réussi plusieurs fois à

M. Thiers, qui espère bien se glisser de ministère en ministère à la présidence du conseil; mais toutefois l'habileté de M. Thiers aura fort à faire dans cette session. Dans le petit nombre de réunions parlementaires qui ont eu lieu, à l'exception très minime des ministériels absolus, on s'est montré unanimement fort opposé à M. Thiers, dont on ne rattache la politique à aucun système, mais dont les actes ministériels se lient à une foule de choses blâmables. La chambre paraît décidée, sinon à se défaire du ministère actuel, du moins à le purger de toutes les réputations véreuses, et à ouvrir à un ou deux ministres la porte par laquelle s'est retiré le maréchal Soult. La chambre trouvera dans le ministère même des appuis pour cette opération; l'amiral Jacob, qui a peu d'importance comme homme politique, a commencé cette levée de boucliers en demandant hautement à M. Persil de provoquer une enquête sur les concussions attribuées à quelques principaux employés de son ministère; M. Guizot ne cache pas qu'il est loin d'accepter la responsabilité du scandale du vaisseau de juillet et des pots-de-vin du ministère de l'intérieur, et le maréchal Gérard retrouve encore un peu d'énergie, et regarde avec inquiétude autour de lui chaque fois que la presse réveille les souvenirs des marchés scandaleux du ministère de la guerre. La chambre fera preuve de dignité, de probité, et d'intérêt pour le trône, en purifiant, comme il paraît qu'elle a dessein de le faire, le ministère qui va se présenter devant elle; le ministère même y gagnera quelque chance de durée et s'asseoira sur un terrain meilleur.

Qui sait toutefois si la présidence du conseil ne sera pas vacante avant le ministère de l'intérieur? Le maréchal Gérard est déjà dégoûté, il est malade, les affaires l'accablent et l'ennuient, il ne se sent pas la force d'amener à travers le ministère de la guerre le large fleuve de réformes qu'il faudrait pour nettoyer ces étables d'Augias, infectées de tant de corruptions. La maréchale s'afflige des fatigans efforts de son mari, elle pleure, le supplie de se démettre, et ne craint pas, dans sa sollicitude conjugale, de reprocher au roi le peu de ménagement qu'il a pour ses amis. Il est douteux que le maréchal Gérard, ami du repos, consente bien longtemps à porter le fardeau que lui a inspiré son dévouement à la dynastie de juillet; et ceux qui espèrent le plus le voir rester à son poste jusqu'à la session craignent bien qu'à la première discussion orageuse, il ne prenne sa retraite. Cette retraite serait fâcheuse, car l'avènement au département de la guerre d'un ministre honnête homme était un motif d'espérance pour les amis de l'ordre et de l'économie. Comme personnage politique, le maréchal Gérard ne donnera sa voix, nous le pensons du moins, à aucune mesure rétrograde. Il a quitté les affaires à l'apparition du système du 13 mars. Sa conduite passée répond de l'avenir. Mais à son vote isolé se réduira toute son influence, la direction du conseil dont il a la présidence nominale ne lui appartenant pas. Comme administrateur, son action doit être puissante, mais sa tâche sera bien plus difficile. Il revient au département de la guerre après une gestion désastreuse qui, en trois ans et demi, a dévoré au-delà d'un milliard. Ici tout est à refaire : il faut une Saint-Barthelémy d'abus. Nous ne rappellerons pas les nombreuses attaques dirigées contre l'administration de la guerre pendant

toute la durée du ministère de M. Soult. La tribune, la presse, ont tour à tour reproduit les plus scandaleux détails. Les marchés de fusils et de sabres-poignards, les remontes, les fournitures d'effets d'équipement, de draps, de grains, de fourrages, paraissent évidemment avoir été la source des transactions les plus honteuses. Enfin le trafic des places complèterait, dit-on, le tableau de ces désordres, et la seule incertitude qui règnerait à cet égard serait dans le choix du coupable. Ces faits ont acquis une déplorable notoriété. Aujourd'hui une justification tardive n'est pas de mise. Le maréchal Gérard a conçu, dit-on, l'espoir d'obtenir une gestion pure et fidèle des agens corrompus que lui a légués M. Soult. Il paraît peu probable que des gens habitués aux transactions sous la cheminée, aux pots-de-vin, puissent jamais revenir à des idées de droiture et de probité. Quelques faits récens démontrent, en effet, qu'à chaque instant le nouveau ministre les prend en flagrant délit de dissimulations de dépenses, de violations de budget; et comme les investigations d'un homme d'état ne peuvent s'étendre à tous les détails, il y a lieu de croire que, maintenant comme devant, les intrigans font leurs affaires. Comment pourrait-il en être autrement, quand on voit certains chefs de l'administration de la guerre entretenir ouvertement les relations les plus intimes avec les banquiers de fournitures, les courtiers d'affaires et les vieilles intrigantes, qui, déjà sous le directoire, étaient initiés à tous les tripotages, et prenaient leur part de toutes les dilapidations. Le maréchal Gérard, s'il conservait une administration inféodée à de semblables souillures, ne pourrait parvenir à diminuer le chiffre de son budget que par des réductions dans les cadres; ce serait, du reste, une singulière manière de prouver aux chambres qu'on a pris au sérieux les recommandations de l'adresse relativement aux agens sûrs et fidèles, que de se présenter devant elle avec l'entourage de M. Soult, flétri tant de fois à la tribune.

Un journal ministériel s'étonnait, il y a peu de jours, de ce qu'on eût pu supposer que le maréchal Gérard songeât un seul instant à congédier les chefs de ces bureaux qui, en 1830, furent presque tous honorés de sa confiance. D'abord rien ne démontre que la confiance accordée, il y a quatre ans, ait été justifiée par une gestion probe et économique, et peut-être pourrait-on aisément établir que les scandales qui régnèrent de 1831 à 1834 prirent naissance en 1830. Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de se livrer à une discussion de cette nature. Mais s'il était vrai que ces bureaux, vertueux, dit-on, en 1830, se fussent contaminés sous une direction corruptrice, il faudrait déplorer l'aveuglement d'un ministre honnête homme qui croirait pouvoir les purifier par le reflet de sa probité, et qui ne craindrait pas de jouer sa réputation, jusqu'ici sans tache, contre des chances aussi évidemment défavorables.

Quelques personnes, qui ne croiraient aux pots-de-vin que si elles en voyaient les quittances, invoquent, pour prouver la bonne foi de l'administration de la guerre, le système d'adjudication introduit dans la plupart des services. Voici quelques détails qui indiqueront la confiance que l'on doit avoir dans cette apparente bonne foi. Les adjudications ont lieu sur soumissions cachetées, déposées entre les mains du président d'une

commission instituée dans chaque place pour y procéder. Dix jours avant l'adjudication, les concurrens ont dû adresser au président de cette commission une déclaration de leur intention de concourir, et la commission a dû délibérer sur leur aptitude. Les concurrens admis par elle sont seuls reçus à présenter des soumissions le jour de l'adjudication, c'est-à-dire *dix jours* après cette séance préparatoire, dont le procès-verbal doit être envoyé immédiatement au ministre. On connaît donc au moins cinq à six jours avant l'adjudication, au ministère de la guerre, le nom de tous les concurrens qui doivent s'y présenter, et comme le ministre ne s'est pas réservé le droit de revenir sur les décisions de la commission, ni d'exclure personne du concours, on se demande quel est le but dans lequel l'envoi immédiat du procès-verbal préparatoire est exigé. N'est-il pas permis de penser que le procès-verbal est communiqué aux loups-cerviers de la finance, à ces banquiers de fournitures, toujours prêts à se charger de toutes les entreprises? Si le procès-verbal ne contient aucun nom de concurrens de connaissance, on fixe un prix limité inférieur aux cours de la localité, et l'on est bien sûr que le jour définitif *il n'y aura pas d'adjudication*. Dès-lors l'usage, au ministère de la guerre, est de traiter *à Paris*, de gré à gré, et le nom du fournisseur habituel est dans toutes les bouches. Si, au contraire, le procès-verbal indique le nom de concurrens avec lesquels on puisse s'entendre, le prix limité est ordinairement fort élevé : les divers concurrens font entre eux une *ventilation*, ou un partage, et l'adjudication se fait à un taux qui indique que la dépêche cachetée du prix limité n'a pas été secrète pour tout le monde. Les faits que nous venons d'énoncer se renouvellent chaque année, et les adjudications de fournitures de fourrages qui ont lieu en ce moment, démontrent que l'ancien système n'a point été abandonné sous le nouveau ministre, dont la haute probité ne soupçonne sans doute nullement tous ces tripotages.

Il est un fait incontestable pour les gens du métier; c'est que le prix moyen de la ration ordinaire des fourrages est de 1 fr. à 1 fr. 10 c., c'est à ce taux, à peu près, que se faisaient les traités d'entreprises générales, quand ce mode était suivi en France. Ce qui prouve, au reste, que le prix de 1 fr. n'est pas de beaucoup inférieur au prix moyen, c'est que le gouvernement paie à ce taux, aux officiers sans troupes, ou aux officiers de cavalerie voyageant isolément, les rations qui ne leur sont pas données en nature. Or nous croyons être certains que la moyenne des adjudications qui se font en ce moment sera, pour le nord, de 1 fr. 25 c., et pour le midi, de 1 fr. 50 c. Il y a donc un excédant d'au moins 25 c. sur les prix qu'on aurait pu obtenir par un meilleur mode d'administration. Ces 25 c., multipliés par 60,000 chevaux, font une dépense journalière de 15,000 fr. ou de 5 millions et demi pour l'année entière, au-delà de celle à laquelle on aurait pu se réduire.

Puisque nous avons parlé de fourrages, nous rapporterons une anecdote assez curieuse que racontait, il y a peu de jours, un voyageur. Il se trouvait dans une diligence avec un homme assez communicatif. Arrivé dans la ville de ....,...., ce dernier engagea le conducteur à retarder le départ de la voiture de quelques minutes, ayant à régler une affaire pres-

sante. En revenant, il dit à son compagnon de voyage qu'il était l'un des sous-traitans du service des fourrages de cette ville; que le titulaire du marché le lui avait cédé moyennant un pot-de-vin de 30 fr. par jour; qu'il avait, lui, trouvé à rétrocéder ses droits moyennant 50 fr. par jour à un individu qui en tirait un semblable bénéfice, de telle sorte que la fourniture d'un seul régiment de cavalerie était grevée d'une somme de pots-de-vin s'élevant ensemble à 130 fr. par jour, ou 47,450 fr. par an, sans compter les bénéfices du fournisseur véritable.

Dans l'espoir que toutes ces honteuses affaires décideront le maréchal Gérard à s'éloigner, déjà les ambitions s'agitent, les faiseurs cherchent de toutes parts un président du conseil, et vu l'impossibilité de trouver un troisième maréchal qui consente à ne pas présider le conseil, on songe à placer la présidence au ministère des affaires étrangères.

M. Molé, qui a occupé plusieurs fois ce ministère avec honneur, a été un moment sur le tapis, pour l'éventualité de la retraite du maréchal Gérard; mais M. Molé tiendrait à faire lui-même les affaires de son ministère; il a une sorte d'inflexibilité dans le caractère qui s'accorderait mal avec tous les mystérieux reviremens de la diplomatie des Tuileries; on le craint, et cependant on reconnaît de quel poids serait un tel nom. Ce qui rend cette combinaison presque impossible, c'est que M. Molé est très mal avec M. Guizot qui s'est prononcé hautement contre lui dans le conseil, très mal avec M. de Broglie qui n'est pas sans influence, et que sa rigidité en affaires rend impossible tout rapprochement politique entre lui et M. Thiers.

Après M. Molé, peut-être avant M. Molé, M. de Broglie aurait quelques chances de reparaître sur l'horizon, si la chambre exigeait un remaniement politique. M. de Broglie n'est pas sorti des affaires en homme capable et habile, bien que M. de Broglie soit réellement habile et capable; mais on n'a pas une réputation de probité plus méritée, et la chambre paraît décidément vouloir des hommes probes. Au reste, M. de Broglie ne fera rien pour avoir un portefeuille, on aurait même quelque peine à le lui faire accepter; retiré depuis quelque temps à Bonn sur le Rhin, dans une retraite philosophique avec son ami Schlegel, il a annoncé l'intention de ne revenir en France qu'après passé quelques mois dans le calme de la vie de Coppet. Il est vrai que c'est là qu'on était venu chercher M. Necker pour le faire ministre.

Il existe un autre candidat à la présidence, mais celui-là n'attend pas qu'on vienne le chercher. C'est, le croirait-on, et l'eût-on jamais deviné, le général Sébastiani, que son impotence et sa nullité ont déjà depuis longtemps forcé de quitter le ministère, et qui, plus nul et plus impotent que jamais, demande à grands cris, comme un enfant volontaire, le bâton de maréchal et le fauteuil de la présidence. Pauvre vieillard qui aurait grand besoin en effet d'un bâton et d'un fauteuil pour soutenir et reposer son corps débile! La pensée de la présidence est venue à M. Sébastiani, dit-on, en apprenant la nomination du maréchal Gérard. M. Sébastiani se trouve plus jeune et plus ingambe que le maréchal, retenu dans son lit par une sciatique; il se redresse, sautille presque comme faisait méchan-

ment le vieux duc de Richelieu devant son vieux fils le duc de Fronsac, cloué sur sa chaise par la goutte, et s'écrie sans cesse qu'en ce temps il faut des ministres verts et actifs qui puissent, comme lui, se multiplier et se montrer partout. Au reste, M. Sébastiani est aussi bon que tout autre pour présider nominativement le conseil; peut-être même le voudrait-on au château un peu plus cassé et plus apoplectique, avant que de lui confier cette haute et inutile fonction.

Les chambres feront sans doute justice de toutes ces ambitions, et peut-être sera-t-on forcé de les convoquer avant l'époque fixée par l'ordonnance de prorogation. Les affaires extérieures, qui peuvent se compliquer d'un moment à l'autre, amèneraient cette nécessité. L'insurrection de Madrid, dont il n'est encore que vaguement question, la maladie grave et la mort sans doute prochaine de l'empereur d'Autriche, sont des faits importans qui exigeront en France un ministère uni dans une pensée, compacte, et non pas formé d'hommes si contraires et si indécis, tel qu'est le ministère actuel. M. Thiers, accouru hier de Dieppe, où depuis quelques jours il vivait mollement, laissant aller à vau-l'eau les affaires de son ministère, va sans doute prendre les devans et travailler à la démolition de ses collègues.

L'espace nous manque malheureusement pour donner aujourd'hui tous les renseignemens que nous avons recueillis sur la manière dont *le jeune ministre* administre le département qui lui est confié. La police et les beaux-arts nous fourniraient seuls la matière d'un volume. Là on trouverait, d'un côté, l'odieux, et de l'autre l'ignorance et le ridicule. On ne peut se figurer la bouffonne arrogance, la sottise et la mauvaise foi qui président à la division des théâtres et des beaux-arts, gérée par M. Cavé. Les faits seuls pourront en donner une idée, et encore bien imparfaite.

Entre autres faits graves qui se rattachent à l'administration politique de ce ministère, on doit citer les rigueurs inutiles exercées contre les réfugiés qui ont pris part à la tentative de Romarino en Savoie. L'extrait suivant de la brochure publiée à Londres par ces infortunés, en dit plus que ne pourraient faire toutes les réflexions. Ce récit naïf, ces plaintes dépouillées d'aigreur, ont produit une grande sensation en Angleterre, où les ministres eux-mêmes ont souscrit en faveur de ces malheureux officiers.

On se souvient sans doute des faits qui avaient motivé leur arrestation. Les voici rapportés par eux-mêmes :

Dans les premiers jours du mois de février dernier, deux corps de réfugiés polonais et italiens, l'un commandé par le général Romarino, l'autre par le capitaine Allemandi, se présentèrent sur deux points des frontières de Savoie, du côté de la Suisse et de la France, pour appuyer la révolution de la Savoie et du Piémont. Les réfugiés, ayant échoué dans leur entreprise, entrèrent en Suisse, où ils furent reçus avec une courageuse hospitalité. La colonne qui entra par la frontière française, sous le commandement du capitaine Allemandi, après avoir soutenu un engagement avec les troupes piémontaises, dans lequel il y eut des hommes de tués des deux côtés, fut bientôt après obligée de se retirer devant une force supérieure. Les réfugiés qui composaient cette colonne passèrent sur le territoire français. A la frontière, ils furent reçus par la police armée, qui les jeta dans les prisons de Grenoble. Après un emprisonnement de trois mois, le capitaine Allemandi,

Vairetti, Antongina et neuf autres parurent, le 12 du mois de mai, devant la cour d'assises, accusés d'avoir, par des voies de fait hostiles et non approuvées par le gouvernement, exposé l'état à une déclaration de guerre au roi de Sardaigne, le tout selon les articles 84 et 85 du Code pénal. Le jury, après dix minutes de délibération, déclara que les accusés n'étaient point coupables. Cette décision fut reçue avec des signes d'une approbation générale par le public; mais bientôt l'avocat-général déclara qu'en conséquence des instructions que lui avait communiquées le préfet de l'Isère, les réfugiés seraient reconduits en prison jusqu'au moment de leur déportation en Angleterre.

Notes, écrites au crayon, durant le voyage du capitaine Allemandi.

13 *mai* 1834. — Quitté Grenoble à deux heures du matin, la chaîne au cou, deux à deux, et montés sur une charrette, escortés de six gendarmes et d'un brigadier. Arrivés à Moirans à midi. Enfermés dans un donjon obscur et sombre; appel fait au maire qui nous fit mettre dans une prison moins malsaine. A deux heures environ, ma femme arriva avec mes trois filles et mon ami Burnier, avocat. Nous dinâmes tous ensemble dans la prison; à quatre heures ma famille me quittta pour retourner à Grenoble; un bien triste adieu! Nous passâmes une cruelle nuit dans la prison de Moirans.

14 *mai*.— En route à six heures. La charrette nous transporta, à nos frais, et enchaînés comme le jour précédent; nous nous arrêtâmes à la Ferté, puis nous continuâmes notre route. Vers onze heures, arrivés à la prison de la Côte-St.-André, couchés sur de la paille sale et humide. Donjon glacé, nuit horrible, le geôlier homme dur et inhumain.

15 *mai*.— Partis à 6 heures, la charrette à nos frais; arrivés à midi à Bourgoin, le geôlier avec l'apparence d'un honnête homme, n'est qu'un coquin; il demanda le double de la valeur d'un misérable repas. Madame Bouquet et quelques amis vinrent nous visiter. Nuit passée dans un mauvais lit.

16 *mai*. — Appelés à six heures, la charrette payée par nous. Les gendarmes, qui avaient quelques sentimens d'humanité, refusèrent de nous lier. Arrivés à St.-Laurent à midi; le donjon étroit et sans croisées; le geôlier, vieux gendarme, est un homme sans cœur; mais le major, M. Dorel, un vrai patriote qui, considérant notre position, ordonna qu'on nous mît dans la chambre d'un gendarme; nous passâmes la journée dans sa société, et il se réunit à nous dans nos souhaits pour la liberté de toutes les nations.

Le soir il nous envoya des matelas et des couvertures pour nous rendre la nuit plus supportable. Honneur à cet excellent homme, qui nous fit oublier nos peines pour quelques minutes!

17 et 18 *mai*. — Nous passâmes ces deux jours dans la prison de Perrache, à Lyon, où nous avons été assez bien logés.

19 *mai*. — Partis à sept heures par un violent orage. La charrette à nos frais. Enchaînés par deux gendarmes qui se placent à nos côtés. Le préfet Gasparin refusa de payer la somme ordinaire pour nos dépenses de route; nous arrivâmes le soir à Villefranche dans un état déplorable. Bonne prison, bons lits. Les sœurs de Charité, qui vouent leurs soins à cette prison, sont des modèles d'humanité; elles obtinrent une charrette pour laquelle nous ne fûmes pas obligés de payer.

20 *mai*. — Nous dinâmes à midi à Mâcon sans être enchaînés. Bonne prison. M. Jacquod, le geôlier, digne homme. Nous eûmes la visite de nos compatriotes réfugiés et de deux braves polonais. J'insistai pour que le procureur du roi vînt prendre connaissance de nos effets et en faire l'inventaire, afin de constater que nous n'avions pas, selon la fausse dénonciation du geôlier de Lyon, emporté, par mégarde, un paquet appartenant à un prisonnier. J'écrivis au préfet pour dénoncer ce calomniateur nommé Pulgère. Par les soins du geôlier, nous avons une charrette non à nos frais.

21 *mai*. — Quitté Mâcon à six heures, enchaînés sur la charrette et arrivés à midi à Tournu. Bonne prison, la femme du geôlier est une femme compatissante.

22 *mai.* — Arrivés à pied à Châlons, par une chaleur excessive, les mains liées et traînés par toute la ville avant d'arriver à la prison. Prison mal tenue, lits malpropres et geôlier spéculant sur la bourse des prisonniers.

23 *mai.* — A dix heures, arrivés à Chagny, la prison est dans une tour. Le geôlier, laisse le fumier pourrir dans le donjon où le pauvre prisonnier est obligé de dormir; l'air en est infecté, et il n'y a pas de constitution assez robuste pour résister un seul instant. Plusieurs patriotes vinrent nous voir et dînèrent avec nous, sur la terre, le geôlier nous ayant refusé une table et des chaises. Nous passâmes une bien cruelle nuit, et nous dénonçons à la honte publique le geôlier, qui est à la fois bedeau, commissaire de police, sonneur et garde-chasse.

24 *mai.* — A six heures, nous quittâmes Chagny, avec une escorte composée d'un brigadier et de gendarmes. Bonnes gens, braves soldats; ils refusèrent de nous enchaîner.

25 *mai.* — Partis d'Arnay à six heures. Les gendarmes nous mirent la chaîne au cou et nous placèrent dans la charrette payée par nous. Nous atteignîmes Saulieu à midi. Comme c'était dimanche, le peuple se rassemblait dans les rues pour nous voir passer, et plus d'une voix d'indignation se fit entendre en voyant la manière dont nous étions traités. La prison est bonne, le geôlier un honnête homme. Il nous fit servir notre dîner dans notre chambre, par sa jeune et aimable fille. M. Poteau, le médecin, homme sans éducation, déclara, sans nous avoir questionnés, que nous étions en état de faire la route à pied, et ainsi on nous refusa une charrette.

26 *mai.* — Nous quittâmes Saulieu à six heures Les gendarmes ne nous lièrent point, et nous arrivâmes à deux heures à Avallon, jolie petite ville. Le sous-préfet, par un sentiment d'humanité, nous procura gratis des moyens de transport pour le lendemain jusqu'à Vermanton. Bonne prison : nuit passable; le geôlier et sa femme honnêtes gens.

27 *mai.* — Partis d'Avallon à six heures; à dix arrivés à Vermanton. Nous fûmes mis dans une vieille tour, dans un obscur et humide donjon, n'ayant qu'un peu de paille sale pour lits. Obligés de veiller toute la nuit pour nous protéger contre les couleuvres et les énormes rats qui rendent souvent visite aux prisonniers. Les gendarmes de cette brigade ont des cœurs d'airain. La femme du geôlier nous demanda fort cher pour une petite soupe et quelques œufs qu'elle nous servit. Cinq officiers polonais et deux réfugiés italiens vinrent nous voir. Ces frères d'exil versèrent des pleurs d'indignation en voyant l'horrible lieu où nous étions.

28 *mai.* — Partis à cinq heures du matin, enchaînés comme des voleurs de grand chemin, sur une misérable charrette pour laquelle nous payâmes. Arrivés à Auxerre. Le geôlier de la prison est un bossu qui. . . . . Cet homme nous mit dans la partie de la prison destinée aux derniers criminels. Nous demandâmes des lits en offrant de payer, il nous refusa. Nous fûmes forcés de nous coucher trois dans un lit, qu'un prisonnier touché d'un sentiment d'humanité nous céda. Nous payâmes fort cher le peu de nourriture qui nous fut donné.

29 *mai.* — Nous quittâmes Auxerre à six heures, enchaînés, comme d'ordinaire, et payant la charrette sur laquelle nous étions attachés.

30 *mai.* — A midi nous étions à Sens; bonne prison et bons lits. Je reçus une lettre de ma femme.

31 *mai.* — A midi, à Montereau; la prison est tolérable, et les lits sont bons. Le geôlier, un homme dur qui nous fit payer très-cher notre nourriture. On nous refusa, comme d'ordinaire, le paiement du transport.

1er *juin.* — Nous quittâmes Montereau enchaînés sur une charrette; nous arrivâmes à midi à Melun. Comme c'était fête, le peuple s'assembla autour de nous. Nous fûmes jetés dans une grande prison où étaient *d'autres* criminels; la malpropreté et la vermine abondantes; la nourriture en petite quantité et fort chère; ainsi nous ne pûmes avoir pour toute notre journée qu'une demi-bouteille de vin.

2 *juin.* — Nous fûmes enchaînés jusqu'à Brie; une petite prison et deux mauvais lits. Le geôlier, honnête homme; il nous traita avec humanité, et nous fit peu payer pour notre nourriture. Nous obtînmes gratis des moyens de transport.

3 *juin.* — Partis de Brie à 6 heures. Arrivés à Charenton, des gendarmes de Paris nous enchaînèrent deux à deux, et nous placèrent sur une misérable charrette; nous fûmes ainsi traînés, par un soleil brûlant, jusqu'à Saint-Mandé, où le fameux Vidocq, qui a touché fraternellement la main de ...., est propriétaire d'un moulin à papier. Les gendarmes nous déposèrent pour une heure dans un donjon infect, puis nous enchaînèrent, et nous continuâmes notre route jusqu'à Belleville.

Après une autre heure de repos, passée aussi dans un donjon infect, nous allâmes à la Villette, puis à la Chapelle. Nous fûmes ainsi traînés par la chaleur et la poussière dans toutes les communes qui entourent la capitale, et ce ne fut que le soir, qu'exténués de fatigue, nous fûmes enfermés dans la prison de St.-Denis. Le geôlier, homme dur, mais moins encore que le médecin, qui refusa de faire payer les frais de route. La prison est infecte, la nourriture chère, et les gendarmes dignes de l'emploi qu'on leur donne.

4 *juin.* — Nous partîmes de St.-Denis à 6 heures, enchaînés sur une charrette à nos frais. Nous arrivâmes à midi à Luzarches; la pluie nous avait trempés. On nous mit dans une étable qui sert de prison, où nous ne trouvâmes qu'un peu de paille humide. De larges gouttes d'eau tombaient le long des murs, et pas une fenêtre pour donner de l'air ou de la clarté. Nous souffrîmes cruellement tout le long du jour, mais plus encore la nuit. Un animal venimeux me mordit à la joue; et lorsque après ces heures d'angoisses, le matin, nous nous préparâmes à sortir, et que nous demandâmes un petit verre d'eau-de-vie, nous fûmes refusés.

5 *juin.* — Par la pluie, à 7 heures, nous montâmes dans une charrette à nos frais.

6 *juin.* — A 6 heures, partis de Clermont sur une charrette pour laquelle nous payâmes. Arrivés à midi à Breteuil, où nous fûmes laissés dans un misérable donjon, sur de la paille pourrie. Le geôlier demanda fort cher pour le peu de nourriture que nous avions prise. Deux ou trois personnes de la ville vinrent nous faire visite, et nous plaignirent. Ces personnes revinrent accompagnées de leurs femmes et de leurs familles, et restèrent quelque temps avec nous, dans notre donjon: elles nous envoyèrent quelques bouteilles de vin de Bordeaux, et parurent toutes indignées de la conduite du gouvernement français, qui faisait traîner d'une manière si cruelle, de prison en prison, de braves officiers, victimes de leur amour pour leur patrie. Ces excellentes dames nous laissèrent de touchans souvenirs, gravés seulement dans les cœurs de ceux qui connaissent l'adversité.

La voiture nous fut fournie par les autorités de l'endroit.

7 *juin.* — A Amiens, nous arrivâmes sans être enchaînés. Bonne prison, bons lits; nous dînâmes à la table du geôlier pour un prix modéré. Le commandant de gendarmerie, homme excellent, nous procura une charrette gratis.

8 *juin.* — Partis à six heures sans être enchaînés. Arrivés à Doulens à midi.

9 *juin.* — Nous quittâmes Doulens à six heures, et à midi nous étions à Saint-Pol. Nous rencontrâmes plusieurs sous-officiers que l'on conduisait à Alger, et nous leur donnâmes des preuves de notre sympathie.

10 *Juin.* — Nous arrivâmes à Saint-Omer. Bonne prison, geôlier et gendarmes compatissans. Rafraîchissemens à bon marché; mais les moyens de transport refusés.

11 *juin.* — A Ardre à midi. Le caporal et les gendarmes consentirent à ce que nous dînassions dans une auberge; mais le geôlier, afin de ne pas perdre ses profits, porta plainte contre les gendarmes et obtint que nous prendrions nos repas en prison. Ne voulant pas céder, nous restâmes jusqu'à quatre heures sans rien prendre; alors, après avoir donné dix francs aux gendarmes, nous obtînmes un transport extraordinaire, et le soir nous étions à Calais.

12 *juin.* — Nous passâmes toute cette journée dans la prison de Calais. Nous eûmes une bonne chambre et de bons lits. Le geôlier et sa femme sont d'excellentes personnes. La nourriture un peu chère, mais nous payâmes sans regret, nous avions été traités avec bonté!

13 *juin.* — Ce matin, un commissaire et deux agens de police nous accompagnèrent au port, afin de nous mettre à bord d'un misérable bateau de pêche, le gouvernement français ayant consenti à payer la somme de trois francs pour le passage de chacun de nous. Indigné d'un tel traitement, je déclarai à l'officier que le gouvernement français agirait avec plus de dignité en nous faisant fusiller sur le rivage plutôt que de nous exposer, dans un méchant bateau, au danger évident de périr en mer. L'officier nous menaça d'employer la violence; nous résistâmes, et nous fûmes conduits devant le maire de Calais. Je lui exposai avec énergie la conduite lâche et barbare du gouvernement français, nous contraignant par la force de nous expatrier en Angleterre, sans nous laisser le choix du lieu de notre exil. Comme hommes et comme étrangers, nous protestâmes à la face de l'Europe contre cette violation des droits des nations et de ceux de l'humanité. Le maire fut sourd à nos réclamations, mais, comme *faveur spéciale*, ordonna aux gendarmes de nous mettre à bord d'un paquebot. Ils donnèrent nos passeports au capitaine, avec l'ordre de nous débarquer à Douvres, comme si les côtes d'Albion étaient une colonie française et un lieu de déportation à la disposition du roi-citoyen. Nous débarquâmes à cinq heures, et maintenant nous jouissons de la liberté!...

ALLEMANDI, VAIRETTI (E.), ANTONGINA (J.).

LES HIRONDELLES, PAR M. ALPHONSE ESQUIROS (1), sont un recueil de poésies détachées qui expriment les divers élans d'un jeune cœur et comme son premier essor au printemps. Ce qui distingue ce recueil entre beaucoup d'autres qui paraissent journellement, c'est une inspiration naturelle et vraie, même sous les réminiscences de formes auxquelles le jeune poète n'échappe pas toujours. Le fonds de ces rêves, de ces plaintes, de ces enthousiasmes, est bien en propre à la jeune ame adolescente qui les produit; c'est une première moisson qui en fait espérer d'autres. M. Esquiros n'a qu'à approfondir sa nature et à ne pas la dépasser; il a en lui matière de poésie.

— La 3ᵉ livraison de *l'Histoire de la Réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, vient de paraître. Nous examinerons bientôt avec la plus sérieuse attention cette importante composition historique; les documens les plus nouveaux y sont jetés à profusion. Les 5ᵉ et 6ᵉ volumes publiés comprennent les évènemens de la ligue, l'histoire du gouvernement municipal de Paris, Rouen, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Lyon, durant l'union catholique, la fédération politique avant l'avènement de Henri IV.

— M. Quatremère de Quincy vient de réunir en un beau volume in-8° les *Notices historiques* qu'il a lues à diverses époques dans les séances publiques de l'Académie des Beaux-Arts, dont il est secrétaire perpétuel. Ce volume renferme des biographies curieuses et des appréciations artistiques des membres ou associés de l'Académie morts pendant ces vingt dernières années.

— Nous avons à rectifier deux fautes qui se sont glissées dans notre dernière livraison : page 456, ligne 13, au lieu de *communes*, lisez *connues*; page 469, ligne 13, au lieu de *à ce sujet*, lisez *à regret*.

(1) Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

F. BULOZ.





AVIS.

Ceux de nos Souscripteurs dont l'abonnement expire avec la présente livraison du 15 septembre, sont priés de le renouveler pour ne pas éprouver de retard dans l'envoi de la *Revue*.

A partir du 15 octobre, les bureaux de la *Revue des Deux Mondes* seront transportés même *rue des Beaux-Arts*, 10.